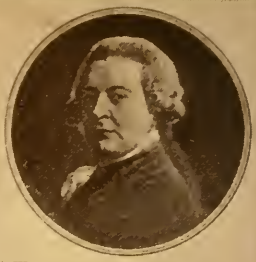
John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

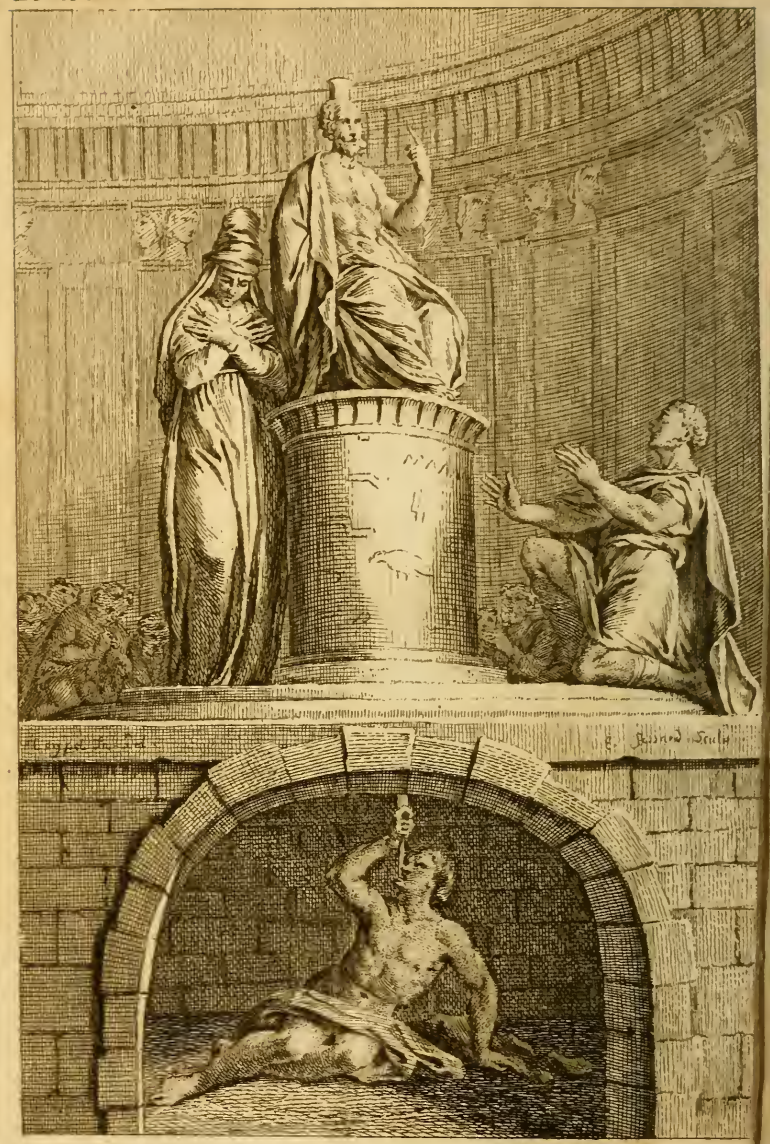
SHELF No.
ADAMS
192.3 v. 2

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE FONTENELLE.

TOME SECOND;

Contenant la Pluralité des Mondes, & l'Hiſtoire des Oracles.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, & des Belles-Lettres, & de la Societé Royale de Londres.

Nouvelle Edition augmentée.

TOME SECOND.

A PARIS, AU PALAIS,
Chez Michel Brunet, Pere, au Mercure Galant.

M. DCC. XLII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ADAMS 192.3
v.2

PRÉFACE.

JE ſuis à peu près dans le même cas où ſe trouva Ciceron, lorſqu'il entreprit de mettre en ſa Langue des matieres de Philoſophie, qui juſques-là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on diſoit que ſes Ouvrages ſeroient fort inutiles, parce que ceux qui aimoient la Philoſophie s'étant bien donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs, négligeroient après cela de la voir dans des Livres Latins, qui ne ſeroient pas Originaux, & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philoſophie, ne ſe ſoucioient de la voir ni en Latin, ni en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire, que ceux qui n'étoient pas Philoſophes ſeroient tentés de le devenir par la facilité de lire les Livres Latins; & que ceux qui l'étoient déja par la Lecture des Li-

vres Grecs, seroient bien-aises de voir comment ces choses-là avoient été maniées en Latin.

Ciceron avoit raison de parler ainsi. L'excellence de son génie, & la grande réputation qu'il avoit déja acquise, lui garantissoient le succès de cette nouvelle sorte d'ouvrages qu'il donnoit au Public; mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la Philosophie d'une maniere qui ne fût point Philosophique; j'ai tâché de l'amener à un point, où elle ne fût ni trop seche pour les Gens du monde, ni trop badine pour les Sçavans. Mais si on me dit à peu près comme à Ciceron, qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Sçavans qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux gens du monde qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convînt à tout le Monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne; les milieux sont trop difficiles à tenir, & je ne croi pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont quelque connoissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les

instruire, mais seulement les divertir en leur présentant d'une maniere un peu plus agréable & plus égayée, ce qu'ils sçavent déja plus solidement ; & j'avertis ceux à qui ces Matieres sont nouvelles, que j'ai crû pouvoir les instruire & les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité ; & les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matiere la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devroit nous interesser davantage, que de sçavoir comment est fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes semblables, & qui soient habités aussi ; mais après tout, s'inquiéte de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets ; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on instruit, & qui n'a jamais oüi parler de ces choses-là. J'ai crû que cette fiction me serviroit & à rendre l'Ouvrage plus susceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de Science, ne laisse pas

d'entendre ce qu'on lui dit, & de ranger dans sa tête sans confusion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoi des Femmes cederoient-elles à cette Marquise imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut se dispenser de concevoir?

A la vérité elle s'applique un peu, mais qu'est-ce ici que s'appliquer? Ce n'est pas pénétrer à force de méditation une chose obscure d'elle-même, ou expliquée obscurément, c'est seulement ne point lire sans se représenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Sistême de Philosophie, que la même application qu'il faut donner a la Princesse de Cléves, si on veut en suivre bien l'intrigue, & en connoître toute la beauté. Il est vrai que les idées de ce Livre-ci sont moins familieres à la plûpart des Femmes que celles de la Princesse de Cleves, mais elles n'en sont pas plus obscures, & je suis sûr qu'a une seconde lecture tout au plus, il ne leur en sera rien échapé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un Sistéme en l'air, & qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raisonnemens de Physique, & j'en ai employé autant qu'il a été nécessaire. Mais il se trouve heureusement dans ce sujet que les idées de Physique y sont riantes d'elles-mêmes, & que dans le même tems

qu'elles contentent la raiſon, elles donnent à l'imagination un ſpectacle qui lui plaît autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette eſpece, je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a uſé ainſi dans ſes Georgiques, où il ſauve le fond de ſa matiere, qui eſt tout-à-fait ſeche, par des digreſſions fréquentes & ſouvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoique le fond de ſa matiere fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a crû qu'il étoit ennuyeux de parler toujours d'une même choſe, fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi qui avois plus de beſoin que lui du ſecours des digreſſions, je ne m'en ſuis pourtant ſervi qu'avec aſſés de ménagement. Je les ai autoriſées par la liberté naturelle de la Converſation; je ne les ai placées que dans des endroits où j'ai crû qu'on ſeroit bien-aiſe de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'eſprit n'eſt pas encore aſſés accoutumé aux idées principales que je lui offre; enfin je les ai priſes dans mon ſujet même, ou aſſés proche de mon ſujet.

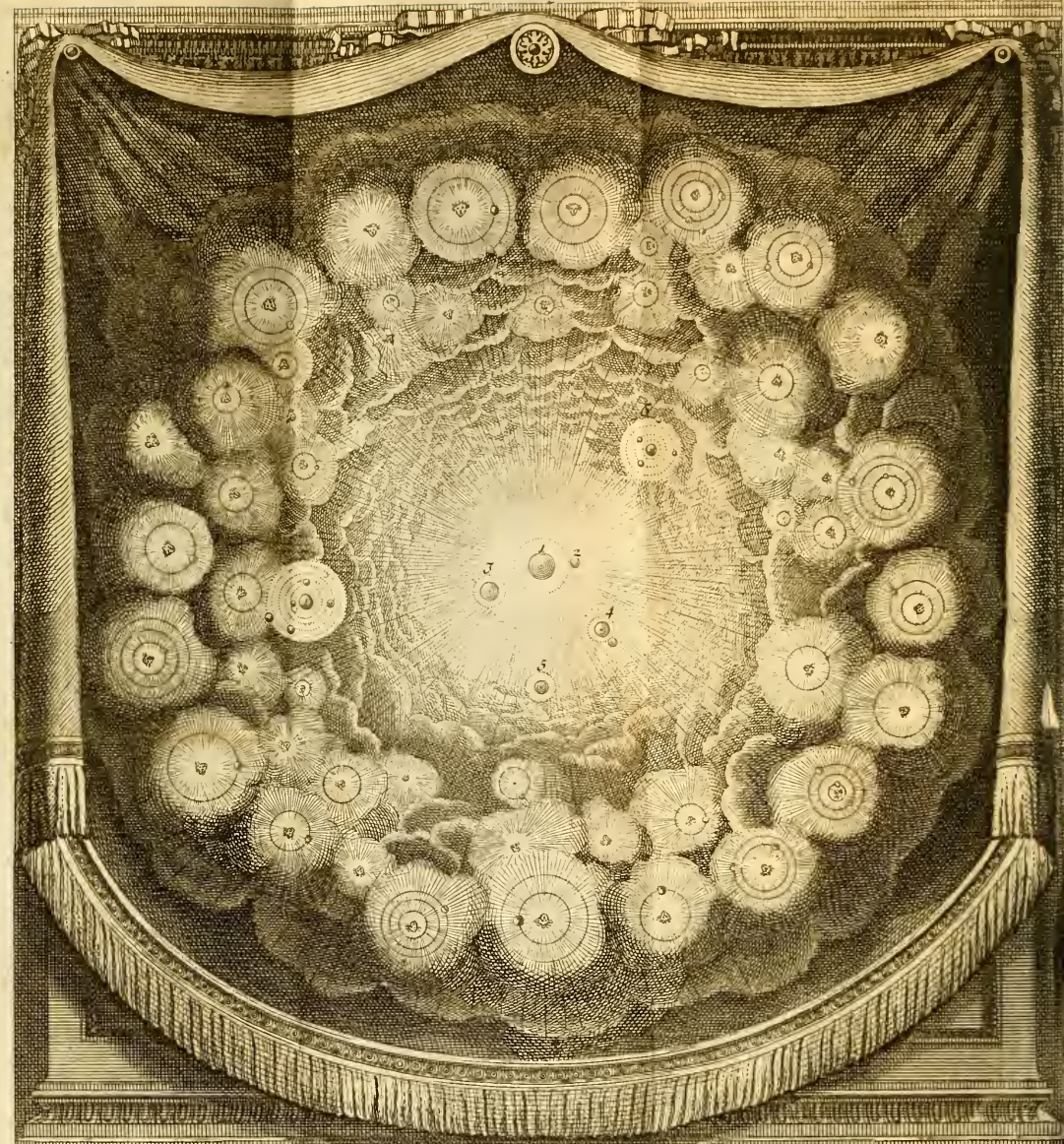
Je n'ai rien voulu imaginer ſur les Habitans des Mondes, qui fût entierement impoſ-

ſible & chimerique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvoit penſer raiſonnablement, & les viſions même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement réel. Le vrai & le faux ſont mêlés ici, mais ils y ſont toujours aiſes à diſtinguer. Je n'entreprens point de juſtifier un compoſé ſi bizarre, c'eſt-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'eſt cela juſtement dont je ne puis rendre raiſon.

Il ne me reſte plus dans cette Préface qu'à parler à une ſorte de perſonnes, mais ce ſeront peut-être les plus difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raiſons, mais parce qu'ils ont le privilege de ne ſe payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raiſons qui ſont bonnes. Ce ſont les Gens ſcrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la Religion, à mettre des Habitans ailleurs que ſur la Terre. Je reſpecte juſqu'aux délicateſſes exceſſives que l'on a ſur le fait de la Religion, & celle-là même je l'aurois reſpectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, ſi elle étoit contraire à mon ſentiment; mais ce qui va peut-être vous paroître ſurprenant, elle ne regarde pas ſeulement ce Siſtême, où je remplis d'Habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune

eſt habitée, vous vous y repréſentés auſſi-tôt des Hommes faits comme nous, & puis, ſi vous êtes un peu Théologien, vous voilà plein de difficultés. La poſterité d'Adam n'a pas pû s'étendre juſques dans la Lune, ni envoyer des Colonies en ce Pays-là. Les Hommes qui ſont dans la Lune ne ſont donc pas Fils d'Adam. Or il ſeroit embarraſſant dans la Théologie, qu'il y eût des Hommes qui ne deſcendiſſent pas de lui. Il n'eſt pas beſoin d'en dire davantage, toutes les difficultés imaginables ſe réduiſent à cela, & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication ſont trop dignes de reſpect pour être mis dans un Livre auſſi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entiere ſur les Hommes de la Lune, mais ce ſont ceux qui la font, à qui il plaît de mettre des Hommes dans la Lune; moi, je n'y en mets point. J'y mets des Habitans qui ne ſont point du tout des Hommes; Que ſont-ils donc? Je ne les ai point vûs, ce n'eſt pas pour les avoir vûs que j'en parle. Et ne ſoupçonnés pas que ce ſoit une défaite dont je me ſerve pour éluder votre objection, que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune, vous verrés qu'il eſt impoſſible qu'il y en ait ſelon l'idée que j'ai de la diverſité infinie que la Nature doit avoir miſe dans ſes Ouvrages. Cette idée regne dans

tout le Livre, & elle ne peut être conteſtée d'aucun Philoſophe. Ainſi je croi que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens ſans les avoir lûs. Mais eſt-ce un ſujet de me raſſurer? Non, c'en eſt un au contraire très-légitime de craindre que l'objection ne me ſoit faite de bien des endroits.



1 Le Soleil. 2 Mercure. 3 Venus. 4 La Terre. 5 Mars. 6 Jupiter. 7 Saturne

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

A MONSIEUR L***.

VOUS voulés, Monsieur, que je vous rende un conte exact de la maniere dont j'ai passé mon tems à la Campagne, chés Madame la Marquise de G***. Sçavés-vous bien que ce conte exact sera un Livre; & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philosophie? Vous vous attendés à des Fêtes, à des Parties de Jeu ou de Chasse, &

vous aurés des Planettes, des Mondes, des Tourbillons ; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes Philosophe, & vous ne vous en moquerés pas tant qu'un autre. Peut-être même serés-vous bien-aise que j'aye attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considérable ; car je conte que la beauté & la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyés-vous pas que si la Sagesse elle-même vouloit se présenter aux hommes avec succès, elle ne feroit point mal de paroître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise? Sur-tout si elle pouvoit avoir dans sa conversation les mêmes agrémens, je suis persuadé que tout le monde courroit après la Sagesse. Ne vous attendés pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des Entretiens que j'ai eus avec cette Dame ; il faudroit presque avoir autant d'esprit qu'elle, pour répeter ce qu'elle a dit de la maniere dont elle l'a dit. Vous lui verrés seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoissés. Pour

moi, je la tiens ſçavante, à cauſe de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'eſt-ce qui lui manque? d'avoir ouvert les yeux ſur des Livres; cela n'eſt rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuſerois, ſi j'oſois, le nom de Sçavans. Au reſte, Monſieur, vous m'aurés une obligation. Je ſçai bien qu'avant que d'entrer dans le détail des Converſations que j'ai euës avec la Marquiſe, je ſerois en droit de vous décrire le Château où elle étoit allée paſſer l'Automne. On a ſouvent décrit des Châteaux pour de moindres occaſions; mais je vous ferai grace ſur cela. Il ſuffit que vous ſçachiés, que quand j'arrivai chés elle, je n'y trouvai point de Compagnie, & que j'en fus fort aiſe. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable; ils ſe paſſerent à épuiſer les nouvelles de Paris d'où je venois, mais enſuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviſerai par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eumes de ces Entretiens que les Soirs.

PREMIER SOIR.

Que la Terre eſt une Planete qui tourne ſur elle-même, & autour du Soleil.

NOus allâmes donc un Soir après ſouper nous promener dans le Parc. Il faiſoit un frais délicieux, qui nous récompenſoit d'une journée fort chaude que nous avions eſſuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut-être une heure, & ſes rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des Arbres, faiſoient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce verd qui paroiſſoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobât, ou qui obſcurcît la moindre Etoile, elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles ſont attachées. Ce ſpectacle me fit rêver; & peut-être ſans la Marquiſe euſſai-je révé aſſés long-tems; mais la préſence

d'une si aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvés-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit ; Oüi, me répondit-elle, la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant ; mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante. Vous êtes bien généreuse, repris-je, de donner cet avantage aux Brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Héroïnes de Roman, qui sont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque toujours blondes. Ce n'est rien que la Beauté, repliqua-t-elle, si elle ne touche. Avoués que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vû prêt de tomber tout à l'heure à la vûë de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je ; mais en récompense, une Blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute sa beauté brune. Quand cela seroit vrai, repliqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour,

puiſque les Blondes doivent être dans ſes interêts, fît auſſi le même effet. Pourquoi les Amans, qui ſont bons Juges de ce qui touche, ne s'adreſſent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les Chanſons & dans toutes les Elegies que je connois? Il faut bien que la nuit ait leurs remerciemens, lui dis-je; mais reprit-elle, elle a auſſi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences; d'où cela vient-il? C'eſt apparemment, répondis-je, qu'il n'inſpire point je ne ſçai quoi de triſte & de paſſionné. Il ſemble pendant la nuit que tout ſoit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de ſilence que le Soleil, les objets que le Ciel préſente ſont plus doux, la vûë s'y arrête plus aiſément; enfin on en rêve mieux, parce qu'on ſe flatte d'être alors dans toute la Nature la ſeule perſonne occupée à rêver. Peut-être auſſi que le ſpectacle du jour eſt trop uniforme, ce n'eſt qu'un Soleil, & une voûte bleuë, mais il ſe peut que la vûë de toutes ces Etoiles ſemées confuſément, & diſpoſées au hazard en mille figures différentes, favoriſe la rêverie, & un certain déſordre de penſées où

l'on ne tombe point ſans plaiſir. J'ai toujours ſenti ce que vous me dites, reprit-elle, j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vûë tous ces Mondes. Qu'appellés-vous tous ces Mondes, me dit-elle, en me regardant, & en ſe tournant vers moi? Je vous demande pardon, répondis-je. Vous m'avés mis ſur ma folie, & auſſi-tôt mon imagination s'eſt échapée. Quelle eſt donc cette folie, reprit-elle? Hélas! repliquai-je, je ſuis bien fâché qu'il faille vous l'avouer, je me ſuis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai, mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaiſir à croire. C'eſt une idée qui me plaît, & qui s'eſt placée dans mon eſprit d'une maniere riante. Selon moi, il n'y a pas juſqu'aux Vérités à qui l'agrément ne ſoit néceſſaire. Et bien, reprit-elle, puiſque votre folie eſt ſi agréable, donnés-la moi, je croirai ſur les Etoiles tout ce que vous voudrés, pourvû que j'y trouve du plaiſir. Ah! Madame,

répondis-je, bien vîte, ce n'eſt pas un plaiſir comme celui que vous auriés à une Comedie de Moliere; c'en eſt un qui eſt je ne ſçai où dans la raiſon, & qui ne fait rire que l'eſprit. Quoi donc, reprit-elle, croyés-vous qu'on ſoit incapable des plaiſirs qui ne ſont que dans la raiſon? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire, apprenés-moi vos Etoiles. Non, repliquai-je, il ne me ſera point reproché que dans un Bois, à dix heures du Soir, j'aye parlé de Philoſophie à la plus aimable perſonne que je connoiſſe. Cherchés ailleurs vos Philoſophes.

J'eus beau me deffendre encore quelque tems ſur ce ton-là, il fallut ceder. Je lui fis du moins promettre pour mon honneur, qu'elle me garderoit le ſecret, & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne ſçavois par où commencer mon diſcours: car avec une perſonne comme elle, qui ne ſçavoit rien en matiere de Phyſique, il falloit prendre les choſes de bien loin, pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planete, & les Planetes autant de Terres, & toutes les Etoiles

autant

autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. J'en revenois toujours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes perſonnes raiſonnables auroient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la Philoſophie, voici par où je commencai.

Toute la Philoſophie, lui dis-je, n'eſt fondée que ſur deux choſes, ſur ce qu'on a l'eſprit curieux & les yeux mauvais ; car ſi vous aviés les yeux meilleurs, que vous ne les avés, vous verriés bien ſi les Etoiles ſont des Soleils qui éclairent autant de Mondes, ou ſi elles n'en ſont pas ; & ſi d'un autre côté vous étiés moins curieuſe, vous ne vous ſoucieriés pas de le ſçavoir, ce qui reviendroit au même ; mais on veut ſçavoir plus qu'on ne voit, c'eſt-là la difficulté. Encore, ſi ce qu'on voit, on le voyoit bien, ce ſeroit toujours autant de connu, mais on le voit tout autrement qu'il n'eſt. Ainſi les vrais Philoſophes paſſent leur vie à ne point croire ce qu'ils voyent, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent point, & cette condition n'eſt

pas, ce me semble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la Nature est un grand Spectacle qui ressemble à celui de l'Opera. Du lieu où vous êtes à l'Opera, vous ne voyés pas le Théatre tout-à-fait comme il est ; on a disposé les Décorations & les Machines, pour faire de loin un effet agréable, & on cache à votre vûë ces rouës & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Aussi ne vous embarrassés-vous guere de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque Machiniste caché dans le Parterre, qui s'inquiéte d'un Vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut absolument démêler comment ce Vol a été exécuté. Vous voyés bien que ce Machiniste-là est assés fait comme les Philosophes. Mais ce qui, à l'égard des Philosophes, augmente la difficulté, c'est que dans les Machines que la Nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, & elles le sont si bien, qu'on a été long-tems à deviner ce qui causoit les mouvemens de l'Univers. Car représentés-vous tous les Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons, ces Aristotes,

& tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles ; ſuppoſons qu'ils voyoient le Vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne ſçavoient point comment le derriere du Théatre étoit diſpoſé. L'un d'eux diſoit ; *C'eſt une certaine Vertu ſecrette qui enleve Phaëton.* L'autre, *Phaëton eſt compoſé de certains nombres qui le font monter.* L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Théatre ; il n'eſt point à ſon aiſe quand il n'y eſt pas.* L'autre, *Phaëton n'eſt pas fait pour voler, mais il aime mieux voler, que de laiſſer le haut du Théatre vuide ;* & cent autres rêveries que je m'étonne qui n'ayent perdu de réputation toute l'Antiquité. A la fin Deſcartes, & quelqu'autres Modernes ſont venus, qui ont dit : *Phaëton monte, parce qu'il eſt tiré par des cordes, & qu'un poids plus peſant que lui deſcend.* Ainſi on ne croit plus qu'un corps ſe remuë, s'il n'eſt tiré, ou plûtôt pouſſé par un autre corps ; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il deſcende, ſi ce n'eſt par l'effet d'un contrepoids ou d'un reſſort ; & qui verroit la Nature telle qu'elle eſt, ne verroit que le derriere du Théa-

tre de l'Opera. A ce conte, dit la Marquise, la Philosophie est devenuë bien méchanique? Si méchanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bientôt honte. On veut que l'Univers ne soit en grand, que ce qu'une Montre est en petit, & que tout s'y conduise par des mouvemens réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avoués la vérité. N'avés-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'Univers, & ne lui avés-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritoit? J'ai vû des gens qui l'en estimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, repliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sçai qu'il ressemble à une Montre. Il est surprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Je ne sçai pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines; mais en vérité, il n'est pas trop commun de les avoir. Assés de gens ont toujours dans la tête un faux Merveilleux enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croyent une espece de Ma-

gie où l'on n'entend rien ; & il eſt ſûr qu'une choſe eſt deshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçûë. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes ſi bien diſpoſée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je croi que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De la Terre où nous ſommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'eſt ce Ciel bleu, cette grande voûte où il ſemble que les Etoiles ſont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes, parce qu'elles ne paroiſſent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette derniere voûte des Cieux, ſont ſuſpendus à différentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Aſtres qu'on appelle des Planetes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planettes n'étant point attachées à un méme Ciel, ayant des mouvemens inégaux, elles ſe regardent diverſement, & figurent diverſement enſemble, au lieu que les Etoiles Fixes ſont toujours dans la même ſituation les unes à l'égard des autres ; le Chariot, par exemple, que

vous voyés qui eſt formé de ces ſept Etoiles, a toujours été fait comme il eſt, & le ſera encore long-tems; mais la Lune eſt tantôt proche du Soleil, tantôt elle en eſt éloignée, & il en va de méme des autres Planettes. Voilà comme les choſes parurent à ces anciens Bergers de Chaldée, dont le grand loiſir produiſit les premieres obſervations, qui ont été le fondement de l'Aſtronomie; car l'Aſtronomie eſt née dans la Chaldée, comme la Géometrie naquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cauſe que chacun voulut inventer des meſures exactes pour reconnoître ſon champ d'avec celui de ſon voiſin. Ainſi l'Aſtronomie eſt fille de l'Oiſiveté, la Géometrie eſt fille de l'Interét, & s'il étoit queſtion de la Poëſie, nous trouverions apparemment qu'elle eſt fille de l'Amour.

Je ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe, d'avoir appris cette généalogie des Sciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Aſtronomie. La Géometrie, ſelon ce que vous me dites, demanderoit une ame plus intereſſée

que je ne l'ai, & la Poëſie en demanderoit une plus tendre, mais j'ai autant de loiſir que l'Aſtronomie en peut demander. Heureuſement encore nous ſommes à la Campagne, & nous y menons quaſi une vie paſtorale; tout cela convient à l'Aſtronomie. Ne vous y trompés pas, Madame, repris-je. Ce n'eſt pas la vraye vie paſtorale, que de parler des Planetes, & des Etoiles Fixes. Voyés ſi c'eſt à cela que les Gens de l'Aſtrée paſſent leurs tems. Oh! répondit-elle, cette ſorte de Bergerie-là eſt trop dangereuſe. J'aime mieux celles de ces Chaldéens dont vous me parliés. Recommencés un peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette diſpoſition des Cieux que vous m'avés dite, de quoi fut-il queſtion? Il fut queſtion, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'Univers devoient être arrangées, & c'eſt-là ce que les Sçavans appellent faire un Siſtême. Mais avant que je vous explique le premier des Siſtêmes, il faut que vous remarquiés, s'il vous plaît, que nous ſommes tous faits naturellement comme un certain Fou Athénien dont vous avés entendu

parler, qui s'étoit mis dans la fantaiſie que tous les Vaiſſeaux, qui abordoient au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre folie à nous autres, eſt de croire auſſi que toute la nature, ſans exception, eſt deſtinée à nos uſages; & quand on demande à nos Philoſophes, à quoi ſert ce nombre prodigieux d'Etoiles Fixes, dont une partie ſuffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles ſervent à leur réjouir la vûe. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fût en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les Corps céleſtes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au-deſſus de la Terre qu'on plaça la Lune; & au-deſſus de la Lune on plaça Mercure, enſuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-deſſus de tout cela étoit le Ciel des Etoiles Fixes. La Terre ſe trouvoit juſtement au milieu des Cercles que décrivent ces Planetes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés de la Terre, & par conſéquent les Planetes plus éloignées employoient

ployoient plus de tems à faire leur cours, ce qui effectivement eſt vrai. Mais je ne ſçai pas, interrompit la Marquiſe, pourquoi vous ſemblés n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers; il me paroît aſſés net, & aſſés intelligible, & pour moi je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce Siſtême. Si je vous le donnois tel qu'il a été conçû par Ptolomée ſon Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planetes ne ſont pas ſi réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, tantôt en un ſens, tantôt en un autre, & qu'elles ne ſoient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches; les Anciens avoient imaginé je ne ſçai combien de Cercles différemment entrelaſſés les uns dans les autres, par leſquels ils ſauvoient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces Cercles étoit ſi grand, que dans un tems où l'on ne connoiſſoit encore rien de meilleur, un Roi de Caſtille, grand Mathématicien, mais apparemment

peu dévot, disoit que si Dieu l'eût appellé à son Conseil, quand il fit le Monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine; mais cela même est assés plaisant, que ce Sistême fût alors une occasion de péché, parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce Roi vouloit donner, regardoient sans doute la suppression de tous ces Cercles dont on avoit embarrassé les mouvemens célestes. Apparemment ils regardoient aussi une autre suppression de deux ou trois Cieux superflus qu'on avoit mis au de-là des Etoiles Fixes. Ces Philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les Corps célestes, faisoient au de-là du dernier Ciel que nous voyons, un Ciel de cristal, qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inférieurs. Avoient-ils nouvelle d'un autre mouvement? C'étoit aussitôt un autre Ciel de cristal. Enfin les Cieux de Cristal ne leur coûtoient rien. Et pour quoi ne les faisoit-on que de cristal, dit la Marquise? N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matiere? Non, répondis-je, il falloit que la lumiere passât au travers; & d'ailleurs il falloit qu'ils fussent solides. Il le falloit

absolument ; car Aristote avoit trouvé que la solidité étoit une chose attachée à la noblesse de leur nature, & puisqu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vû des Cometes, qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briseroient tout le cristal des Cieux par où elles passent, & casseroient tout l'Univers ; & il a fallu se résoudre à faire les Cieux d'une matiere fluide, telle que l'Air. Enfin il est hors de doute par les Observations de ces derniers Siécles, que Venus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre, & l'ancien Sistéme est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout, & qui dispenseroit le Roi de Castille de donner des avis, car il est d'une simplicité charmante, & qui seule le feroit préferer. Il sembleroit, interrompit la Marquise, que votre Philosophie est une espece d'enchere, où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais, l'emportent sur les autres. Il est vrai, reprisje, & ce n'est que par-là qu'on peut attraper le Plan sur lequel la Nature a fait son Ouvrage. Elle est d'une épar-

gne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniere qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne ſeroit preſque rien, ſoyés ſûre qu'elle ne le fera que de cette maniere-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence ſurprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'eſt que la magnificence eſt dans le deſſein, & l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand deſſein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres nous ſommes ſujets à renverſer ſouvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le deſſein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit deſſein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépenſe qu'il ne faudroit ; cela eſt tout-à-fait ridicule. Je ſerai bien aiſe, dit-elle, que le Siſtême dont vous m'allés parler imite de fort près la Nature ; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me dirés. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurés-vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main-baſſe ſur tous ces Cercles

différens, & sur tous ces Cieux solides qui avoient été imaginés par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en piéces. Saisi d'une noble fureur d'Astronome, il prend la Terre & l'envoye bien loin du centre de l'Univers, où elle s'étoit placée, & dans ce centre, il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planetes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hazard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du Soleil, la Terre y tourne elle-même, & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planetes & aux Cieux. Enfin de tout cet équipage céleste dont cette petite Terre se faisoit accompagner & environner, il ne lui est demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendés un peu, dit la Marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne croi pas

les avoir entenduës. Le Soleil eſt au centre de l'Univers, & là il eſt immobile, après lui, qu'eſt-ce qui ſuit ? C'eſt Mercure, répondis-je, il tourne autour du Soleil, en ſorte que le Soleil eſt à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-deſſus de Mercure eſt Venus, qui tourne de même autour du Soleil. Enſuite vient la Terre, qui étant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planetes. Enfin ſuivent Mars, Jupiter, Saturne, ſelon l'ordre où je vous les nomme ; & vous voyés bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous ; auſſi employe-t-il plus de tems qu'aucune autre Planete à faire ſa révolution. Et la Lune ? vous l'oubliés, interrompit-elle. Je la retrouverai bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre, & ne l'abandonne point ; mais comme la Terre avance toujours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la ſuit, en tournant toujours autour d'elle ; & ſi elle tourne autour du Soleil, ce n'eſt que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entens, répondit-elle, &

j'aime la Lune, de nous être reſtée lorſque toutes les autres Planetes nous abandonnoient. Avoués que ſi votre Allemand eût pû nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers ; car je vois dans tout ſon procedé qu'il étoit bien mal intentionné pour la Terre. Je lui ſçai bon gré, repliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ai du plaiſir à voir préſentement la Terre dans la foule des Planetes. Bon, répondit-elle, croyés-vous que la vanité des hommes s'étende juſqu'à l'Aſtronomie ? Croyés vous m'avoir humiliée, pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil ? Je vous jure que je ne m'en eſtime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je ſçai bien qu'on ſera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préſéance de deux Planetes ne ſera jamais une ſi grande affaire, que celle de deux Ambaſſadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un Philoſophe

dans un Siſtême ſe met au centre du Monde, s'il peut. Il eſt bien aiſe que tout ſoit fait pour lui ; il ſuppoſe peut-être ſans s'en appercevoir ce principe qui le flatte, & ſon cœur ne laiſſe pas de s'intereſſer à une affaire de pure ſpéculation. Franchement, repliqua-t-elle, c'eſt-là une calomnie que vous avés inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Siſtême de Copernic, puiſqu'il eſt ſi humiliant. Auſſi, repris-je, Copernic lui-même ſe défioit-il fort du ſuccès de ſon opinion. Il fut très-long-tems à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y réſolut, à la priere de Gens très-conſidérables ; mais auſſi le jour qu'on lui apporta le premier Exemplaire imprimé de ſon Livre, ſçavés-vous ce qu'il fit ? il mourut. Il ne voulut point eſſuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit, & ſe tira habilement d'affaire. Ecoutés, dit la Marquiſe, il faut rendre juſtice à tout le monde. Il eſt ſûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil ; car enfin on ne change point de place, & on ſe retrouve toujours le matin où l'on s'étoit couché le ſoir. Je vois, ce me ſem-

ble, à votre air, que vous m'allés dire que comme la Terre toute entiere marche..... Assurément, interrompis-je, c'est la même chose que si vous vous endormiés dans un Bateau qui allât sur la Riviere, vous vous retrouveriés à votre réveil dans la même place & dans la même situation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oüi, mais, repliqua-t-elle, voici une différence, je trouverois à mon réveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de même de la Terre, j'y retrouve toutes choses comme je les avois laissées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas, le rivage est changé aussi. Vous sçavés qu'au de-là de tous les Cercles des Planetes sont les Etoiles Fixes, voilà notre rivage. Je suis sur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle, j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en poussant ma vûë en ligne droite au de-là du Soleil, je le verrois nécessairement répondre à quelques Etoiles Fixes, mais je vois aisément pendant la nuit à quelles Etoi-

les il a répondu le jour, & c'eſt exactement la même choſe. Si la Terre ne changeoit point de place ſur le Cercle où elle eſt, je verrois toujours le Soleil répondre aux mêmes Etoiles Fixes; mais dès que la Terre change de place, il faut que je la voye répondre à d'autres Etoiles. C'eſt-là le rivage qui change tous les jours, & comme la Terre fait ſon Cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil en l'eſpace d'une année répondre ſucceſſivement à diverſes Etoiles Fixes qui compoſent un Cercle. Ce Cercle s'appelle le Zodiaque. Voulés-vous que je vous faſſe ici une figure ſur le ſable ? Non, répondit-elle, je m'en paſſerai bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air ſçavant, que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas oüi dire qu'un Philoſophe qui fut jetté par un naufrage dans une Iſle qu'il ne connoiſſoit point, s'écria à ceux qui le ſuivoient, en voyant de certaines figures, des lignes & des Cerles tracés ſur le bord de la Mer : *Courage, Compagnons, l'Iſle eſt habitée, voici des pas d'hommes?* Vous jugés bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voye que des pas d'Amans, c'eſt-à-dire, votre nom & vos chiffres gravés ſur l'écorce des arbres par la main de vos Adorateurs. Laiſſons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit-elle, & parlons du Soleil. J'entens bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes, mais ce tour ne s'acheve qu'en un an, & celui que le Soleil fait tous les jours ſur notre tête, comment ſe fait-il ? Avés-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit ſur cette allée auroit deux mouvemens ? elle iroit vers le bout de l'allée, & en même tems elle tourneroit pluſieurs fois ſur elle-même, en ſorte que la partie de cette boule qui eſt en haut, deſcendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la même choſe. Dans le tems qu'elle avance ſur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne ſur elle-même en vingt-quatre heures ; ainſi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil, & le recouvre, & à meſure qu'en tournant on va vers le côté où

eſt le Soleil, il ſemble qu'il s'éleve; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il ſemble qu'il s'abaiſſe. Cela eſt aſſés plaiſant, dit-elle, la Terre prend tout ſur ſoi, & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planetes & les Etoiles Fixes paroiſſent faire un tour ſur notre tête en vingt-quatre heures, c'eſt donc auſſi une imagination? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cauſe. Les Planetes font ſeulement leurs Cercles autour du Soleil en des tems inégaux ſelon leurs diſtances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles Fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé ſur ſon Cercle, que parce que nous avons avancé ſur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planetes marchent auſſi, mais plus ou moins vîte que nous; cela nous met dans différens points de vûë à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'eſt pas néceſſaire que je vous parle. Il ſuffit que vous ſçachiés que ce qu'il y a

d'irrégulier dans les Planetes, ne vient que de la diverſe maniere dont notre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles ſont toutes très-réglées. Je conſens qu'elles le ſoient, dit la Marquiſe, mais je voudrois bien que leur regularité coûtât moins à la Terre, on ne l'a guere ménagée, & pour une groſſe maſſe auſſi peſante qu'elle eſt, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriés-vous mieux que le Soleil, & tous les autres Aſtres qui ſont de très-grands Corps, fiſſent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immenſe, que les Etoiles Fixes qui ſeroient dans le plus grand Cercle, parcouruſſent en un jour plus de vingt-ſept mille ſix cens ſoixante fois deux cens millions de lieuës ? Car il faut que tout cela arrive, ſi la Terre ne tourne pas ſur elle-même en vingt-quatre heures. En verité, il eſt bien plus raiſonnable qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de neuf mille lieuës. Vous voyés bien que neuf mille lieuës en comparaiſon de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne ſont qu'une bagatelle.

Oh ! repliqua la Marquiſe, le Soleil

& les Aſtres ſont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien ; mais la Terre ne paroît guere portative. Et croiriez-vous, repris-je, ſi vous n'en aviés l'expérience, que ce fût quelque choſe de bien portatif, qu'un gros Navire monté de cent cinquante pieces de Canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très-grande quantité de Marchandiſes ? Cependant il ne faut qu'un petit ſoufle de vent pour le faire aller ſur l'eau, parce que l'eau eſt liquide, & que ſe laiſſant diviſer avec facilité, elle reſiſte peu au mouvement du Navire ; ou s'il eſt au milieu d'une Riviere, il ſuivra ſans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainſi la terre toute maſſive qu'elle eſt, eſt aiſément portée au milieu de la matiere celeſte, qui eſt infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand eſpace où nagent les Planetes. Et où faudroit il que la Terre fût cramponnée pour réſiſter au mouvement de cette matiere celeſte, & ne s'y pas laiſſer emporter ? C'eſt comme ſi une petite boule de bois pouvoit ne pas ſuivre le courant d'une Riviere.

Mais, repliqua-t-elle encore, comment la Terre avec tout son poids se soûtient-elle sur vôtre matiere celeste, qui doit être bien legere, puisqu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide, en soit plus leger. Que dites-vous de notre gros vaisseau, qui avec tout son poids est plus leger que l'eau, puisqu'il y surnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colere, tant que vous aurés le gros Vaisseau. Mais m'assurés-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une pirouette aussi legere que vous me faites la Terre? Et bien, lui répondis-je, faisons porter la Terre par quatre Elephans, comme font les Indiens. Voici bien un autre Sistême, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces Gens-là d'avoir pourvû à leur seureté, & fait de bons fondemens, au lieu que nous autres Copernicians, nous sommes assés inconsiderés pour vouloir bien nager à l'avanture dans cette matiere céleste. Je gage que si les Indiens sçavoient que la Terre fût le moins du monde en peril de se mouvoir, ils doubleroient les Elephans.

Cela le meriteroit bien, repris-je, en riant de ſa penſée, il ne faut point s'épargner les Elephans pour dormir en aſſurance, & ſi vous en avés beſoin pour cette nuit, nous en mettrons dans nôtre Syſtême autant qu'il vous plaira, enſuite nous les retrancherons peu à peu, à meſure que vous vous raſſurerés. Sérieuſement, reprit-elle, je ne croi pas dès à preſent qu'ils me ſoient fort néceſſaires, & je me ſens aſſés de courage pour oſer tourner. Vous irés encore plus loin, repliquai-je, vous tournerés avec plaiſir, & vous vous ferés ſur ce Syſtême des idées réjoüiſſantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je ſuis ſuſpendu en l'air, & que j'y demeure ſans mouvement pendant que la Terre tourne ſous moi en vingt-quatre heures. Je vois paſſer ſous mes yeux tous ces viſages differens, les uns blancs, les autres noirs, les autres bazanés, les autres olivâtres. D'abord ce ſont des Chapeaux, & puis des Turbans, & puis des Têtes chevelüës, & puis des Têtes raſes; tantôt des Villes à clochers, tantôt des Villes à longues aiguilles qui ont des Croiſſans,

Croiſſans, tantôt des Villes à Tours de Porcelaine, tantôt de grands Pays qui n'ont que des Cabanes; ici des vaſtes Mers; là des deſerts épouventables; enfin toute cette varité infinie qui eſt ſur la ſurface de la Terre.

En verité, dit-elle, tout cela meriteroit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de ſon temps à le voir. Ainſi donc dans le même lieu où nous ſommes à préſent, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'Air, il y paſſe continuellement d'autres Peuples qui prennent notre place; & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendroit pas mieux. D'abord il paſſera par ici des Anglois qui raiſonneront peut-être de quelque deſſein de Politique avec moins de gayeté que nous ne raiſonnons de nôtre Philoſophie; enſuite viendra une grande Mer, & il ſe pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaiſſeau qui n'y ſera pas ſi à ſon aiſe que nous. Aprés cela paroîtront des Iroquois, en mangeant tout vif quelque priſonnier de guerre, qui fera ſemblant de ne s'en pas ſou-

cier ; des Femmes de la Terre de Jeſſo, qui n'employeront tout leur temps qu'à préparer le Repas de leurs Maris, & à ſe peindre de bleu les lévres & les ſourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde ; des Tartares qui iront fort dévotement en Pelerinage vers ce Grand Prêtre qui ne ſort jamais d'un lieu obſcur, où il n'eſt éclairé que par des Lampes, à la lumiere deſquelles on l'adore ; de belles Circaſſiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croyent qui appartient eſſentiellement à leurs Maris ; de petits Tartares qui iront voler des Femmes pour les Turcs & pour les Perſans ; enfin nous, qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il eſt aſſés plaiſant, dit la Marquiſe, d'imaginer ce que vous venés de me dire ; mais ſi je voyois tout cela d'en haut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre, ſelon que les objets me plairoient plus ou moins, & je vous aſſûre que je ferois paſſer bien vîte ceux qui s'embaraſſent de politique, ou qui mangent leurs en-

nemis ; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curiosité. J'en aurois pour ces belles Circassiennes, par exemple, qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté serieuse. Si la Terre tourne, nous changeons d'Air à chaque moment, & nous respirons toûjours celui d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'Air qui environne la Terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieuës tout au plus ; il nous suit, & tourne avec nous. Vous avés vû quelquefois l'ouvrage d'un Ver à Soye, ou ces Coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soye fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort leger & fort lâche. C'est ainsi que la Terre, qui est assés solide, est couverte depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur, d'une espece de duvet, qui est l'Air, & toute la Coque de Ver à Soye tourne en même temps. Au-delà de l'Air est la matiere céleste, incomparablement plus pure, plus subtile, & même plus agitée qu'il n'est.

Vous me presentés la Terre sous des idées bien mépriſables, dit la Marquiſe. C'eſt pourtant ſur cette Coque de Ver à Soye qu'il ſe fait de ſi grands Travaux, de ſi grandes Guerres, & qu'il regne de tous côtés une ſi grande agitation. Oüi, répondis-je, & pendant ce tems-là, la Nature qui n'entre point en connoiſſance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous enſemble d'un mouvement general, & ſe joüe de la petite boule.

Il me ſemble, reprit-elle, qu'il eſt ridicule d'être ſur quelque choſe qui tourne, & de ſe tourmenter tant; mais le malheur eſt qu'on n'eſt pas aſſuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenés pour empêcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre, me ſont ſuſpectes. Eſt-il poſſible qu'il ne laiſſera pas quelque petite marque ſenſible à laquelle on le reconnoiſſe?

Les mouvemens les plus naturels, répondi-je, & les plus ordinaires, ſont ceux qui ſe font le moins ſentir, cela eſt vrai juſque dans la Morale. Le

mouvement de l'amour propre nous eſt ſi naturel, que le plus ſouvent nous ne le ſentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah ! vous moraliſés, dit-elle, quand il eſt queſtion de Phiſique, cela s'appelle baailler. Retirons-nous, auſſi-bien en voilà aſſés pour la premiere fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos Siſtêmes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au Château, je lui dis, pour épuiſer la matiere des Siſtêmes, qu'il y en avoit un troiſiéme inventé par Ticho-Brahé, qui voulant abſolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faiſoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planetes, parce que depuis les nouvelles découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les Planetes autour de la Terre. Mais la Marquiſe qui a le diſcernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puiſqu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'étoit

plus ſi propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planetes tournoient autour de lui ; que ce Siſtême ne pouvoit être propre tout au plus qu'à ſoûtenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la ſoûtenir, & nullement à la perſuader ; & enfin il fut reſolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui eſt plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la ſimplicité dont il eſt perſuadé, & ſa hardieſſe fait plaiſir.

SECOND SOIR.

Que la Lune eſt une Terre habitée.

LE lendemain au matin dès que l'on put entrer dans l'Appartement de la Marquiſe, j'envoyai ſçavoir de ſes nouvelles, & lui demander ſi elle avoit pû dormir en tournant. Elle me fit repondre qu'elle étoit déja toute accoûtumée à cette allure de la Terre, & qu'elle avoit paſſé la nuit auſſi tranquillement qu'auroit pû faire Copernic lui-même. Quelque tems après il vint chés elle du monde qui y demeura juſqu'au ſoir, ſelon l'ennuyeuſe coûtume de la Campagne. Encore leur fût-on bien obligé, car la Campagne leur donnoit auſſi le droit de pouſſer leur viſite juſqu'au lendemain, s'ils euſſent voulu, & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainſi la Marquiſe & moi nous nous retrouvâmes libres le ſoir. Nous allâ-

mes encore dans le Parc, & la Conversation ne manqua pas de tourner aussi-tôt sur nos Siſtêmes. Elle les avoit si bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, & elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau. Et bien donc, lui dis-je, puisque le Soleil, qui est presentement immobile, a cessé d'être Planete, & que la Terre qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne serés pas si surprise d'entendre dire que la Lune est une Terre comme celle-ci, & qu'apparemment elle est habitée. Je n'ai pourtant jamais oüi parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une vision. C'en est peut-être une aussi, répondis-je. Je ne prens parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les Guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti oppose, & qu'on a des ménagemens avec ses Ennemis même. Pour moi, quoique je croye la Lune habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croyent pas,

pas, & je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, si elle avoit le dessus; mais en attendant qu'ils ayent sur nous quelque avantage considérable, voici ce qui m'a fait pancher du côté des Habitans de la Lune.

Supposons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint-Denis, & qu'un Bourgeois de Paris, qui ne sera jamais sorti de sa Ville, soit sur les Tours de Nôtre-Dame, & voye Saint-Denis de loin; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non; car, dira-t-il, je vois bien les Habitans de Paris, mais ceux de Saint-Denis je ne les vois point, on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera, qu'à la verité quand on est sur les Tours de Nôtre-Dame, on ne voit pas les Habitans de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris, que Saint Denis a des Clochers, des Maisons, des Murailles, & qu'il pourroit bien encore ressem-

bler à Paris par être habité. Tout cela ne gagnera rien ſur mon Bourgeois, il s'obſtinera toûjours à ſoutenir que Saint-Denis n'eſt point habité, puiſqu'il n'y voit perſonne. Notre Saint-Denis c'eſt la Lune, & chacun de nous eſt ce Bourgeois de Paris, qui n'eſt jamais ſorti de ſa Ville.

Ah! interrompit la Marquiſe, vous nous faites tort, nous ne ſommes point ſi ſots que votre Bourgeois; puiſqu'il voit que Saint-Denis eſt tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raiſon pour ne le pas croire habité; mais la Lune n'eſt point du tout faite comme la Terre. Prenés garde, Madame, repris-je, car s'il faut que la Lune reſſemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avouë, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en diſpenſer, & je vous vois un air de confiance qui me fait déja peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fuſſe jamais doutée, me rendent timide ſur tout le reſte; mais pourtant ſeroit-il bien poſſible que la Terre fût lumineuſe

comme la Lune ? car il faut cela pour leur reſſemblance. Helas ! Madame, repliquai-je, être lumineux n'eſt pas ſi grand'choſe que vous penſés. Il n'y a que le Soleil en qui cela ſoit une qualité conſiderable. Il eſt lumineux par lui-même, & en vertu d'une nature particuliere qu'il a ; mais les Planetes n'éclairent que parce qu'elles ſont éclairées de lui. Il envoye ſa lumiere à la Lune, elle nous la renvoye, & il faut que la Terre renvoye auſſi à la Lune la lumiere du Soleil ; il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquiſe, la Terre eſt-elle auſſi propre que la Lune à renvoyer la lumiere du Soleil ? Je vous vois toûjours pour la Lune, repris-je, un reſte d'eſtime dont vous ne ſçauriés vous défaire. La lumiere eſt compoſée de petites balles qui bondiſſent ſur ce qui eſt ſolide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles paſſent au travers de ce qui leur préſente des ouvertures en ligne droite, comme l'Air ou le Verre. Ainſi ce qui fait que la Lune nous éclaire, c'eſt

qu'elle eſt un Corps dur & ſolide, qui nous renvoye ces petites balles. Or je crois que vous ne conteſterés pas à la Terre cette même dureté & cette même ſolidité. Admirés donc ce que c'eſt que d'être poſté avantageuſement. Parce que la Lune eſt éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un Corps lumineux, & nous ignorons que ce ſoit une groſſe maſſe ſemblable à la Terre. Au contraire, parce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une groſſe maſſe, propre ſeulement à fournir de la pâture aux Animaux, & nous ne nous appercevons pas qu'elle eſt lumineuſe, faute de nous pouvoir mettre à quelque diſtance d'elle. Il en iroit donc de la même maniere, dit la Marquiſe, que lorſque nous ſommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-deſſus des nôtres, & que nous ne voyons pas, qu'au fond elles ſe reſſemblent toutes extrémement.

C'eſt la même choſe, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous ſommes toûjours dans un mauvais point de vûë. Nous voulons juger de nous, nous en ſommes trop près;

nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui seroit entre la Lune & la Terre, ce seroit la vraye place pour les bien voir. Il faudroit être simplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me consolerai jamais, dit-elle, de l'injustice que nous faisons à la Terre, & de la préocupation trop favorable où nous sommes pour la Lune, si vous ne m'assurés que les Gens de la Lune ne connoissent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres, & qu'ils prennent notre Terre pour un Astre, sans sçavoir que leur habitation en est un aussi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroissons faire assés régulierement nos fonctions d'Astre. Il est vrai qu'ils ne nous voyent pas décrire un Cercle autour d'eux; mais il n'importe, voici ce que c'est. La moitié de la Lune qui se trouva tournée vers nous au commencement du monde, y a toujours été tournée depuis; elle ne nous présente jamais que ces yeux, cette bouche & le reste de ce visage que notre imagination lui compose sur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié opposée se

préſentoit à nous, d'autres taches différemment arrangées nous feroient ſans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'eſt pas que la Lune ne tourne ſur elle-même, elle y tourne en autant de tems qu'autour de la Terre, c'eſt-à-dire, en un mois; mais lorſqu'elle fait une partie de ce tour ſur elle-même, & qu'il devroit ſe cacher à nous, une joüe, par exemple, de ce prétendu viſage, & paroître quelque autre choſe, elle fait juſtement une ſemblable partie de ſon Cercle autour de la Terre, & ſe mettant dans un nouveau point de vûë, elle nous montre encore cette même joüe. Ainſi la Lune, qui à l'égard du Soleil & des autres Aſtres tourne ſur elle-même, n'y tourne point à notre égard. Ils lui paroiſſent tous ſe lever & ſe coucher en l'eſpace de quinze jours, mais pour notre Terre, elle la voit toujours ſuſpenduë au même endroit du Ciel. Cette immobilité apparente ne convient guere à un Corps qui doit paſſer pour un Aſtre, mais auſſi elle n'eſt pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du viſage ſe cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié oppoſée

ſe montre. Or elle ne manque pas, ſur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule, qui va & vient.

Toutes ces Planetes, dit la Marquiſe, ſont faites comme nous, qui rejettons toujours ſur les autres ce qui eſt en nous-mêmes. La Terre dit; *Ce n'eſt pas moi qui tourne, c'eſt le Soleil.* La Lune dit, *Ce n'eſt pas moi qui tremble, c'eſt la Terre.* Il y a bien de l'erreur par-tout. Je ne vous conſeille pas d'entreprendre d'y rien réformer, répondis-je, il vaut mieux que vous acheviés de vous convaincre de l'entiere reſſemblance de la Terre & de la Lune. Repréſentés-vous ces deux grandes Boules ſuſpenduës dans les Cieux. Vous ſçavés que le Soleil éclaire toujours une moitié des Corps qui ſont ronds, & que l'autre moitié eſt dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui eſt éclairée du Soleil, c'eſt-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui eſt dans la nuit. Remarqués d'ailleurs, que comme une Balle a moins de force & de vîteſſe après qu'elle a été donner contre une

muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumiere s'affoiblit lorſqu'elle a été refléchie par quelque Corps. Cette lumiere blanchâtre, qui nous vient de la Lune, eſt la lumiere même du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lorſqu'elle étoit reçûë directement ſur la Lune, & cette lumiere éclatante, que nous recevons du Soleil, & que la Terre refléchit ſur la Lune, ne doit plus être qu'une lumiere blanchâtre quand elle y eſt arrivée. Ainſi ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce ſont des parties de la Lune qui ont le jour; & les parties de la Terre qui ont le jour lorſqu'elles ſont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclairent auſſi. Tout dépend de la maniere dont la Lune & la Terre ſe regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'eſt qu'elle eſt entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut néceſſairement que toute ſa moitié qui a le jour, ſoit tournée vers le

Soleil, & que toute ſa moitié qui a la nuit, ſoit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumiere pour ſe faire voir; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour, nous voit ſans être vûë, & nous voit ſous la même figure que nous voyons la Pleine-Lune. C'eſt alors pour les Gens de la Lune *Pleine-Terre*, s'il eſt permis de parler ainſi. Enſuite la Lune qui avance ſur ſon Cercle d'un mois, ſe dégage de deſſous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de ſa moitié éclairée, & voilà le Croiſſant. Alors auſſi les parties de la Lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous ſommes en Decours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit bruſquement la Marquiſe, je ſçaurai tout le reſte quand il me plaira, je n'ai qu'à y penſer un moment, & qu'à promener la Lune ſur ſon Cercle d'un mois. Je vois en général que dans la Lune ils ont un mois à rebours du nôtre, & je gage que quand nous avons Pleine-

Lune, c'eſt que toute la moitié lumineuſe de la Lune eſt tournée vers toute la moitié obſcure de la Terre; qu'alors ils ne nous voyent point du tout, & qu'ils content *Nouvelle Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une choſe ſi aiſée. Mais les Eclipſes comment vont-elles? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune eſt nouvelle, qu'elle eſt entre le Soleil & nous, & que toute ſa moitié obſcure eſt tournée vers nous qui avons le jour, vous voyés bien que l'ombre de cette moitié obſcure ſe jette vers nous. Si la Lune eſt juſtement ſous le Soleil, cette ombre nous le cache, & en même tems noircit une partie de cette moitié lumineuſe de la Terre qui étoit vûë par la moitié obſcure de la Lune. Voilà donc une Eclipſe de Soleil pour nous pendant notre jour, & une Eclipſe de Terre pour la Lune pendant ſa nuit. Lorſque la Lune eſt pleine, la Terre eſt entre elle & le Soleil, & toute la moitié obſcure de la Terre eſt tournée vers toute la moitié lumineuſe de la Lune. L'ombre de la Terre ſe jette donc vers la Lune; ſi elle tom-

be ſur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuſe que nous voyons, & à cette moitié lumineuſe qui avoit le jour, elle lui dérobe le Soleil. Voilà donc une Eclipſe de Lune pendant notre nuit, & une Eclipſe de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle jouiſſoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipſes toutes les fois que la Lune eſt entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'eſt que ſouvent ces trois Corps ne ſont pas exactement rangés en ligne droite, & que par conſéquent celui qui devroit faire l'Eclipſe, jette ſon ombre un peu à côté de celui qui en devroit être couvert.

Je ſuis fort étonnée, dit la Marquiſe, qu'il y ait ſi peu de miſtere aux Eclipſes, & que tout le monde n'en devine pas la cauſe. Ah! vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples, qui de la maniere dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-tems. Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipſent, c'eſt qu'un certain Dragon qui a les Griffes fort noires, les étend ſur ces Aſtres dont il veut ſe ſai-

sir ; & vous voyés pendant ce tems-là les Rivieres couvertes de Têtes d'Indiens qui se sont mis dans l'eau jusqu'au col, parce que c'est une situation très-dévote selon eux, & très-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils se défendent bien contre le Dragon. En Amérique on étoit persuadé que le Soleil & la Lune étoient fâchés quand ils s'éclipsoient, & Dieu sçait ce qu'on ne faisoit pas pour se racommoder avec eux. Mais les Grecs qui étoient si rafinés n'ont-ils pas crû long-tems que la Lune étoit ensorcelée, & que des Magiciennes la faisoient descendre du Ciel pour jetter sur les Herbes une certaine écume malfaisante ? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a que trente-deux ans, * à une certaine Eclipse de Soleil, qui à la vérité fut totale ? Une infinité de Gens ne se tinrent-ils pas enfermés dans des Caves, & les Philosophes qui écrivirent pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas en vain ou à peu près ? Ceux qui s'étoient réfugiés dans les Caves en sortirent-ils ?

En vérité, reprit-elle, tout cela est

* En 1654.

trop honteux pour les hommes, il devroit y avoir un Arrêt du Genre humain, qui défendît qu'on parlât jamais d'Eclipſes, de peur que l'on ne conſerve la mémoire des ſottiſes qui ont été faites ou dites ſur ce Chapitre-là. Il faudroit donc, repliquai-je, que le même Arrêt abolît la mémoire de toutes choſes, & défendît qu'on parlât jamais de rien, car je ne ſçache rien au monde qui ne ſoit le monument de quelque ſottiſe des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une choſe, dit la Marquiſe, ont-ils autant de peur des Eclipſes dans la Lune que nous en avons ici? Il me paroîtroit tout-à-fait burleſque que les Indiens de ce pays-là ſe miſſent à l'eau comme les nôtres, que les Américains cruſſent notre Terre fâchée contr'eux, que les Grecs s'imaginaſſent que nous fuſſions enſorcelés, & que nous allaſſions gâter leurs Herbes, & qu'enfin nous leur rendiſſions la conſternation qu'ils cauſent ici-bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrois bien ſçavoir pourquoi Meſſieurs de la Lune auroient l'eſprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur ſans que

nous leur en faſſions? Je croirois même, ajoutai-je en riant, que comme un nombre prodigieux d'hommes ont été aſſés foux, & le ſont encore aſſés pour adorer la Lune, il y a des Gens dans la Lune qui adorent auſſi la Terre, & que nous ſommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune, & à donner des Criſes à ſes Malades; mais comme il ne faut qu'un peu d'eſprit & d'habileté dans les Gens de ce Pays-là pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avouë que je crains toujours que nous n'ayons quelque déſavantage.

Ne craignés rien, répondis-je, il n'y a pas d'apparence que nous ſoyons la ſeule ſotte eſpece de l'Univers. L'ignorance eſt quelque choſe de bien propre à être généralement répandu, & quoique je ne faſſe que deviner celle des Gens de la Lune, je n'en doute non plus que des Nouvelles les plus ſûres qui nous viennent de-là.

Et quelles ſont ces Nouvelles ſûres, interrompit-elle? Ce ſont celles, répondis-je, qui nous ſont rapportées

par ces Sçavans qui y voyagent tous les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des Terres, des Mers, des Lacs, de très-hautes Montagnes, des Abîmes très-profonds.

Vous me surprenés, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir sur la Lune des Montagnes & des Abîmes, cela se reconnoît apparemment à des inégalités remarquables; mais comment distinguer des Terres & des Mers? On les distingue, répondis-je, parce que les Eaux qui laissent passer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumiere, & qui en renvoyent moins, paroissent de loin comme des taches obscures, & que les Terres qui par leur solidité la renvoyent toute, sont des endroits plus brillans. L'illustre Monsieur Cassini, l'homme du monde à qui le Ciel est le mieux connu, a découvert sur la Lune quelque chose qui se sépare en deux, se réunit ensuite, & se va perdre dans une espece de Puits. Nous pouvons nous flatter avec bien de l'apparence que c'est une Riviere. Enfin on connoît assés toutes ces differentes parties pour leur avoir don-

né des noms, & ce ſont ſouvent des noms de Sçavans. Un endroit s'appelle Copernic, un autre Archimede, un autre Galilée; il y a un Promontoire des Songes, une Mer des Pluyes, une Mer de Nectar, une Mer des Criſes; enfin la Deſcription de la Lune eſt ſi exacte, qu'un Sçavant qui s'y trouveroit préſentement ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je ſerois bien aiſe de ſçavoir encore plus en détail comment eſt fait le dedans du Pays. Il n'eſt pas poſſible, repliquai-je, que Meſſieurs de l'Obſervatoire vous en inſtruiſent, il faut le demander à Aſtolfe, qui fut conduit dans la Lune par Saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioſte, & je ſuis ſûr que vous ſerés bien-aiſe de la ſçavoir. J'avouë qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler Saint Jean, dont le nom eſt ſi digne de reſpect; mais enfin c'eſt une licence Poëtique, qui peut ſeulement paſſer pour un peu trop gaye. Cependant tout le Poëme eſt dédié à un Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au-devant de quelques Editions.

Voici

Voici de quoi il s'agit. Roland neveu de Charlemagne étoit devenu fou, parce que la belle Angelique lui avoit préferé Medor. Un jour Aſtolfe, brave Paladin, ſe trouva dans le Paradis Terreſtre qui étoit ſur la cime d'une Montagne trè-haute, où ſon Hippogrife l'avoit porté. Là il rencontra Saint Jean, qui lui dit, que pour guérir la folie de Roland, il étoit néceſſaire qu'ils fiſſent enſemble le voyage de la Lune. Aſtolfe qui ne demandoit qu'à voir du Pays, ne ſe fait point prier, & auſſi-tôt voilà un Chariot de feu qui enleve par les airs l'Apôtre & le Paladin. Comme Aſtolfe n'étoit pas grand Philoſophe, il fut fort ſurpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avoit paru de deſſus la Terre. Il fut bien plus ſurpris encore de voir d'autres Fleuves, d'autres Lacs, d'autres Montagnes, d'autres Villes, d'autres Forêts, & ce qui m'auroit bien ſurpris auſſi, des Nymphes qui chaſſoient dans ces Forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'étoit un Vallon, où ſe trouvoit tout ce qui ſe perdoit ſur la Terre de quelque eſpece qu'il fût, & les Couronnes & les Richeſſes & la

Renommée, & une infinité d'Espérances, & le tems qu'on donne au Jeu, & les aumônes qu'on fait faire après sa mort, & les Vers qu'on présente aux Princes, & les soupirs des Amans.

Pour les soupirs des Amans, interrompit la Marquise, je ne sçai pas si du tems de l'Arioste ils étoient perdus; mais en ce tems-ci, je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous y en avés fait aller un assés bon nombre. Enfin la Lune est si exacte à recueillir ce qui se perd ici-bas, que tout y est, mais l'Arioste ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y est jusqu'à la Donation de Constantin. C'est que les Papes ont prétendu être Maîtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une Donation que l'Empereur Constantin leur en avoit faite; & la vérité est qu'on ne sçauroit dire ce qu'elle est devenuë. Mais devinés de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la Lune? de la Folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la Terre, s'y est très-bien conservé. En récompense il n'est pas croyable combien il y a dans la Lune d'Esprits perdus. Ce

ſont autant de Phioles pleines d'une liqueur fort ſubtile, & qui s'évapore aiſément ſi elle n'eſt enfermée; & ſur chacune de ces Phioles eſt écrit le nom de celui à qui l'Eſprit appartient. Je croi que l'Arioſte les met toutes en un tas, mais j'aime mieux me figurer qu'elles ſont rangées bien proprement dans de longues Galeries. Aſtolfe fut fort étonné de voir que les Phioles de beaucoup de Gens qu'il avoit crûs très-ſages, étoient pourtant bien pleines; & pour moi je ſuis perſuadé que la mienne s'eſt remplie conſidérablement depuis que je vous entretiens de Viſions, tantôt Philoſophiques, tantôt Poëtiques. Mais ce qui me conſole, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible que par tout ce que je vous dis, je ne vous faſſe avoir bien-tôt auſſi une petite Phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la ſienne parmi tant d'autres. Il s'en ſaiſit avec la permiſſion de Saint Jean, & reprit tout ſon Eſprit par le nés comme de l'Eau de la Reine d'Hongrie; mais l'Arioſte dit qu'il ne le porta pas bien loin, & qu'il le laiſſa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque tems de-là. Il

n'oublia pas la Phiole de Roland, qui étoit le ſujet du Voyage. Il eut aſſés de peine à la porter; car l'Eſprit de ce Héros étoit de ſa nature aſſés peſant, & il n'y en manquoit pas une ſeule goute. Enſuite l'Arioſte, ſelon ſa louable coutume de dire tout ce qu'il lui plaît, apoſtrophe ſa Maîtreſſe, & lui dit en de fort beaux Vers : *Qui montera aux Cieux, ma Belle, pour en rapporter l'Eſprit que vos charmes m'ont fait perdre ? Je ne me plaindrois pas de cette perte-là, pourvû qu'elle n'allât pas plus loin ; mais s'il faut que la choſe continuë comme elle a commencé, je n'ai qu'à m'attendre à devenir tel que j'ai décrit Roland. Je ne croi pourtant pas que pour ravoir mon Eſprit, il ſoit beſoin que j'aille par les Airs, juſque dans la Lune ; mon Eſprit ne loge pas ſi haut ; il va errant ſur vos yeux, ſur votre bouche, & ſi vous voulés bien que je m'en reſaiſiſſe, permettés que je le recueille avec mes levres.* Cela n'eſt-il pas joli ? Pour moi, à raiſonner comme l'Arioſte, je ſerois d'avis qu'on ne perdît jamais l'Eſprit que par l'Amour; car vous voyés qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des lévres qui ſçachent le recouvrer ; mais quand on le perd par d'autres voyes, comme nous le per-

dons, par exemple, à philoſopher préſentement, il va droit dans la Lune, & on ne le ratrappe pas quand on veut. En récompenſe, répondit la Marquiſe, nos Phioles ſeront honorablement dans le Quartier des Phioles Philoſophiques; au lieu que nos Eſprits iroient peut-être errans ſur quelqu'un qui n'en ſeroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moi, & dites-moi bien ſérieuſement ſi vous croyés qu'il y ait des Hommes dans la Lune; car juſqu'à préſent vous ne m'en avés pas parlé d'une maniere aſſés poſitive. Moi, repris-je? Je ne croi point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyés combien la face de la Nature eſt changée d'ici à la Chine; d'autres Viſages, d'autres Figures, d'autres Mœurs, & preſque d'autres principes de raiſonnement. D'ici à la Lune le changement doit être bien plus conſidérable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes, à peine ſont-ce des Hommes que les Habitans qu'on y trouve, ce ſont des Animaux à figure humaine, encore quelquefois aſſés imparfaite, mais preſque ſans aucune raiſon humaine. Qui

pourroit pouſſer juſqu'à la Lune, aſſurément ce ne ſeroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles ſortes de Gens ſeroient-ce donc, reprit la Marquiſe avec un air d'impatience? De bonne foi, Madame, repliquai-je, je n'en ſçai rien. S'il ſe pouvoit faire que nous euſſions de la raiſon, & que nous ne fuſſions pourtant pas Hommes, & ſi d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette eſpece bizarre de créatures qu'on appelle le Genre humain? Pourrions-nous bien nous figurer quelque choſe qui eût des paſſions ſi folles, & des réflexions ſi ſages; une durée ſi courte, & des vûës ſi longues; tant de Science ſur des choſes preſque inutiles, & tant d'ignorance ſur les plus importantes; tant d'ardeur pour la Liberté, & tant d'inclination à la Servitude; une ſi forte envie d'être heureux, & une ſi grande incapacité de l'être? Il faudroit que les Gens de la Lune euſſent bien de l'eſprit, s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons inceſſamment nous-mêmes, & nous en ſommes encore à deviner comment nous ſommes faits. On a été réduit à

dire que les Dieux étoient yvres de Nectar lorſqu'ils firent les Hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur Ouvrage de ſens froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en ſûreté du côté des Gens de la Lune, dit la Marquiſe, ils ne nous devineront pas; mais je voudrois que nous les puſſions deviner; car en vérité cela inquiete, de ſçavoir qu'ils ſont là-haut, dans cette Lune que nous voyons, & de ne pouvoir pas ſe figurer comment ils ſont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avés-vous point d'inquiétude ſur les Habitans de cette grande Terre Auſtrale qui nous eſt encore entierement inconnuë? Nous ſommes portés eux & nous ſur un même Vaiſſeau, dont ils occupent la Prouë & nous la Poupe. Vous voyés que de la Poupe à la Prouë il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne ſçait point quelles Gens ſont à l'autre, ni ce qu'ils y font; & vous voudriés ſçavoir ce qui ſe paſſe dans la Lune, dans cet autre Vaiſſeau qui flote loin de nous par les Cieux?

Oh! reprit-elle, je conte les Habitans de la Terre Auſtrale pour connus,

parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup, & qu'enfin on les connoîtra quand on voudra se donner la peine de les aller voir; ils demeureront toujours-là, & ne nous échapperoît pas; mais ces Gens de la Lune, on ne les connoîtra jamais, cela est désespérant. Si je vous répondois sérieusement, repliquai-je, qu'on ne sçait ce qui arrivera, vous vous moqueriés de moi, & je le meriterois sans doute. Cependant je me defendrois assés bien, si je voulois. J'ai une pensée très-ridicule, qui a un air de vrai-semblance qui me surprend; je ne sçais où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettés-vous dans l'esprit l'état où étoit l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophle Colomb. Ses Habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoître les Sciences, ils ne connoissoient pas les Arts les plus simples & les plus nécessaires. Ils alloient nuds, ils n'avoient point d'autres armes que l'Arc, ils n'avoient

jamais

jamais conçû que des hommes puſſent être portés par des animaux ; ils regardoient la Mer comme un grand eſpace défendu aux hommes, qui ſe joignoit au Ciel, & au de-là duquel il n'y avoit rien. Il eſt vrai qu'après avoir paſſé des années entieres à creuſer le tronc d'un gros Arbre avec des pierres tranchantes, ils ſe mettoient ſur la Mer dans ce tronc, & alloient terre à terre portés par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaiſſeau étoit ſujet à être ſouvent renverſé, il falloit qu'ils ſe miſſent auſſi-tôt à la nâge pour le ratrapper, & à proprement parler, ils nâgeoient toujours, hormis le tems qu'ils s'y délaſſoient. Qui leur eût dit qu'il y avoit une ſorte de Navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverſer cette étenduë infinie d'eaux de tel côté & de tel ſens qu'on vouloit, qu'on s'y pouvoit arrêter ſans mouvement au milieu des Flots émûs, qu'on étoit maître de la vîteſſe avec laquelle on alloit, qu'enfin cette Mer, quelque vaſte qu'elle fût, n'étoit point un obſtacle à la communication des Peuples, pourvû ſeulement qu'il y eût des Peuples au de-là, vous pouvés

conter qu'ils ne l'euſſent jamais crû. Cependant voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui ſe préſente à eux. De grands Corps énormes qui paroiſſent avoir des aîles blanches, qui volent ſur la Mer, qui vomiſſent du feu de toutes parts, & qui viennent jetter ſur le rivage des Gens inconnus, tout écaillés de fer, diſpoſant comme ils veulent de Monſtres qui courent ſous eux, & tenant en leur main des Foudres dont ils terraſſent tout ce qui leur réſiſte. D'où ſont-ils venus ? Qui a pû les amener par-deſſus les Mers ? Qui a mis le feu en leur diſpoſition ? Sont-ce les Enfans du Soleil ? car aſſurément ce ne ſont pas des Hommes. Je ne ſçai, Madame, ſi vous entrés comme moi dans la ſurpriſe des Amériquains ; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela je ne veux plus jurer qu'il ne puiſſe y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Amériquains euſſent-ils crû qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique & l'Europe qu'ils ne connoiſſoient ſeulement pas ? Il eſt vrai qu'il faudra traverſer ce grand eſpace

d'Air & de Ciel qui eſt entre la Terre & la Lune ; mais ces grandes Mers paroiſſoient-elles aux Amériquains plus propres à être traverſées ? En vérité, dit la Marquiſe, en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je ? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle, je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Amériquains étoient ſi ignorans, qu'ils n'avoient garde de ſoupçonner qu'on pût ſe faire des chemins au travers des Mers ſi vaſtes ; mais nous qui avons tant de connoiſſances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les Airs, ſi l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que ſe figurer la choſe poſſible, repliquai-je, on commence déja à voler un peu ; pluſieurs perſonnes différentes ont trouvé le ſecret de s'ajuſter des aîles qui les ſoutinſſent en l'air, de leur donner du mouvement, & de paſſer par-deſſus des Rivieres. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'Aigle, & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oiſeaux un bras ou une jambe ; mais enfin cela ne repréſente encore que les premieres planches que l'on a miſes ſur l'eau, &

qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il y avoit bien loin juſqu'à de gros Navires qui puſſent faire le tour du Monde. Cependant peu à peu ſont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître, il ſe perfectionnera, & quelque jour on ira juſqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choſes, ou les avoir miſes à un point qu'on n'y puiſſe rien ajouter? Eh de grace, conſentons qu'il y ait encore quelque choſe à faire pour les Siécles à venir. Je ne conſentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais, que d'une maniere à ſe rompre auſſitôt le cou. Et bien, lui répondis je, ſi vous voulés qu'on vole toujours ſi mal ici, on volera mieux dans la Lune; ſes Habitans ſeront plus propres que nous à ce métier; car il n'importe que nous allions-là, ou qu'ils viennent ici; & nous ſerons comme les Amériquains qui ne ſe figuroient pas qu'on pût naviger, quoiqu'à l'autre bout du Monde on navigeât fort bien. Les Gens de la Lune ſeroient donc déja venus, reprit-elle preſque en colere? Les Européens n'ont été en Amérique qu'au

bout de six mille ans, repliquai-je, en éclatant de rire, il leur fallut ce tems-là pour perfectionner la Navigation jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les Gens de la Lune sçavent peut-être déja faire de petits voyages dans l'Air, à l'heure qu'il est, ils s'exercent; quand ils seront plus habiles & plus experimentés, nous les verrons, & Dieu sçait quelle surprise. Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là. Si vous me fâchés, repris-je, je sçai bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarqués que le Monde se développe peu à peu. Les anciens se tenoient bien sûrs que la Zone Torride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées à cause de l'excès ou du chaud ou du froid; & du tems des Romains la Carte générale de la Terre n'étoit guere plus étenduë que la Carte de leur Empire, ce qui avoit de la grandeur en un sens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laissa pas de se trouver des Hommes, & dans des Pays très-chauds, & dans des Pays très-froids; voilà déja le Monde augmen-

té. Enſuite on jugea que l'Océan couvroit toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais oüi parler, & puis, auroient-ils eu les pieds en haut, & la tête en bas ? Après ce beau raiſonnement on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle réformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendés bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvés contre toute eſpérance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achevera peut-être de ſe développer pour nous, on connoîtra juſqu'à la Lune. Nous n'en ſommes pas encore-là, parce que toute la Terre n'eſt pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela ſe faſſe d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous ſera permis de connoître celle de nos Voiſins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquiſe, en me regardant attentivement, je vous trouve ſi profond ſur cette matiere, qu'il n'eſt pas poſſible que vous ne croyiez tout de bon ce que vous dites. J'en ſerois bien fâché, répondis-

je, je veux seulement vous faire voir qu'on peut assés bien soutenir une opinion chimérique, pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assés bien pour la persuader. Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paroître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la premiere fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. Ah ! vous me soulagés, repliqua la Marquise, votre faux raisonnement m'incommodoit, & je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulés bien que nous nous retirions.

TROISIÈME SOIR.

Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planetes ſont habitées auſſi.

LA Marquiſe voulut m'engager pendant le jour à pourſuivre nos Entretiens, mais je lui repreſentai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puiſqu'auſſi-bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le ſoir dans le Parc, qui devenoit un lieu conſacré à nos Converſations ſçavantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je; la Lune que je vous diſois hier, qui ſelon toutes les apparences étoit habitée, pourroit bien ne l'être point; j'ai penſé à une choſe qui met ſes Habitans en peril. Je ne ſouffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviés préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'hui ils ne ſeroient ſeulement pas au

monde ? Vous ne vous joüerés point ainſi de moi, vous m'avés fait croire les Habitans de la Lune, j'ai ſurmonté la peine que j'y avois, je les croirai. Vous allés bien vîte, repris-je, il faut ne donner que la moitié de ſon eſprit aux choſes de cette eſpece que l'on croit, & en reſerver une autre moitié libre, où le contraire puiſſe être admis, s'il en eſt beſoin. Je ne me paye point de Sentences, repliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raiſonner de la Lune comme de Saint-Denis ? Non, répondis-je, la Lune ne reſſemble pas autant à la Terre que Saint-Denis reſſemble à Paris. Le Soleil éleve de la Terre & des Eaux des exhalaiſons & des vapeurs, qui montant en l'air juſqu'à quelque hauteur, s'y aſſemblent, & forment les nuages. Ces nuages ſuſpendus voltigent irregulierement autour de notre Globe, & ombragent tantôt un Pays, tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarqueroit ſouvent quelques changemens ſur ſa ſurface, parce qu'un grand Pays couvert par des nuages ſeroit un endroit obſcur, & deviendroit plus lumineux dès qu'il ſeroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de

place, ou s'aſſembleroient diverſement, ou diſparoîtroient tout à fait. On verroit donc auſſi ces mêmes changemens ſur la ſurface de la Lune, ſi elle avoit des nuages autour d'elle; mais tout au contraire, toutes ſes taches ſont fixes, ſes endroits lumineux le ſont toújours, & voilà le malheur. A ce conte-là, le Soleil n'éleve point de vapeurs, ni d'exhalaiſons de deſſus la Lune. C'eſt donc un Corps infiniment plus dur & plus ſolide que notre Terre, dont les parties les plus ſubtiles ſe dégagent aiſément d'avec les autres, & montent en haut dès qu'elles ſont miſes en mouvement par la chaleur. Il faut que ce ſoit quelque amas de Rochers & de Marbres où il ne ſe fait point d'évaporations; d'ailleurs, elles ſe font ſi naturellement & ſi néceſſairement, où il y a des Eaux, qu'il ne doit point y avoir d'Eaux où il ne s'en fait point. Qui ſont donc les Habitans de ces Rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'Eaux? Et quoi, s'écria-t-elle, il ne vous ſouvient plus que vous m'avés aſſurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on diſtinguoit d'ici? Ce n'eſt qu'une conjecture, répondis-je,

j'en ſuis bien fâché ; ces endroits obſcurs qu'on prend pour des Mers, ne ſont peut-être que de grandes cavités. De la diſtance où nous ſommes, il eſt permis de ne pas deviner tout-à-fait juſte. Mais, dit-elle, cela ſuffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune ? Non pas tout-à-fait, Madame, répondis-je, nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avouë ma foibleſſe, repliqua-t-elle, je ne ſuis point capable d'une ſi parfaite indétermination, j'ai beſoin de croire. Fixés-moi promptement à une opinion ſur les Habitans de la Lune ; conſervons-les, ou anéantiſſons-les pour jamais, & qu'il n'en ſoit plus parlé ; mais conſervons-les plutôt, s'il ſe peut, j'ai pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laiſſerai donc pas la Lune deſerte, repris-je, repeuplons-la pour vous faire plaiſir. A la verité, puiſque l'apparence des taches de la Lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre, mais ce n'eſt pas à dire qu'elle ne pouſſe point hors d'elle de vapeurs, ni d'exhalaiſons.

Nos nuages que nous voyons portés en l'air ne ſont que des exhalaiſons & des vapeurs, qui au ſortir de la Terre étoient ſéparées en trop petites parties pour pouvoir être vûës, & qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a reſſerrées, & renduës viſibles par la réünion de leurs parties, après quoi ce ſont de gros nuages qui flotent en l'air, où ils ſont des Corps étrangers, juſqu'à ce qu'ils retombent en pluyes. Mais ces mêmes vapeurs, & ces mêmes exhalaiſons ſe tiennent quelquefois aſſés diſperſées pour être imperceptibles, & ne ſe ramaſſent qu'en formant des roſées très-ſubtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je ſuppoſe donc qu'il ſorte des vapeurs de la Lune; car enfin il faut qu'il en ſorte; il n'eſt pas croyable que la Lune ſoit une maſſe dont toutes les parties ſoient d'une égale ſolidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil ſur elles; nous ne connoiſſons aucun Corps de cette nature, les Marbres mêmes n'en ſont pas; tout ce qui eſt le plus ſolide change & s'altere, ou par le mouvement ſecret &

inviſible qu'il en a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne ſe raſſembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point ſur elle en pluyes, elles ne formeront que des roſées. Il ſuffit pour cela, que l'air dont apparemment la Lune eſt environnée en ſon particulier, comme notre Terre l'eſt du ſien, ſoit un peu different de notre air, & les vapeurs de la Lune un peu differentes des vapeurs de la Terre, ce qui eſt quelque choſe de plus que vrai-ſemblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matiere étant diſpoſée dans la Lune autrement que ſur la Terre, les effets ſoient differents, mais il n'importe; du moment que nous avons trouvé un mouvement interieur dans les parties de la Lune, ou produit par des cauſes étrangeres, voilà ſes Habitans qui renaiſſent, & nous avons le fond néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la maniere de la Lune, que je fais profeſſion de ne pas connoître, le tout proportionné aux beſoins de ſes Habitans,

que je ne connois pas non plus.

C'eſt-à-dire, me dit la Marquiſe, que vous ſçavés ſeulement que tout eſt bien, ſans ſçavoir comment il eſt; c'eſt beaucoup d'ignorance ſur bien peu de ſcience; mais il faut s'en conſoler, je ſuis encore trop heureuſe que vous ayés rendu à la Lune ſes Habitans. Je ſuis même fort contente que vous lui donniés un Air qui l'enveloppe en ſon particulier, il me ſembleroit déſormais que ſans cela une Planete ſeroit trop nuë.

Ces deux Airs differens, repris-je, contribüent à empêcher la communication des deux Planetes. S'il ne tenoit qu'à voler, que ſçavons-nous, comme je vous diſois hier, ſi on ne volera pas fort bien quelque jour? J'avoüe pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre ſeroit encore une difficulté à ſurmonter, qui eſt aſſurément conſidérable; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas, quand même les deux Planetes ſeroient fort proches, il ne ſeroit pas poſſible de paſſer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'Eau eſt l'Air des Poiſſons, ils ne paſſent jamais dans l'Air des Oyſeaux, ni les Oyſeaux

dans l'Air des Poiſſons ; ce n'eſt pas la diſtance qui les en empêche, c'eſt que chacun a pour priſon l'Air qu'il reſpire. Nous trouvons que le nôtre eſt mêlé de vapeurs plus épaiſſes & plus groſſieres que celui de la Lune. A ce conte un Habitant de la Lune qui ſeroit arrivé aux confins de notre Monde, ſe noyeroit dès qu'il entreroit dans notre Air, & nous le verrions tomber mort ſur la Terre.

Oh, que j'aurois d'envie, s'écria la Marquiſe, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répendît ici bon nombre de ces gens-là, dont nous irions conſiderer à notre aiſe les figures extraordinaires ! Mais repliquai-je, s'ils étoient aſſés habiles pour naviger ſur la ſurface extérieure de notre Air, & que de là par la curioſité de nous voir, ils nous pêchaſſent comme des Poiſſons, cela vous plairoit-il ? Pourquoi non, répondit-elle en riant ? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs filets, ſeulement pour avoir le plaiſir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songés, répliquai-je, que vous n'arriveriés que bien malade au haut de no-

tre Air, il n'eſt pas reſpirable pour nous dans toute ſon étenduë, il s'en faut bien ; on dit qu'il ne l'eſt déja preſque plus au haut de certaines Montagnes, & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Genies corporels habitent l'Air le plus pur, ne diſent auſſi que ce qui fait que ces Genies ne nous rendent que des viſites & très-rares & très-courtes, c'eſt qu'il y en a peu d'entre eux qui ſçachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire juſqu'au fond de cet Air épais, ou nous ſommes, que des plongeons de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrieres naturelles qui nous défendent la ſortie de notre Monde, & l'entrée de celui de la Lune. Tâchons du moins pour notre conſolation à deviner ce que nous pourrons de ce Monde-là. Je croi, par exemple, qu'il faut qu'on y voye le Ciel, le Soleil, & les Aſtres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroiſſent qu'au travers d'une eſpece de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'eſt notre Air, mêlé comme il eſt de vapeurs & d'exhalaiſons, & qui ne s'étend pas bien haut.

Quelque

Quelques Modernes prétendent que de lui-même il eſt bleu auſſi-bien que l'eau de la Mer, & que cette couleur ne paroît dans l'un & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, diſent-ils, où ſont attachées les Etoiles Fixes, n'a de lui-même aucune lumiere, & par conſequent il devroit paroître noir; mais on le voit au travers de l'Air qui eſt bleu, & il paroît bleu. Si cela eſt, les rayons du Soleil & des Etoiles ne peuvent paſſer au travers de l'Air ſans ſe teindre un peu de ſa couleur, & perdre autant de celle qui leur eſt naturelle. Mais quand même l'Air ne ſeroit pas coloré de lui-même, il eſt certain qu'au travers d'un gros broüillard, la lumiere d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne ſoit pas ſa vraye couleur; & notre Air n'eſt non plus qu'un gros broüillard qui nous doit alterer la vraye couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matiere céleſte de nous apporter la lumiere & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles ſont. Ainſi puiſque l'Air de la Lune eſt d'une autre nature que notre Air, ou il eſt teint en lui-mê-

me d'un autre couleur, ou du moins c'eſt un autre broüillard qui cauſe une autre alteration aux couleurs des Corps céleſtes. Enfin, à l'égard des Gens de la Lune, cette Lunette au travers de laquelle on voit tout, eſt changée.

Cela me fait préferer notre ſejour à celui de la Lune, dit la Marquiſe, je ne ſçaurois croire que l'aſſortiment des couleurs céleſtes y ſoit auſſi beau qu'il l'eſt ici. Mettons, ſi vous voulés, un Ciel rouge & des Etoiles vertes, l'effet n'eſt pas ſi agréable que des Etoiles couleur d'or ſur du bleu. On diroit à vous entendre, repris-je, que vous aſſortiriés un habit ou un meuble; mais, croyés-moi, la Nature a bien de l'eſprit; laiſſés-lui le ſoin d'inventer un aſſortiment de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il ſera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le Spectacle de l'Univers à chaque point de vûë different, & de le varier d'une maniere toujours agréable.

Je reconnois ſon adreſſe, interrompit la Marquiſe, elle s'eſt épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vûë, elle n'a changé que les Lunettes, & elle a l'honneur de cette

grande diverſité, ſans en avoir fait la dépenſe. Avec un Air bleu, elle nous donne un Ciel bleu, & peut-être avec un Air rouge, elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune, c'eſt pourtant toujours le même Ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination certaines Lunettes, au travers deſquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque Homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire. Celadon ne la voyoit que comme le ſejour d'Aſtrée. Un Philoſophe la voit comme une groſſe Planete qui va par les Cieux, toute couverte de Fous. Je ne croi pas que le Spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de Spectacle eſt plus ſurprenant dans nos imaginations, repliquai-je, car ce ne ſont que les mêmes objets qu'on voit ſi differemment; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoiſſent-ils point en ce Pays-là l'Aurore ni les Crepuſcules. L'Air qui nous

environne, & qui eſt élevé au-deſſus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber ſur la Terre; & parce qu'il eſt fort groſſier, il en arrête une partie, & nous les renvoye, quoiqu'ils ne nous fuſſent pas naturellement deſtinés. Ainſi l'Aurore & les Crépuſcules ſont un grace que la Nature nous fait; c'eſt une lumiere que régulierement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne par-deſſus ce qui nous eſt dû. Mais dans la Lune, où apparemment l'Air eſt plus pur, il pourroit bien n'être pas ſi propre à renvoyer en embas les rayons qu'il reçoit avant que le Soleil ſe léve, ou après qu'il eſt couché. Les pauvres Habitans n'ont donc point cette lumiere de faveur, qui en ſe fortifiant peu à peu, les prépareroit agréablement à l'arrivée du Soleil, ou qui en s'affoibliſſant comme de nuance en nuance, les accoûtumeroit à ſa perte. Ils ſont dans des tenebres profondes, & tout d'un coup il ſemble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappés de tout l'éclat qui eſt dans le Soleil; ils ſont dans une lumiere vive & éclatante, & tout d'un coup les voilà tombés dans des ténebres profondes. Le jour & la nuit

ne ſont point liés par un milieu qui tienne de l'un & de l'autre. L'Arc-en-Ciel eſt encore une choſe qui manque aux Gens de la Lune ; car ſi l'Aurore eſt un effet de la groſſiereté de l'Air & des Vapeurs, l'Arc-en-Ciel ſe forme dans les pluyes qui tombent en certaines circonſtances, & nous devons les plus belles choſes du monde à celles qui le ſont le moins. Puiſqu'il n'y a autour de la Lune ni vapeurs aſſés groſſieres, ni nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore, & à quoi reſſembleront les Belles de ce Pays-là ? Quelle ſource de comparaiſons perduë ?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaiſons-là, dit la Marquiſe, & je trouve qu'on eſt aſſés bien récompenſé dans la Lune, de n'avoir ni Aurore ni Arc-en-Ciel ; car on ne doit avoir par la même raiſon ni Foudres ni Tonnerres, puiſque ce ſont auſſi des choſes qui ſe forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours ſereins, pendant leſquels on ne perd point le Soleil de vûë. On n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne ſe montrent ; on ne connoît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît être un effet de la colere

du Ciel ; trouvés-vous qu'on ſoit tant à plaindre ? Vous me faites voir la Lune comme un ſejour enchanté, répondis-je ; cependant je ne ſçai s'il eſt ſi délicieux d'avoir toujours ſur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un Soleil ardent dont aucun nuage ne modere la chaleur. Peut-être auſſi eſt-ce à cauſe de cela que la Nature a creuſé dans la Lune des eſpeces de Puits, qui ſont aſſés grands pour être apperçûs par nos Lunettes ; car ce ne ſont point des Vallées qui ſoient entre des Montagnes, ce ſont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats & en très-grand nombre. Que ſçait-on ſi les Habitans de la Lune incommodés par l'ardeur perpetuelle du Soleil, ne ſe réfugient point dans ces grands Puits ? Ils n'habitent peut-être point ailleurs, c'eſt-là qu'ils bâtiſſent leurs Villes. Nous voyons ici que la Rome ſoûterraine eſt plus grande que la Rome qui eſt ſur Terre. Il ne faudroit qu'ôter celle-ci, le reſte ſeroit une Ville à la maniere de la Lune. Tout un Peuple eſt dans un Puits, & d'un Puits à l'autre il y a des chemins ſoûterrains pour la communication des Peuples.

Vous vous moqués de cette viſion, j'y conſens de tout mon cœur ; cependant à vous parler trés-ſerieuſement, vous pourriés vous tromper plûtôt que moi. Vous croyés que les Gens de la Lune doivent habiter ſur la ſurface de leur Planete, parce que nous habitons ſur la ſurface de la nôtre : c'eſt tout le contraire, puiſque nous habitons ſur la ſurface de notre Planete, ils pourroient bien n'habiter pas ſur la ſurface de la leur. D'ici là il faut que toutes choſes ſoient bien differentes.

Il n'importe, dit la Marquiſe, je ne puis me reſoudre à laiſſer vivre les Habitans de la Lune dans une obſcurité perpetuelle. Vous y auriés encore plus de peine, repris-je, ſi vous ſçaviés qu'un grand Philoſophe de l'Antiquité a fait de la Lune le ſejour des Ames qui ont merité ici d'être Bienheureuſes. Toute leur felicité conſiſte en ce qu'elles y entendent l'Harmonie que les Corps Céleſtes font par leurs mouvemens ; mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette Harmonie, alors, dit-il, ces Ames crient comme des déſeſperées, & la

Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle, voir arriver ici les Bienheureux de la Lune ; car apparemment on nous les envoye aussi; & dans ces deux Planetes on croit avoir assés pourvû à la felicité des Ames, de les avoir transportées dans un autre Monde. Sérieusement, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir mediocre de voir plusieurs Mondes differens. Ce voyage me réjoüit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination, & que seroit-ce, si on le faisoit en effet? cela vaudroit bien mieux que d'aller d'ici au Japon, c'est-à-dire, de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre sur un autre, pour ne voir que des Hommes. Et bien, dit-elle, faisons le Voyage des Planetes comme nous pourrons, qui nous en empêche? Allons nous placer dans tous ces differens points de vûë, & de-là considerons l'Univers. N'avons nous plus rien à voir dans la Lune? Ce monde-là n'est pas encore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenés bien que les deux mouvemens, par lesquels la Lune tourne sur elle-même & autour de nous, étant égaux,

égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devroit dérober, & qu'ainſi elle nous préſente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voye ; & comme la Lune doit être cenſée ne tourner point ſur ſon centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachés au même endroit du Ciel. Quand elle eſt dans la nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, enſuite un plus grand, & preſque d'heure en heure la lumiere lui paroît ſe répandre ſur la face de la Terre juſqu'à ce qu'enfin elle la couvre entiere ; au lieu que ces mêmes changemens ne nous paroiſſent arriver ſur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-temps de vûë. Je voudrois bien pouvoir deviner les mauvais raiſonnemens que font les Philoſophes de ce Monde-là, ſur ce que notre Terre leur paroît immobile, lorſque tous les autres Corps Céleſtes ſe levent & ſe couchent ſur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuënt apparemment cette immobilité à ſa groſſeur ; car elle eſt ſoixante fois plus groſſe que la Lune, &

quand les Poëtes veulent loüer les Princes oiſifs, je ne doute pas qu'ils ne ſe ſervent de l'exemple de ce repos majeſtueux. Cependant ce n'eſt pas un repos parfait. On voit fort ſenſiblement de dedans la Lune notre Terre tourner ſur ſon centre. Imaginés-vous notre Europe, notre Aſie, notre Amerique, qui ſe preſentent à eux l'une après l'autre en petit & differemment figurées, à peu près comme nous les voyons ſur les Cartes. Que ce ſpectacle doit paroître nouveau aux Voyageurs qui paſſent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toujours! Ah! que l'on s'eſt bien gardé de croire les Relations des premiers qui en ont parlé, lors qu'ils ont été de retour en ce grand Pays auquel nous ſommes inconnus! Il me vient à l'eſprit, dit la Marquiſe, que de ce Pays-là dans l'autre il ſe fait des eſpeces de Pelerinages pour venir nous conſiderer, & qu'il y a des honneurs & des privileges pour ceux qui ont vû une fois en leur vie la groſſe Planete. Du moins, repris-je, ceux qui la voyent ont le privilege d'être mieux éclairés pendant leurs nuits, l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit

être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais, Madame, continuons le voyage que nous avions entrepris de faire de Planete en Planete, nous avons assés exactement visité la Lune. Au sortir de la Lune, en tirant vers le Soleil, on trouve Venus. Sur Venus je reprens le Saint-Denis. Venus tourne sur elle-même, & autour du Soleil comme la Lune; on découvre avec les Lunettes d'approche, que Venus aussi-bien que la Lune, est tantôt en Croissant, tantôt en Décours, tantôt Pleine selon les diverses situations, où elle est à l'égard de la Terre. La Lune, selon toutes les apparences, est habitée, pourquoi Venus ne le sera-t-elle pas aussi? Mais, interrompit la Marquise, en disant toujours, *pourquoi non*? vous m'allés mettre des Habitans dans toutes les Planetes? N'en doutés pas, repliquai-je, ce *pourquoi non*? a une vertu qui peuplera tout. Nous voyons que toutes les Planetes sont de la même nature, toutes des Corps opaques qui ne reçoivent de la lumiere que du Soleil, qui se la renvoyent les uns aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouvemens, jusques-là tout est égal. Cependant il faudroit con-

cevoir que ces grands Corps auroient été faits pour n'être point habités, que ce ſeroit-là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception juſtement en faveur de la Terre toute ſeule. Qui voudra le croire, le croye; pour moi, je ne m'y puis pas réſoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans votre opinion depuis quelques inſtans. Je viens de voir le moment que la Lune ſeroit deſerte, & que vous ne vous en ſouciïés pas beaucoup, & preſentement ſi on oſoit vous dire que toutes les Planetes ne ſont pas auſſi habitées que la Terre, je voi bien que vous vous mettriés en colere. Il eſt vrai, répondis-je, que dans le moment où vous venés de me ſurprendre, ſi vous m'euſſiés contredit ſur les Habitans des Planetes, non ſeulement je vous les aurois ſoûtenus, mais je croi que je vous aurois dit comment ils étoient faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les ai jamais ſi bien crûs que dans celui-là; préſentement méme que je ſuis un peu plus de ſens froid, je ne laiſſe pas de trouver qu'il ſeroit bien étrange que la Terre fut auſſi habitée qu'elle l'eſt, & que les autres Planetes ne le fuſſent point du tout; car ne

croyés pas que nous voïions tout ce qui habite la Terre; il y a autant d'eſpeces d'Animaux inviſibles que de viſibles. Nous voyons depuis l'Elephant, juſqu'au Ciron, là finit notre vûë; mais au Ciron commence une multitude infinie d'Animaux, dont il eſt l'Elephant, & que nos yeux ne ſçauroient appercevoir ſans ſecours. On a vû avec des Lunettes de très-petites gouttes d'Eau de Pluye, ou de Vinaigre, ou d'autres Liqueurs, remplies de petits Poiſſons ou de petits Serpens que l'on n'auroit jamais ſoupçonnés d'y habiter, & quelques Philoſophes croyent que le goût qu'elles font ſentir, ſont les piqueures que ces petits Animaux font à la langue. Mélés de certaines choſes dans quelques-unes de ces Liqueurs, ou expoſés-les au Soleil, ou laiſſés-les ſe corrompre, voilà auſſi-tôt de nouvelles eſpeces de petits Animaux.

Beaucoup de Corps qui paroiſſent ſolides ne ſont preſque que des amas de ces Animaux imperceptibles, qui y trouvent pour leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feüille d'Arbre eſt un petit Monde habité par des Vermiſſeaux inviſibles, à qui elle

paroît d'une étenduë immenſe, qui y connoiſſent des Montagnes & des Abîmes, & qui d'un côté de la feüille à l'autre n'ont pas plus de communication avec les autres Vermiſſeaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raiſon, ce me ſemble, une groſſe Planete ſera-t-elle un Monde habité. On a trouvé juſque dans des eſpeces de pierres très-dures de petits Vers ſans nombre, qui y étoient logés de toutes parts dans des vuides inſenſibles, & qui ne ſe nourriſſoient que de la ſubſtance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figurés-vous combien il y avoit de ces petits Vers, & pendant combien d'années ils ſubſiſtoient de la groſſeur d'un grain de ſable; & ſur cet exemple, quand la Lune ne ſeroit qu'un amas de rochers, je la ferois plûtôt ronger par ſes Habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin tout eſt vivant, tout eſt animé; mettés toutes ces eſpeces d'Animaux nouvellement découvertes, & même toutes celles que l'on conçoit aiſément qui ſont encore à découvrir, avec celles que l'on a toujours vûës, vous trouverés aſſurément que la Terre eſt bien peuplée, & que la Nature y

a ſi libéralement répandu les Animaux, qu'elle ne s'eſt pas miſe en peine que l'on en vît ſeulement la moitié. Croirés-vous qu'après qu'elle a pouſſé ici ſa fécondité juſqu'à l'excès, elle a été pour toutes les autres Planetes d'une ſterilité à n'y rien produire de vivant ?

Ma raiſon eſt aſſés bien convaincuë, dit la Marquiſe, mais mon imagination eſt accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planetes, & embaraſſée de la diverſité qu'il faut établir entre eux ; car je voi bien que la Nature, ſelon qu'elle eſt ennemie des répetitions, les aura tous faits differens ; mais comment ſe repreſenter cela ? Ce n'eſt pas à l'imagination à prétendre ſe le repreſenter, répondis-je, elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut ſeulement appercevoir d'une certaine vûë univerſelle la diverſité que la Nature doit avoir miſe entre tous ces Mondes. Tous les viſages ſont en general ſur un même modele ; mais ceux de deux grandes Nations, comme des Européens, ſi vous voulés, & des Afriquains ou des Tartares, paroiſſent être faits ſur deux modeles particuliers, & il faudroit encore trouver le modele des

viſages de chaque Famille. Quel ſecret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manieres une choſe auſſi ſimple qu'un viſage ? Nous ne ſommes dans l'Univers que comme une petite Famille, dont tous les viſages ſe reſſemblent ; dans une autre Planete, c'eſt une autre Famille, dont les viſages ont un autre air.

Apparemment les differences augmentent à meſure que l'on s'éloigne, & qui verroit un Habitant de la Lune & un Habitant de la Terre, remarqueroit bien qu'ils ſeroient de deux Mondes plus voiſins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Ici, par éxemple, on a l'uſage de la voix ; ailleurs on ne parle que par ſignes ; plus loin on ne parle point du tout. Ici, le raiſonnement ſe forme entierement par l'expérience ; ailleurs l'expérience y ajoûte fort peu de choſe ; plus loin les Vieillards n'en ſçavent pas plus que les Enfans. Ici, on ſe tourmente de l'avenir plus que du paſſé, ailleurs on ſe tourmente du paſſé plus que de l'avenir ; plus loin on ne ſe tourmente ni de l'un ni de l'autre, & ceux-là ne ſont peut-être pas les plus malheureux. On dit

qu'il pourroit bien nous manquer un ſixiéme Sens naturel, qui nous apprendroit beaucoup de choſes que nous ignorons. Ce ſixiéme Sens eſt apparemment dans quelque autre Monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous poſſedons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planetes, il ne nous en eſt échû que cinq, dont nous nous contentons faute d'en connoître d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Eſprit humain n'a jamais pû paſſer, il y a un point où elles nous manquent tout-à-coup; le reſte eſt pour d'autres Mondes où quelque choſe de ce que nous ſçavons eſt inconnu. Cette Planete-ci joüit des douceurs de l'Amour, mais elle eſt toujours déſolée en pluſieurs de ſes parties par les fureurs de la Guerre. Dans une autre Planete on joüit d'une Paix éternelle, mais au milieu de cette Paix on ne connoît point l'Amour, & on s'ennuye. Enfin ce que la Nature pratique en petit entre les hommes pour la diſtribution du bonheur ou des talens, elle l'aura ſans doute pratiqué en grand

entre les Mondes, & elle ſe ſera bien ſouvenuë de mettre en uſage ce ſecret merveilleux qu'elle a de diverſifier toutes choſes, & de les égaler en même temps par les compenſations.

Eſtes-vous contente, Madame, ajoutai-je? vous ai-je ouvert un aſſés grand champ à exercer votre imagination? voyés-vous déja quelques Habitans de Planetes? Helas! non, répondit-elle. Tout ce que vous me dites-là eſt merveilleuſement vain & vague, je ne voi qu'un grand je ne ſçai quoi où je ne voi rien. Il me faudroit quelque choſe de plus déterminé, de plus marqué. Et bien donc, repris-je, je vais me réſoudre à ne vous rien cacher de ce que je ſai de plus particulier. C'eſt une choſe que je tiens de très-bon lieu, & vous en conviendrés quand je vous aurai cité mes garants. Ecoutés, s'il vous plaît, avec un peu de patience. Cela ſera aſſés long.

Il y a dans une Planete, que je ne vous nommerai pas encore, des Habitans très-vifs, très-laborieux, très-adroits; ils ne vivent que de pillage, comme quelques-uns de nos Arabes, & c'eſt là leur unique vice. Du reſte,

ils ſont entre eux d'une intelligence parfaite, travaillant ſans ceſſe de concert & avec zéle au bien de l'Etat, & ſur-tout leur chaſteté eſt incomparable; il eſt vrai qu'ils n'y ont pas beaucoup de mérite, ils ſont tous ſtériles, point de ſexe chés eux. Mais, interrompit la Marquiſe, n'avés-vous point ſoupçonné qu'on ſe moquoit en vous faiſant cette belle Relation? Comment la Nation ſe perpétueroit-elle? On ne s'eſt point moqué, repris-je d'un grand ſens froid, tout ce que je vous dis eſt certain, & la Nation ſe perpétue. Ils ont une Reine, qui ne les mene point à la Guerre, qui ne paroît guére ſe mêler des affaires de l'Etat, & dont toute la Royauté conſiſte en ce qu'elle eſt féconde, mais d'une fécondité étonnante. Elle fait des milliers d'Enfants, auſſi ne fait-elle autre choſe. Elle a un grand Palais, partagé en une infinité de Chambres, qui ont toutes un Berceau préparé pour un petit Prince, & elle va accoucher dans chacune de ces Chambres l'une après l'autre, toujours accompagnée d'une groſſe Cour, qui lui applaudit ſur ce noble privilege, dont elle jouit à l'excluſion de tout ſon Peuple.

Je vous entends, Madame, ſans que vous parliés. Vous demandés où elle a pris des Amants, ou pour parler plus honnêtement, des Maris. Il y a des Reines en Orient & en Afrique, qui ont publiquement des Serrails d'Hommes, celle-ci apparemment en a un, mais elle en fait grand myſtere, & ſi c'eſt marquer plus de pudeur, c'eſt auſſi agir avec moins de dignité. Parmi ces Arabes qui ſont toujours en action, ſoit chés eux, ſoit au dehors, on reconnoît quelques Etrangers en fort petit nombre, qui reſſemblent beaucoup pour la figure aux Naturels du Pays, mais qui d'ailleurs ſont fort pareſſeux, qui ne ſortent point, qui ne font rien, & qui, ſelon toutes les apparences, ne ſeroient pas ſoufferts chés un Peuple extrémement actif, s'ils n'étoient deſtinés aux plaiſirs de la Reine, & à l'important miniſtere de la propagation. En effet, ſi malgré leur petit nombre ils ſont les Peres des dix mille Enfants, plus ou moins, que la Reine met au monde, ils méritent bien d'être quittes de tout autre emploi, & ce qui perſuade bien que ç'a été leur unique fonction, c'eſt qu'auſſi-tôt

qu'elle eſt entierement remplie, auſſitôt que la Reine a fait ſes dix mille couches, les Arabes vous tuent ſans miſericorde, ces malheureux Etrangers devenus inutiles à l'Etat.

Eſt-ce tout, dit la Marquiſe? Dieu ſoit loué. Rentrons un peu dans le ſens commun, ſi nous pouvons. De bonne foi où avés-vous pris tout ce Roman là? Quel eſt le Poëte qui vous l'a fourni? Je vous repéte encore, lui répondis-je, que ce n'eſt point un Roman. Tout cela ſe paſſe ici, ſur notre Terre, ſous nos yeux. Vous voilà bien étonnée! Oui, ſous nos yeux, mes Arabes ne ſont que des Abeilles, puiſqu'il faut vous le dire.

Alors je lui appris l'Hiſtoire Naturelle des Abeilles, dont elle ne connoiſſoit guére que le nom. Après quoi, vous voyés bien, pourſuivis-je, qu'en tranſportant ſeulement ſur d'autres Planetes des choſes qui ſe paſſent ſur la nôtre, nous imaginerions des biſarreries, qui paroîtroient extravagantes, & ſeroient cependant fort réelles, & nous en imaginerions ſans fin, car afin que vous le ſçachiés, Madame, l'Hiſtoire des Inſectes en eſt toute pleine. Je

le crois aiſément, répondit-elle. N'y eût il que les Vers à Soye, qui me ſont plus connus que n'étoient les Abeilles, ils nous fourniroient des Peuples aſſés ſurprenants, qui ſe metamorphoſeroient de maniere a n'étre plus du tout les mêmes, qui ramperoient pendant une partie de leur vie, & voleroient pendant l'autre, & que ſçai-je moi ? cent mille autres merveilles qui feront les différents Caracteres, les différentes Coûtumes de tous ces Habitants inconnus. Mon imagination travaille ſur le plan que vous m'avés donné, & je vais même juſqu'à leur compoſer des figures. Je ne vous les pourrois pas décrire, mais je voi pourtant quelque choſe. Pour ces figures-là, repliquai-je, je vous conſeille d'en laiſſer le ſoin aux Songes que vous aurés cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien ſervie, & s'ils vous auront appris comment ſont faits les Habitans de quelque Planete.

QUATRIE'ME SOIR.

Particularités des Mondes de Venus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.

LEs Songes ne furent point heureux, ils repréſenterent toujours quelque choſe qui reſſembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquiſe ce que nous reprochent à la vue de nos Tableaux, de certains Peuples qui ne font jamais que des Peintures biſarres & groteſques. *Bon*, nous diſent-ils, *cela eſt tout fait comme des hommes, il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc ſe réſoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planetes, & ſe contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Venus. On eſt bien sûr, dis-je à la Marquiſe, que Venus tourne ſur elle-même, mais on ne ſçait pas bien en quel tems, ni par

conſéquent combien ſes jours durent. Pour ſes années, elles ne ſont que de près de huit mois, puiſqu'elle tourne en ce tems-là autour du Soleil. Elle eſt groſſe comme la Terre, & par conſéquent la Terre paroît à Venus de la même grandeur dont Venus nous paroît. J'en ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe, la Terre pourra être pour Venus l'Etoile du Berger & la Mere des Amours, comme Venus l'eſt pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite Planete, qui ſoit jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je; Mais ſçavés-vous ce qui rend Venus ſi jolie de loin? c'eſt qu'elle eſt fort affreuſe de près. On a vu avec les Lunettes d'approche que ce n'étoit qu'un amas de Montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointues, & apparemment fort ſéches; & par cette diſpoſition la ſurface d'une Planete eſt la plus propre qu'il ſe puiſſe à renvoyer la lumiere avec beaucoup d'éclat & de vivacité. Notre Terre, dont la ſurface eſt fort unie auprès de celle de Venus, & en partie couverte de Mers, pourroit bien n'être pas ſi

agréable

agréable à voir de loin. Tantpis, dit la Marquise, car ce seroit assurément un avantage & un agrément pour elle que de présider aux Amours des Habitans de Venus, ces Gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh ! sans doute, répondis-je, le menu Peuple de Venus n'est composé que de Celadons & de Silvandres, & leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clelie. Le climat est très favorable aux Amours, Venus est plus proche que nous du Soleil, & en reçoit une lumiere plus vive & plus de chaleur. Elle est à peu près aux deux tiers de la distance du Soleil à la Terre.

Je voi présentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les Habitans de Venus. Ils ressemblent aux Mores Grenadins, un petit Peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'esprit & de feu, toujours amoureux, faisant des Vers, aimant la Musique, inventant tous les jours des Fêtes, des Danses & des Tournois. Permettés-moi de vous dire, Madame, repliquai-je, que vous ne connoissés guére bien les Habitans de Venus. Nos Mores Grenadins n'auroient été auprès d'eux que des Lapons & des Groënlan-

dois pour la froideur & pour la ſtupidité.

Mais que ſera-ce des Habitans de Mercure? Ils ſont plus de deux fois plus proches du Soleil que nous. Il faut qu'ils ſoient fous à force de vivacité. Je croi qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que la plûpart des Negres, qu'ils ne font jamais de réflexion ſur rien, qu'ils n'agiſſent qu'à l'aventure, & par des mouvemens ſubits, & qu'enfin c'eſt dans Mercure que ſont les Petites-Maiſons de l'Univers. Ils voyent le Soleil neuf fois plus grand que nous ne le voyons; il leur envoye une lumiere ſi forte, que s'ils étoient ici, ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles Crepuſcules, & peut-être n'y pourroient-ils pas diſtinguer les objets, & la chaleur à laquelle ils ſont accoûtumés, eſt ſi exceſſive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre Fer, notre Argent, notre Or ſe fondroient chés eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'Eau qu'en liqueur, quoi qu'en de certains tems ce ſoit un Corps fort ſolide. Les Gens de Mercure ne ſoupçonneroient pas que dans un autre

Monde ces liqueurs-là, qui font peut-être leurs Rivieres, ſont des Corps des plus durs que l'on connoiſſe. Leur année n'eſt que de trois mois. La durée de leur jour ne nous eſt point connuë, parce que Mercure eſt ſi petit & ſi proche du Soleil, dans les rayons duquel il eſt preſque toujours perdu, qu'il échape à toute l'adreſſe des Aſtronomes, & qu'on n'a pû encore avoir aſſés de priſe ſur lui, pour obſerver le mouvement qu'il doit avoir ſur ſon centre; mais ſes Habitans ont beſoin qu'il acheve ce tour en peu de tems; car apparemment brûlés comme ils ſont par un grand Poële ardent ſuſpendu ſur leurs têtes, ils ſoûpirent après la nuit. Ils ſont éclairés pendant ce tems-là de Venus, & de la Terre qui leur doivent paroître aſſés grandes. Pour les autres Planetes comme elles ſont au-delà de la Terre vers le Firmament, ils les voyent plus petites que nous ne les voyons, & n'en reçoivent que bien peu de lumiere.

Je ne ſuis pas ſi touchée, dit la Marquiſe, de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les

ſoulageaſſions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes Pluyes qui le rafraîchiſſent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, juſtement dans les ſaiſons les plus chaudes.

Cela ſe peut, repris-je, & même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur ſituation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Août, juſques-là que les Rivieres ſe gelent. C'eſt que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre; les exhalaiſons en ſont fort froides, & la force de la chaleur les fait ſortir de la Terre en grande abondance. Mercure ſera, ſi vous voulés, une petite Planete toute de Salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le remede au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la Nature ne ſçauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque choſe de meilleur, ſurvient, & les y fait vivre agréablement. Ainſi on pourroit même ſe paſſer dans Mercure du Salpêtre & des Pluyes.

Après Mercure, vous ſçavés qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoi non* ? nous manque-là. Nous jugeons par la Terre qui eſt habitée, que les autres Corps de la même eſpece qu'elle, doivent l'être auſſi; mais le Soleil n'eſt point un Corps de la même eſpece que la Terre, ni que les autres Planetes. Il eſt la ſource de toute cette lumiere que les Planetes ne font que ſe renvoyer les unes aux autres après l'avoir reçûë de lui. Elles en peuvent faire, pour ainſi dire, des échanges entre elles, mais elles ne la peuvent produire. Lui ſeul tire de ſoi-même cette précieuſe ſubſtance; il la pouſſe avec force de tous côtés, de-là elle revient à la rencontre de tout ce qui eſt ſolide, & d'une Planete à l'autre il s'épand de longues & vaſtes traînées de lumiere qui ſe croiſent, ſe traverſent, & s'entrelaſſent en mille façons differentes, & forment d'admirables tiſſus de la plus riche matiere qui ſoit au monde. Auſſi le Soleil eſt-il placé dans le centre, qui eſt le lieu le plus commode d'où il puiſſe la diſtribuer également, & animer tout par ſa chaleur. Le Soleil eſt donc un Corps particulier, mais quelle ſorte de

Corps ? On eſt bien embaraſſé à le dire. On avoit toujours crû que c'étoit un feu très-pur ; mais on s'en déſabuſa au commencement de ce Siécle, qu'on apperçût des Taches ſur ſa ſurface. Comme on avoit découvert peu de tems auparavant de nouvelles Planetes, dont je vous parlerai, que tout le Monde Philoſophe n'avoit l'eſprit rempli d'autre choſe, & qu'enfin les nouvelles Planetes s'étoient miſes à la mode, on jugea auſſi-tôt que ces Taches en étoient, qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil, & qu'elles nous en cachoient néceſſairement quelque partie, en tournant leur moitié obſcure vers nous. Déja les Sçavans faiſoient leur cour de ces prétenduës Planetes aux Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince, les autres d'un autre, & peut-être il y auroit eu querelle entre eux à qui ſeroit demeuré le maître des Taches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la Marquiſe. Vous me diſiés l'autre jour qu'on avoit donné aux differentes parties de la Lune des noms de Sçavans & d'Aſtronomes, & j'en étois

fort contente. Puiſque les Princes prennent pour eux la Terre, il eſt juſte que les Scavans ſe reſervent le Ciel, & y dominent, mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrés, répondis-je, qu'ils puiſſent, du moins en cas de beſoin, engager aux Princes quelque Aſtre, ou quelque partie de la Lune. Quant au Taches du Soleil, ils n'en purent faire aucun uſage. Il ſe trouva que ce n'étoient point des Planetes, mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élevent ſur le Soleil. Elles ſont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles diſparoiſſent toutes; quelquefois elles ſe mettent pluſieurs enſemble, quelquefois elles ſe ſéparent, quelquefois elles ſont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des tems où l'on en voit beaucoup, il y en a d'autres, & même aſſés longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil eſt une matiere liquide, quelques-uns diſent de l'Or fondu, qui boüillonne inceſſamment, & produit des impuretés, que la force de ſon mouvement rejette ſur ſa ſurface; elles s'y conſument, & puis il s'en produit d'autres. Imaginés-vous quels Corps étran-

gers ce ſont-là, il y en a tel qui eſt dix-ſept cent fois plus gros que la Terre; car vous ſçaurés qu'elle eſt plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugés par-là quelle eſt la quantité de cet Or fondu, ou l'étenduë de cette grande Mer de lumiere & de feu. D'autres diſent, & avec aſſés d'apparence, que les Taches, du moins pour la plûpart, ne ſont point des productions nouvelles, & qui ſe diſſipent au bout de quelque tems, mais de groſſes maſſes ſolides, de figure fort irreguliere, toujours ſubſiſtantes, qui tantôt flotent ſur le corps liquide du Soleil, tantôt s'y enfoncent ou entierement ou en partie, & nous préſentent differentes pointes ou éminences, ſelon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & qu'elles ſe tournent vers nous de differents côtés. Peut-être ſont-elles partie de quelque grand amas de matiere ſolide qui ſert d'aliment au feu du Soleil. Enfin quoique ce puiſſe être que le Soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'eſt pourtant dommage, l'habitation ſeroit belle. On ſeroit au centre de tout, on verroit toutes les Planetes tourner regulierement autour de ſoi, au lieu que nous voyons

voyons dans leur cours une infinité de bizarreries, qui n'y paroiſſent que parce que nous ne ſommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'eſt-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'eſt-il pas pitoyable ? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde, d'où l'étude des Aſtres puiſſe être extrêmement facile, & juſtement dans ce lieu-là, il n'y a perſonne. Vous n'y ſongés pas, dit la Marquiſe. Qui ſeroit dans le Soleil, ne verroit rien, ni Planetes, ni Etoiles Fixes. Le Soleil n'efface-t-il pas tout ? Ce ſeroient ſes Habitans qui ſeroient bien fondés à ſe croire ſeuls dans toute la Nature.

J'avoue que je m'étois trompé, répondis-je, je ne ſongeois qu'à la ſituation où eſt le Soleil, & non à l'effet de ſa lumiere ; mais vous qui me redreſſés ſi à propos, vous voulés bien que je vous diſe que vous vous êtes trompée auſſi ; les Habitans du Soleil ne le verroient ſeulement pas. Ou ils ne pourroient ſoutenir la force de ſa lumiere, ou ils ne la pourroient recevoir, faute d'en être à quelque diſtance, & tout bien conſideré, le Soleil ne ſeroit qu'un ſéjour d'Aveugles. Encore un coup, il

n'eſt pas fait pour être habité ; mais voulés-vous que nous pourſuivions notre Voyage des Mondes ? Nous ſommes arrivés au centre qui eſt toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui eſt rond, & je vous dirai en paſſant, que pour aller d'ici-là, nous avons fait un chemin de trente-trois millions de lieues, il faudroit préſentement retourner ſur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Venus, la Terre, la Lune, toutes Planetes que nous avons viſitées. Enſuite c'eſt Mars qui ſe préſente. Mars n'a rien de curieux que je ſçache, ſes jours ſont de plus d'une demi-heure plus longs que les nôtres, & ſes années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il eſt cinq fois plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand, & moins vif que nous ne le voyons ; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie choſe que Jupiter avec ſes quatre Lunes ou Satellites ! Ce ſont quatre petites Planetes, qui tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre Lune autour de nous. Mais, interrompit la

Marquise, pourquoi y a-t-il des Planetes qui tournent autour d'autres Planetes qui ne valent pas mieux qu'elles ? Sérieusement il me paroîtroit plus régulier & plus uniforme que toutes les Planetes, & grandes & petites, n'eussent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah ! Madame, repliquai-je, si vous sçaviés ce que c'est que les Tourbillons de Descartes, ces Tourbillons dont le nom est si terrible, & l'idée si agréable, vous ne parleriés pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en riant, il est beau de sçavoir ce que c'est que les Tourbillons. Achevés de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connois plus de retenue sur la Philosophie ; laissons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoissois pas de pareils emportemens, repris-je ; c'est dommage qu'ils n'ayent que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'est un amas de matiere dont les parties sont détachées les unes des autres, & se meuvent toutes en un même sens ; permis à elles d'avoir pendant ce tems-là quelques petits mou-

vemens particuliers, pourvû qu'elles ſuivent toujours le mouvement général. Ainſi un Tourbillon de vent, c'eſt une infinité de petites parties d'Air, qui tournent en rond toutes enſemble, & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous ſçavés que les Planetes ſont portées dans la matiere céleſte, qui eſt d'une ſubtilité & d'une agitation prodigieuſe. Tout ce grand amas de matiere céleſte, qui eſt depuis le Soleil juſqu'aux Etoiles Fixes, tourne en rond, & emportant avec ſoi les Planetes, les fait tourner toutes en un même ſens autour du Soleil, qui occupe le centre, mais en des tems plus ou moins longs, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas juſqu'au Soleil qui ne tourne ſur lui-même, parce qu'il eſt juſtement au milieu de toute cette matiere céleſte; vous remarquerés en paſſant, que quand la Terre ſeroit dans la place où il eſt, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner ſur elle-même.

Voilà quel eſt le grand Tourbillon dont le Soleil eſt comme le Maître; mais en même-temps les Planetes ſe compoſent de petits Tourbillons par-

ticuliers à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles en tournant autour du Soleil ne laisse pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner aussi autour d'elle en même sens une certaine quantité de cette matiere céleste, qui est toujours prête à suivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de son mouvement général. C'est là le Tourbillon particulier de la Planete, & elle le pousse aussi loin que la force de son mouvement se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planete moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indispensablement à tourner autour d'elle, & le tout ensemble, la grande Planete, la petite, & le Tourbillon qui les renferme, n'en tourne pas moins autour du Soleil. C'est ainsi qu'au commencement du Monde nous nous fîmes suivre par la Lune, parce qu'elle se trouva dans l'étendue de notre Tourbillon, & tout-à-fait à notre bien-séance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avoit dans son voisinage quatre pe-

tites Planetes, il se les assujetit toutes quatre, & nous qui sommes une Planete principale, croyés-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvés proche de lui ? Il est mille fois plus gros que nous, il nous auroit engloutis sans peine dans son Tourbillon, & nous ne serions qu'une Lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une qui est dans la nôtre, tant il est vrai que le seul hazard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous assure, dit la Marquise, que nous demeurerons toujours où nous sommes ? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une Planete aussi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber ; car il me paroît que dans ce grand mouvement, où vous dites qu'est la matiere céleste, elle devroit agiter les Planetes irrégulierement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions aussi-tôt y gagner qu'y perdre, répondis-je, peut-être irions-nous soumettre à notre domination Mercure ou Mars, qui sont de plus pe-

tites Planetes, & qui ne nous pourroient réſiſter. Mais nous n'avons rien à eſperer ni à craindre, les Planetes ſe tiennent où elles ſont, & les nouvelles conquêtes leur ſont défendues, comme elles l'étoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous ſçavés bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile ſurnage. Qu'on mette ſur ces deux liqueurs un Corps extrémement leger, l'huile le ſoutiendra, & il n'ira pas juſqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre Corps plus peſant, & qui ſoit juſtement d'une certaine peſanteur, il paſſera au travers de l'huile, qui ſera trop foible pour l'arrêter, & tombera juſqu'à ce qu'il rencontre l'eau qui aura la force de le ſoutenir. Ainſi dans cette liqueur, compoſée de deux liqueurs qui ne ſe mêlent point, deux Corps inégalement peſans ſe mettent naturellement à deux places différentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne deſcendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui ſe tiennent ſéparées, & qu'on y plonge d'autres Corps, il arrivera la même choſe. Repréſentés-vous que la matiere céleſte qui remplit ce grand Tourbillon, a différentes cou-

ches qui s'enveloppent les unes les autres, & dont les pesanteurs sont différentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planetes ont aussi différentes pesanteurs, chacune d'elles par conséquent s'arrête dans la couche qui a précisément la force nécessaire pour la soutenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyés bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois, dit la Marquise, que ces pesanteurs-là réglent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque chose de pareil qui les réglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur sont naturellement convenables ! Me voilà fort en repos du côté de Jupiter. Je suis bien-aise qu'il nous laisse dans notre petit Tourbillon avec notre Lune unique. Je suis d'humeur à me borner aisément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriés tort de les lui envier, repris-je, il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il est cinq fois plus éloigné du Soleil que nous, c'est-à-dire, qu'il en est à cent soixante-cinq millions de lieuës, & par conséquent ses Lunes ne

reçoivent, & ne lui renvoyent qu'une lumiere aſſés foible. Le nombre ſupplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme Jupiter tourne ſur lui-même en dix heures, & que ſes nuits qui n'en durent que cinq, ſont fort courtes, quatre Lunes ne paroîtroient pas ſi néceſſaires. Celle qui eſt la plus proche de Jupiter fait ſon Cercle autour de lui en quarante-deux heures, la ſeconde en trois jours & demi, la troiſiéme en ſept, la quatriéme en dix-ſept, & par l'inégalité même de leur cours elles s'accordent à lui donner les plus jolis ſpectacles du monde. Tantôt elles ſe levent toutes quatre enſemble, & puis ſe ſéparent preſque dans le moment; tantôt elles ſont toutes à leur Midi rangées l'une au-deſſus de l'autre; tantôt on les voit toutes quatre dans le Ciel à des diſtances égales; tantôt quand deux ſe levent, deux autres ſe couchent; ſur-tout j'aimerois à voir ce jeu perpétuel d'Eclipſes qu'elles font; car il ne ſe paſſe point de jour qu'elles ne s'éclipſent les unes les autres, ou qu'elles n'éclipſent le Soleil; & aſſurément les Eclipſes s'étant rendues ſi familieres en ce monde-là, elles y ſont

un ſujet de divertiſſement, & non pas de frayeur, comme en celui-ci.

Et vous ne manquerés pas, dit la Marquiſe, à faire habiter ces quatre Lunes, quoique ce ne ſoient que de petites Planetes ſubalternes, deſtinées ſeulement à en éclairer une autre pendant ſes nuits? N'en doutés nullement, répondis-je. Ces Planetes n'en ſont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être aſſervies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter, fuſſent comme des Colonies de Jupiter; qu'elles euſſent reçu de lui, s'il étoit poſſible, leurs Loix & leurs Coûtumes; que par conſéquent elles lui rendiſſent quelque ſorte d'hommage, & ne regardaſſent la grande Planete qu'avec reſpect. Ne faudroit-il point auſſi, lui dis-je, que les quatre Lunes envoyaſſent de tems en tems des Députés dans Jupiter, pour lui prêter ſerment de fidelité? Pour moi, je vous avoue que le peu de ſuperiorité que nous avons ſur les Gens de notre Lune, me fait douter que Jupiter en

ait beaucoup ſur les Habitans des ſiennes, & je croi que l'avantage auquel il puiſſe le plus raiſonnablement prétendre, c'eſt de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui eſt la plus proche de lui, ils le voyent ſeize cent fois plus grand que notre Lune ne nous paroît, quelle monſtrueuſe Planete ſuſpendue ſur leurs têtes ! En vérité, ſi les Gaulois craignoient anciennement que le Ciel ne tombât ſur eux, & ne les écraſât, les Habitans de cette Lune auroient bien plus de ſujet de craindre une chûte de Jupiter. C'eſt peut-être là auſſi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des Eclipſes, dont vous m'avés aſſuré qu'ils ſont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelque autre ſottiſe. Il le faut de néceſſité abſolue, répondis-je. L'Inventeur du troiſiéme Syſtême dont je vous parlois l'autre jour, le célébre Tycho-Brahé, un des plus grands Aſtronomes qui furent jamais, n'avoit garde de craindre les Eclipſes, comme le Vulgaire les craint, il paſſoit ſa vie avec elles. Mais croiriés-vous bien ce qu'il craignoit en leur place ? Si en ſortant de ſon logis la premiere perſonne qu'il rencontroit

étoit une Vieille, ſi un Liévre traverſoit ſon chemin, Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuſe, & retournoit promptement ſe renfermer chés lui, ſans oſer commencer la moindre choſe.

Il ne ſeroit pas juſte, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pu ſe délivrer impunément de la crainte des Eclipſes, que les Habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fuſſent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier, ils ſubiront la Loi commune; & s'ils ſont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelque autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclairciſſés-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre eſt ſi petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui ſoyons inconnus.

De bonne foi, je croi que cela eſt ainſi, répondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne le voyons. C'eſt trop peu, il ne la voit point. Voici ſeulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour

nous. Il y aura dans Jupiter des Aſtronomes, qui après avoir bien pris de la peine à compoſer des Lunettes excellentes, après avoir choiſi les plus belles nuits pour obſerver, auront enfin découvert dans les Cieux une très-petite Planete qu'ils n'avoient jamais vûë. D'abord le Journal des Sçavans de ce Pays-là en parle; le Peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire; les Philoſophes dont cela détruit les opinions, forment le deſſein de n'en rien croire; il n'y a que les Gens très-raiſonnables qui en veulent bien douter. On obſerve encore, on revoit la petite Planete; on s'aſſure bien que ce n'eſt point une viſion; on commence même à ſoupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil; on trouve au bout de mille obſervations, que ce mouvement eſt d'une année; & enfin, grace à toutes les peines que ſe donnent les Sçavans, on ſçait dans Jupiter que notre Terre eſt au Monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette, & la vûë à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la Marquiſe, qu'il n'eſt point trop agréable de ſçavoir

qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me repréſenterois avec plaiſir ces Lunettes de Jupiter dreſſées vers nous, comme les nôtres le ſont vers lui, & cette curioſité mutuelle avec laquelle les Planetes s'entreconſiderent & demandent l'une de l'autre, *Quel Monde eſt-ce là ? Quelles Gens l'habitent ?*

Cela ne va pas ſi vîte que vous penſés, repliquai-je. Quand on verroit notre Terre de dedans Jupiter, quand on l'y connoîtroit, notre Terre ce n'eſt pas nous ; on n'a pas le moindre ſoupçon qu'elle puiſſe être habitée. Si quelqu'un vient à ſe l'imaginer, Dieu ſçait comme tout Jupiter ſe moque de lui. Peut-être même ſommes-nous cauſe qu'on y a fait le Procès à des Philoſophes qui ont voulu ſoutenir que nous étions. Cependant je croirois plus volontiers que les Habitans de Jupiter ſont aſſés occupés à faire des découvertes ſur leur Planete, pour ne ſonger point du tout à nous. Elle eſt ſi grande, que s'ils navigent, aſſurément leurs Chriſtophles Colombs ne ſçauroient manquer d'emploi. Il faut que les Peuples de ce Monde-là ne connoiſſent pas ſeu-

lement de réputation la centiéme partie des autres Peuples ; au lieu que dans Mercure, qui eſt fort petit, ils ſont tous voiſins les uns des autres ; ils vivent familierement enſemble, & ne content que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous jugés bien qu'on y voit encore moins Venus qui eſt plus éloignée de lui, & encore moins Mercure qui eſt & plus petit & plus éloigné. En récompenſe ſes Habitans voyent leurs quatre Lunes, & Saturne avec les ſiennes & Mars. Voilà aſſés de Planetes pour embaraſſer ceux d'entre eux qui ſont Aſtronomes ; la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reſte dans l'Univers.

Quoi, dit la Marquiſe, vous contés cela pour une grace ? Sans doute, répondis-je. Il y a dans tout ce grand Tourbillon ſeize Planetes. La Nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que ſept, n'eſt-ce pas là une aſſés grande faveur ? Mais nous, qui n'en ſentons pas le prix, nous faiſons ſi bien que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées ; auſſi en

ſommes-nous punis par les grands travaux que l'Aſtronomie demande préſentement.

Je voi, reprit-elle, par ce nombre de ſeize Planetes qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a auſſi, repliquai-je, & avec d'autant plus de juſtice, que comme il tourne en trente ans autour du Soleil, il a des Pays où la nuit dure quinze ans, par la même raiſon que ſur la Terre qui tourne en un an, il y a des nuits de ſix mois ſous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du Soleil que Jupiter, & par conſéquent dix fois plus que nous, ſes cinq Lunes ſi foiblement éclairées lui donneroient-elles aſſés de lumieres pendant ſes nuits ? Non, il a encore une reſſource ſinguliere & unique dans tout l'Univers connu. C'eſt un grand Cercle, & un grand Anneau aſſés large qui l'environne, & qui étant aſſés élevé pour être preſque entierement hors de l'ombre du Corps de cette Planete, réfléchit la lumiere du Soleil dans des lieux qui ne le voyent point, & la réfléchit de plus près, & avec plus de force que toutes les cinq Lunes, parce qu'il eſt moins élevé que la plus baſſe.

En vérité, dit la Marquise, de l'air d'une personne qui rentroit en elle-même avec étonnement, tout cela est d'un grand ordre ; il paroît bien que la Nature a eu en vûë les besoins de quelques Etres vivans, & que la distribution des Lunes n'a pas été faite au hazard. Il n'en est tombé en partage qu'aux Planetes éloignées du Soleil, à la Terre, à Jupiter, à Saturne ; car ce n'étoit pas la peine d'en donner à Venus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumiere, dont les nuits sont fort courtes, & qui les content apparemment pour de plus grands bienfaits de la Nature que leurs jours mêmes. Mais attendés, il me semble que Mars qui est encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le dissimuler, répondis-je, il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ses nuits des ressources que nous ne sçavons pas. Vous avés vû des Phosphores, de ces matieres liquides ou seches, qui en recevant la lumiere du Soleil s'en imbibent & s'en penetrent, & ensuite jettent un assés grand éclat dans l'obscurité. Peut-être Mars a-t-il de grands Rochers fort élevés, qui sont des Phosphores

naturels, & qui prennent pendant le jour une proviſion de lumiere qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne ſçauriés nier que ce ne fût un Spectacle aſſés agréable de voir tous ces Rochers s'allumer de toutes parts dès que le Soleil ſeroit couché, & faire ſans aucun art des illuminations magnifiques, qui ne pourroient incommoder par leur chaleur. Vous ſçavés encore qu'il y a en Amérique des Oiſeaux qui ſont ſi lumineux dans les tenebres, qu'on s'en peut ſervir pour lire. Que ſçavons-nous ſi Mars n'a point un grand nombre de ces Oiſeaux, qui dès que la nuit eſt venuë, ſe diſperſent de tous côtés, & vont répandre un nouveau jour ?

Je ne me contente, reprit-elle, ni de vos Rochers, ni de vos Oiſeaux. Cela ne laiſſeroit pas d'être joli; mais puiſque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne & à Jupiter, c'eſt une marque qu'il faut des Lunes. J'euſſe été bien-aiſe que tous les Mondes éloignés du Soleil en euſſent eu, ſi Mars ne nous fût point venu faire une exception déſagréable. Ah ! vraiment, repliqu'ai-je, ſi vous vous méliés de Philoſophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que

vous vous accoûtumassiés à voir des exceptions dans les meilleurs Siſtêmes. Il y a toujours quelque choſe qui y convient le plus juſte du monde, & puis quelque choſe auſſi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laiſſe-là, ſi on deſeſpére d'en pouvoir venir à bout. Uſons-en de même pour Mars, puiſqu'il ne nous eſt point favorable, & ne parlons point de lui. Nous ſerions bien étonnés ſi nous étions dans Saturne, de voir ſur nos têtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demi Cercle d'un bout à l'autre de l'Horiſon, & qui nous renvoyant la lumiere du Soleil, feroit l'effet d'une Lune continuë. Et ne mettrons-nous point d'Habitans dans ce grand Anneau, interrompit-elle en riant? Quoi que je ſois d'humeur, répondis-je, à en envoyer partout aſſés hardiment, je vous avouë que je n'oſerois en mettre là, cet Anneau me paroît une habitation trop irreguliere. Pour les cinq petites Lunes, on ne peut pas ſe diſpenſer de les peupler. Si cependant l'Anneau n'étoit, comme quelques-uns le ſoupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui ſe ſuiviſſent de fort près & euſſent un mouvement

égal, & que les cinq petites Lunes fussens cinq échapées de ce grand Cercle, que de Mondes dans le Tourbillon de Saturne! Quoi qu'il en soit, les Gens de Saturne sont assés miserables, même avec le secours de l'Anneau. Il leur donne la lumiere, mais quelle lumiére dans l'éloignement où il est du Soleil! Le Soleil même qu'ils voyent cent fois plus petit que nous ne le voyons, n'est pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle, qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien foible, & si vous les mettiés dans nos Pays les plus froids, dans la Groënlande, ou dans la Lapponie, vous les verriés suër à grosses gouttes & expirer de chaud. S'ils avoient de l'Eau, ce ne seroit point de l'Eau pour eux, mais une pierre polie, un Marbre; & l'Esprit de Vin, qui ne gèle jamais ici, seroit dur comme nos Diamans.

Vous me donnés une idée de Saturne qui me glace, dit la Marquise, au lieu que tantôt vous m'échauffiés en me parlant de Mercure. Il faut bien, repliquai-je, que les deux Mondes qui sont aux extrêmités de ce grand Tourbillon, soient opposés en toutes choses.

Ainsi, reprit-elle, on est bien sage

dans Saturne, car vous m'avés dit que tout le monde étoit fou dans Mercure. Si on n'eſt pas bien ſage dans Saturne, repris-je, du moins ſelon toutes les apparences, on y eſt bien flegmatique. Ce ſont gens qui ne ſçavent ce que c'eſt que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre queſtion qu'on leur fait, & qui euſſent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

Il me vient une penſée, dit-elle. Tous les Habitans de Mercure ſont vifs, tous ceux de Saturne ſont lents. Parmi nous les uns ſont vifs, les autres lents; cela ne viendroit-il point de ce que notre Terre étant juſtement au milieu des autres Mondes, nous participons des extrêmités? Il n'y a point pour les Hommes de Caractere fixe & déterminé; les uns ſont faits comme les Habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous ſommes un mélange de toutes les eſpeces qui ſe trouvent dans les autres Planetes. J'aime aſſés cette idée, repris-je, nous formons un aſſemblage ſi bizarre, qu'on pourroit croire que nous ſerions ramaſſés de pluſieurs Mondes differens. A ce conte il

eſt aſſés commode d'être ici, on y voit tous les autres Mondes en abregé.

Du moins, reprit la Marquiſe, une commodité fort réelle qu'a notre Monde par ſa ſituation, c'eſt qu'il n'eſt ni ſi chaud que celui de Mercure ou de Venus, ni ſi froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus nous ſommes juſtement dans un endroit de la Terre où nous ne ſentons l'excès ni du chaud ni du froid. En verité ſi un certain Philoſophe rendoit grace à la Nature d'être Homme & non pas Bête, Grec, & non pas Barbare, moi je veux lui rendre grace d'être ſur la Planete la plus temperée de l'Univers, & dans un des lieux les plus temperés de cette Planete. Si vous m'en croyés, Madame, répondis-je, vous lui rendrés grace d'être jeune & non pas vieille; jeune & belle, & non pas jeune & laide; jeune & belle Francoiſe, & non pas jeune & belle Italiene. Voilà bien d'autres ſujets de reconnoiſſance, que ceux que vous tirés de la ſituation de votre Tourbillon, ou de la temperature de votre Pays.

Mon Dieu! repliqua-t-elle, laiſſés-moi avoir de la reconnoiſſance ſur tout, juſques ſur le Tourbillon où je ſuis pla-

cée. La mesure de bonheur qui nous a été donnée, est assés petite, il n'en faut rien perdre, & il est bon d'avoir pour les choses les plus communes, & les moins considerables un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaisirs vifs, on en auroit peu, on les attendroit long-tems, & on les payeroit bien. Vous me promettés donc, repliquai-je, que si on vous proposoit de ces plaisirs vifs, vous vous souviendriés des Tourbillons & de moi, & que vous ne nous negligeriés pas tout-à-fait ? Oüi, répondit-elle, mais faites que la Philosophie me fournisse toujours des plaisirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'espére qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des Etoiles Fixes, qui passent tout ce que vous avés vû jusqu'ici.

CINQUIE'ME SOIR.

Que les Etoiles Fixes ſont autant de Soleils, dont chacun éclaire un Monde.

LA Marquiſe ſentit une vraye impatience de ſçavoir ce que les Etoiles Fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les Planetes, me dit-elle ? Ne le ſeront-elles pas ? Enfin qu'en ferons-nous ? Vous le devineriés peut-être, ſi vous en aviés bien envie, répondis-je. Les Etoiles Fixes ne ſçauroient être moins éloignées de la Terre, que de vingt-ſept mille ſix cens ſoixante fois la diſtance d'ici au Soleil qui eſt de trente-trois millions de lieuës, & ſi vous fâchiés un Aſtronome, il les mettroit encore plus loin. La diſtance du Soleil à Saturne, qui eſt la Planete la plus éloignée, n'eſt que trois cens trente millions de lieuës ; ce n'eſt rien par rapport à la diſtance du Soleil ou de la Terre aux Etoiles Fixes, & on ne prend pas

pas la peine de la conter. Leur lumiere, comme vous voyés, eſt aſſés vive & aſſés éclatante. Si elles la recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la reçuſſent déja bien foible après un ſi épouvantable trajet; il faudroit que par une réflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup, elles nous la renvoyaſſent à cette même diſtance. Il ſeroit impoſſible qu'une lumiere qui auroit eſſuyé une réflexion, & fait deux fois un ſemblable chemin, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles Fixes. Les voilà donc lumineuſes par elles-mêmes, & toutes, en un mot, autant de Soleils.

Ne me trompai-je point, s'écria la Marquiſe, ou ſi je vois où vous me voulés mener? M'allés-vous dire: *Les Etoiles Fixes ſont autant de Soleils, notre Soleil eſt le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de lui, pourquoi chaque Etoile Fixe ne ſera-t-elle pas auſſi le centre d'un Tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle? Notre Soleil a des Planetes qu'il éclaire, pourquoi chaque Etoile Fixe n'en aura-t-elle pas auſſi qu'elle éclairera?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phedre à Enone, *C'eſt toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'Univers ſi

grand que je m'y perds, je ne ſçai plus où je ſuis, je ne ſuis plus rien. Quoi, tout ſera diviſé en Tourbillons jettés confuſément les uns parmi les autres ? Chaque Etoile ſera le centre d'un Tourbillon, peut-être auſſi grand que celui où nous ſommes ? Tout cet eſpace immenſe qui comprend notre Soleil & nos Planetes, ne ſera qu'une petite parcelle de l'Univers ? Autant d'eſpaces pareils que d'Etoiles Fixes ? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aiſe. Quand le Ciel n'étoit que cette voûte bleue, où les Etoiles étoient cloüées, l'Univers me paroiſſoit petit & étroit, je m'y ſentois comme oppreſſé ; préſentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue & de profondeur à cette voûte en la partageant en mille & mille Tourbillons, il me ſemble que je reſpire avec plus de liberté, & que je ſuis dans un plus grand Air, & aſſurément l'Univers a toute une autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produiſant, elle a fait une profuſion de richeſſes tout-à-fait digne d'elle. Rien n'eſt ſi beau à ſe repréſenter que ce nombre prodigieux

de Tourbillons, dont le milieu eſt occupé par un Soleil qui fait tourner des Planetes autour de lui. Les Habitans d'une Planete d'un de ces Tourbillons infinis voyent de tous côtés les Soleils des Tourbillons dont ils ſont environnés, mais ils n'ont garde d'en voir les Planetes, qui n'ayant qu'une lumiere foible, empruntée de leur Soleil, ne la pouſſent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrés, dit-elle, une eſpéce de perſpective ſi longue, que la vûe n'en peut attraper le bout. Je voi clairement les Habitans de la Terre, enſuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planetes de notre Tourbillon aſſés clairement à la vérité, mais moins que ceux de la Terre; après eux viennent les Habitans des Planetes des autres Tourbillons. Je vous avoue qu'ils ſont tout-à-fait dans l'enfoncement, & que quelque effort que je faſſe pour les voir, je ne les apperçois preſque point. Et en effet, ne ſont-ils pas preſque anéantis par l'expreſſion même dont vous êtes obligé de vous ſervir en parlant d'eux? il faut que vous les appelliés les Habitans d'une

des Planetes de l'un de ces Tourbillons dont le nombre eſt infini. Nous-mêmes, à qui la même expreſſion convient, avoués que vous ne ſçauriés preſque plus nous demêler au milieu de tant de Mondes. Pour moi, je commence à voir la Terre ſi effroyablement petite, que je ne croi pas avoir déſormais d'empreſſement pour aucune choſe. Aſſurément ſi on a tant d'ardeur de s'agrandir, ſi on fait deſſeins ſur deſſeins, ſi on ſe donne tant de peine, c'eſt que l'on ne connoît pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma pareſſe profite de mes nouvelles lumieres, & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai : *Ah ! ſi vous ſçaviés ce que c'eſt que les Etoiles Fixes !* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas ſçu, repliquai-je, car un certain Auteur qui tient que la Lune eſt habitée, dit fort ſérieuſement qu'il n'étoit pas poſſible qu'Ariſtote ne fût dans une opinion ſi raiſonnable, (comment une vérité eût-elle échapé à Ariſtote ?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au déſeſpoir de voir un Monde qu'il n'eût pas pu conquerir. A plus forte raiſon

lui eût-on fait mystere des Tourbillons des Etoiles Fixes, quand on les eût connus en ce tems-là ; c'eût été faire trop mal sa Cour que de lui en parler. Pour moi qui les connois, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoissance que j'en ai. Ils ne guérissent tout au plus, selon votre raisonnement, que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foiblesse pour ce qui est beau, voilà mon mal, & je ne croi pas que les Tourbillons y puissent rien. Les autres Mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux, ou une belle bouche, cela vaut toujours son prix en dépit de tous les Mondes possibles.

C'est une étrange chose que l'Amour, répondit-elle en riant ; il se sauve de tout, & il n'y a point de Sistême qui lui puisse faire de mal. Mais aussi parlés-moi franchement, votre Sistême est-il bien vrai ? Ne me déguisés rien, je vous garderai le secret. Il me semble qu'il n'est appuyé que sur une petite convenance bien legere. Un Etoile Fixe est lumineuse d'elle-même comme le Soleil, par consequent il faut qu'elle

ſoit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ſes Planetes qui tournent autour d'elle. Cela eſt-il d'une neceſſité bien abſoluë? Ecoutés, Madame, répondis-je, puiſque nous ſommes en humeur de méler toujours des folies de galanterie à nos diſcours les plus ſerieux, les raiſonnemens de Mathematique ſont faits comme l'Amour. Vous ne ſçauriés occorder ſi peu de choſe à un Amant, que bien-tôt après il ne faille lui en accorder davantage, & à la fin cela va loin. De même accordés à un Mathematicien le moindre principe, il va vous en tirer une conſequence, qu'il faudra que vous lui accordiés auſſi, & de cette conſequence encore une autre; & malgré vous-même, il vous mene ſi loin, qu'à peine le pouvés-vous croire. Ces deux ſortes de Gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenés que quand deux choſes ſont ſemblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire auſſi ſemblables en ce qui ne me paroît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De-là j'ai tiré que la Lune étoit habitée, parce qu'elle reſſemble à la Terre, les autres Planetes, parce

qu'elles reſſemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles Fixes reſſemblent à notre Soleil, je leur attribuë tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, ſur le pied de cette reſſemblance que vous mettés entre les Etoiles Fixes & notre Soleil, il faut que les Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile Fixe, qui ſe montre à eux ſeulement pendant leurs nuits.

Cela eſt hors de doute, répondis-je, Notre Soleil eſt ſi proche de nous en comparaiſon des Soleils des autres Tourbillons, que ſa lumiere doit avoir infiniment plus de force ſur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout; mais dans un autre grand Tourbillon, c'eſt un autre Soleil qui y domine, & il efface à ſon tour le nôtre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reſte des autres Soleils étrangers, c'eſt-à-dire, des Etoiles Fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourſe, ou de quelque Taureau. Pour les Pla-

netes qui tournent autour de lui, notre Terre, par exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placés, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils sont uniques en leur espece, par tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les Mondes malgré cette égalité différent en mille choses, car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies ?

Assurément, repris-je, mais la difficulté est de deviner. Que sçai-je ? Un Tourbillon a plus de Planetes qui tournent autour de son Soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planetes subalternes, qui tournent autour de Planetes plus grandes ; dans l'autre il n'y en a point. Ici elles sont toutes ramassées autour de leur Soleil, & font comme un petit peloton, au-delà duquel s'étend un grand espace vuide, qui va jusqu'aux Tourbillons voisins ; ailleurs elles prennent leur cours vers les extrêmités du Tourbillon, & laissent le milieu vuide. Je ne doute pas même

qu'il ne puiſſe y avoir quelques Tourbillons déſerts & ſans Planetes ; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre, ait un véritable mouvement, & emporte ſes Planetes avec ſoi ; d'autres dont les Planetes s'élevent ou s'abaiſſent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient ſuſpendues. Enfin que voudriés-vous ? En Voilà bien aſſés pour un homme qui n'eſt jamais ſorti de ſon Tourbillon.

Ce n'en eſt guére, répondit elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne ſuffit que pour cinq ou ſix, & j'en voi d'ici des milliers.

Que ſeroit-ce donc, repris-je, ſi je vous diſois qu'il y a bien d'autres Etoiles Fixes, que celles que vous voyés ; qu'avec des Lunettes on en découvre un nombre infini qui ne ſe montrent point aux yeux, & que dans une ſeule Conſtellation où l'on en contoit peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans le Ciel ?

Je vous demande grace, s'écria-t'elle, je me rends ; vous m'accablés de Mondes & de Tourbillons. Je ſçai bien, ajoutai-je, ce que je vous garde. Vous

voyés cette blancheur qu'on appelle la Voye de Lait. Vous figureriés-vous bien ce que c'eſt ? Une infinité de petites Etoiles inviſibles aux yeux à cauſe de leur petiteſſe, & ſemées ſi près les unes des autres, qu'elles paroiſſent former une lueur continue. Je voudrois que vous viſſiés avec des Lunettes cette fourmilliere d'Aſtres, & cette graine de Mondes. Ils reſſemblent en quelque ſorte aux Iſles Maldives, à ces douze mille petites Iſles ou Bancs de ſable, ſéparés ſeulement par des Canaux de Mer, que l'on ſauteroit preſque comme des foſſés. Ainſi les petits Tourbillons de la Voye de Lait ſont ſi ſerrés qu'il me ſemble que d'un Monde à l'autre on pourroit ſe parler, ou même ſe donner la main. Du moins je croi que les Oiſeaux d'un Monde paſſent aiſément dans un autre, & que l'on y peut dreſſer des Pigeons à porter des Lettres, comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à une autre. Ces petits Mondes ſortent apparemment de la régle générale, par laquelle un Soleil dans ſon Tourbillon efface dès qu'il paroît tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des pe-

tits Tourbillons de la Voye de Lait, votre Soleil n'eſt preſque pas plus proche de vous, & n'a pas ſenſiblement plus de force ſur vos yeux, que cent mille autres Soleils des petits Tourbillons voiſins. Vous voyés donc votre Ciel briller d'un nombre infini de feux, qui ſont fort proches les uns des autres, & peu éloignés de vous. Lors que vous perdés de vûe votre Soleil particulier, il vous en reſte encore aſſés, & votre nuit n'eſt pas moins éclairée que le jour, du moins la différence ne peut pas étre ſenſible ; & pour parler plus juſte, vous n'avés jamais de nuit. Ils ſeroient bien étonnés, les Gens de ces Mondes-là, accoûtumés comme ils ſont à une clarté perpétuelle, ſi on leur diſoit qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans des ténebres profondes, & qui quand ils jouiſſent de la lumiere, ne voyent même qu'un ſeul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Eſtres diſgraciés de la Nature, & notre condition les feroit fremir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquiſe, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voye de Lait ; je voi bien

qu'elles n'y seroient de nul usage aux Planetes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans des espaces trop étroits pour s'embarrasser de cet attirail de Planetes subalternes. Mais sçavés-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes si libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté ? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous sommes. Les Tourbillons sont ronds, n'est-il pas vrai ? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une seule ? Je veux m'imaginer cela, & je sens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'esprit, répondis-je, à avoir cette difficulté-là, & même à ne la pouvoir résoudre ; car elle est très-bonne en soi, & de la maniere dont vous la concevés, elle est sans réponse, & c'est avoir bien peu d'esprit que de trouver des réponses à ce qui n'en a point. Si notre Tourbillon étoit de la figure d'un Dé, il auroit six faces plates, & seroit bien éloigné d'être rond ; mais sur chacune de ces faces, on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de six faces

plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit juſqu'à mille Tourbillons qui pourroient poſer ſur lui, chacun ſur une face, & vous concevés bien que plus un Corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond, en ſorte qu'un Diamant taillé à facettes de tous côtés, ſi les facettes étoient fort petites, ſeroit quaſi auſſi rond qu'une Perle de même grandeur. Les Tourbillons ne ſont ronds que de cette maniere-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces ſont fort inégales; ici elles ſont plus grandes, là plus petites. Les plus petites de notre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voye de Lait, & ſoutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons, qui ſont appuyés ſur deux faces voiſines, laiſſent quelque vuide entre eux par embas, comme cela doit arriver très-ſouvent, auſſi-tôt la Nature qui ménage bien le terrain, vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laiſſent pas d'être un, ou deux, ou mille Mondes de

plus. Ainſi nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que notre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoique ces petits Mondes n'ayent été faits que pour être jettés dans des coins de l'Univers qui fuſſent demeurés inutiles, quoiqu'ils ſoient inconnus aux autres Mondes qui les touchent, ils ne laiſſent pas d'être fort contens d'eux-mêmes. Ce ſont eux ſans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui ſont en une quantité ſi prodigieuſe. Enfin tous ces Tourbillons s'ajuſtent les uns avec les autres le mieux qu'il eſt poſſible; & comme il faut que chacun tourne autour de ſon Soleil ſans changer de place, chacun prend la maniere de tourner, qui eſt la plus commode & la plus aiſée dans la ſituation où il eſt. Ils s'engrainent en quelque façon les uns dans les autres comme les rouës d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il eſt pourtant vrai qu'ils agiſſent auſſi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, eſt comme un Balon qui s'étendroit, ſi on le laiſſoit faire, mais il eſt auſſi-tôt re-

pouſſé par les Mondes voiſins, & il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, & ainſi de ſuite; & quelques Philoſophes prétendent que les Etoiles Fixes ne nous envoyent cette lumiere tremblante, & ne paroiſſent briller à repriſes, que parce que leurs Tourbillons pouſſent perpétuellement le nôtre, & en ſont perpétuellement repouſſés.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquiſe. J'aime ces Balons qui s'enflent & ſe deſenflent à chaque moment, & ces Mondes qui ſe combattent toujours; & ſur-tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un commerce de lumiere, qui apparemment eſt le ſeul qu'ils puiſſent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'eſt pas le ſeul. Les Mondes voiſins nous envoyent quelquefois viſiter, & même aſſez magnifiquement. Il nous en vient des Cometes, qui ſont ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénerable, ou d'une queuë majeſtueuſe.

Ah! quels Députés, dit-elle en riant! On ſe paſſeroit bien de leur viſite, elle ne ſert qu'à faire peur. Ils ne ſont peur

qu'aux Enfans, repliquai-je, à cauſe de leur équipage extraordinaire ; mais les Enfans ſont en grand nombre. Les Cometes ne ſont que des Planetes qui appartiennent à un Tourbillon voiſin. Elles avoient leur mouvement vers ſes extrêmités ; mais ce Tourbillon étant peut-être différemment preſſé par ceux qui l'environnent, eſt plus rond par en haut, & plus plat par embas, & c'eſt par embas qu'il nous regarde. Ces Planetes qui auront commencé vers le haut à ſe mouvoir en Cercle ne prévoyoient pas qu'embas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il eſt là comme écraſé ; & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut néceſſairement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je ſuppoſe qui eſt le nôtre, & qu'elles en coupent les extrêmités. Auſſi ſont-elles toujours fort élevées à notre égard, on peut croire qu'elles marchent au deſſus de Saturne. Il eſt néceſſaire, vû la prodigieuſe diſtance des Etoiles Fixes, que depuis Saturne juſqu'aux extrêmités de notre Tourbillon, il y ait un grand eſpace vuide, & ſans Planetes. Nos Ennemis nous reprochent l'inutilité de ce

grand

grand eſpace. Qu'ils ne s'inquietent plus, nous en avons trouvé l'uſage, c'eſt l'appartement des Planetes étrangeres qui entrent dans notre Monde.

J'entens, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer juſque dans le cœur de notre Tourbillon, & de ſe mêler avec nos Planetes, nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les Ambaſſadeurs qu'on lui envoye. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Conſtantinople, mais ſeulement dans un Fauxbourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambaſſadeurs ſans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos Planetes aux Mondes voiſins.

A en juger par toutes ces choſes, repliqua-t-elle, nous ſommes bien fiers. Cependant je ne ſçai pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planetes étrangeres ont un air bien menaçant avec leurs queuës & leurs barbes, & peut-être on nous les envoye pour nous inſulter; au lieu que les nôtres qui ne ſont pas faites de la même maniere, ne ſeroient pas ſi propres à ſe faire

craindre, quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queuës & les barbes, répondis-je, ne ſont que de pures apparences. Les Planetes étrangeres ne différent en rien des nôtres ; mais en entrant dans notre Tourbillon, elles prennent la queuë ou la barbe par une certaine ſorte d'illumination qu'elles réçoivent du Soleil, & qui entre-nous n'a pas encore été trop bien expliquée, mais toujours on eſt ſûr qu'il ne s'agit que d'une eſpéce d'illumination ; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queuë ou une barbe dans quelque autre Tourbillon, & y répandre l'effroi, & qu'enſuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revînt ſe ranger ici avec les autres Planetes à ſes fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne ſorte point de notre Tourbillon. Je vous ai dit le choc qui ſe fait à l'endroit où deux Tourbillons ſe pouſſent, & ſe repouſſent l'un l'autre, je croi que dans ce pas-là une pauvre Planete eſt agitée aſſés rudement, & que ſes Habitans ne s'en portent pas mieux.

Nous croyons nous autres être bien malheureux quand il nous paroît une Comete ; c'eſt la Comete elle-même qui eſt bien malheureuſe. Je ne le croi point, dit la Marquiſe, elle nous apporte tous ſes Habitans en bonne ſanté. Rien n'eſt ſi divertiſſant que de changer ainſi de Tourbillon. Nous qui ne ſortons jamais du nôtre, nous menons une vie aſſés ennuyeuſe. Si les Habitans d'une Comete ont aſſés d'eſprit pour prévoir le tems de leur paſſage dans notre Monde, ceux qui ont déja fait le voyage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirés bientôt une Planete qui a un grand Anneau autour d'elle, diſent-ils peut-être, en parlant de Saturne. Vous en verrés une autre qui en a quatre petites qui la ſuivent. Peut-être même y a-t-il des gens deſtinés à obſerver le moment où ils entrent dans notre Monde, & qui crient auſſi-tôt, *Nouveau Soleil*, *Nouveau Soleil*, comme ces Matelots qui crient, *Terre*, *Terre*.

Il ne faut donc plus ſonger, lui dis-je à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Comete ; mais j'eſpere du moins que vous plaindrés ceux qui

vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi? s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent? Oüi, sans doute, répondis-je. Les Anciens ont vû dans le Ciel des Etoiles Fixes que nous n'y voyons plus. Ces Soleils ont perdu leur lumiere; grande désolation assurément dans tout le Tourbillon, mortalité generale sur toutes les Planetes; car que faire sans Soleil? Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner? Je vous dirai, si vous voulés, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que les Etoiles Fixes qui ont disparu ne sont pas pour cela éteintes, que ce sont des Soleils qui ne le sont qu'à demi, c'est-à-dire, qui ont une moitié obscure, & l'autre lumineuse; que comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils nous presentent la moitié lumineuse, tantôt la moitié obscure, & qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences la cinquiéme Lune de Saturne est faite ainsi, car pendant une partie de sa revolution, on la perd absolument de vûë, & ce n'est pas qu'elle soit alors plus éloignée de la

Terre, au contraire elle en eſt quelquefois plus proche que dans d'autres tems où elle ſe laiſſe voir. Et quoique cette Lune ſoit une Planete, qui naturellement ne tire pas à conſequence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui ſoit en partie couvert de Taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de paſſageres. Je prendrai bien, pour vous obliger, cette opinion-là, qui eſt plus douce que l'autre; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Etoiles qui ont des tems reglés pour paroître & pour diſparoître, ainſi qu'on a commencé à s'en appercevoir, autrement les demi-Soleils ne peuvent pas ſubſiſter. Mais que dirons-nous des Etoiles qui diſparoiſſent, & ne ſe remontrent pas après le tems pendant lequel elles auroient dû aſſurément achever de tourner ſur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce ſoient des demi-Soleils; cependant je ferai encore un effort en votre faveur. Ces Soleils ne ſe feront pas éteints; ils ſe feront ſeulement enfoncés dans la profondeur immenſe du Ciel, & nous ne pourrons plus les voir; en ce cas le Tourbillon aura ſuivi ſon

Soleil, & tout s'y portera bien. Il eſt vrai que la plus grande partie des Etoiles Fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous ; car en d'autres tems elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous ſuppoſerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus legers & plus agiles qui ſe gliſſent entre les autres, & font de certains tours, au bout deſquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile, mais voici un étrange malheur. Il y a des Etoiles Fixes qui viennent ſe montrer à nous, qui paſſent beaucoup de tems à ne faire que paroître & diſparoître, & enfin diſparoiſſent entierement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des tems reglés, des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne diſparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-tems. Prenés votre réſolution, Madame, avec courage; il faut que ces Etoiles ſoient des Soleils qui s'obſcurciſſent aſſés pour ceſſer d'être viſibles à nos yeux, & enſuite ſe rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un Soleil peut-il s'obſ-

eurcir & s'éteindre, dit la Marquiſe, lui qui eſt en lui-même une ſource de lumiere? Le plus aiſément du monde, ſelon Deſcartes, répondis-je. Il ſuppoſe que les Taches de notre Soleil, étant ou des écumes ou des broüillards, elles peuvent s'épaiſſir, ſe mettre pluſieurs enſemble, s'accrocher les unes aux autres, enſuite elles iront juſqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toujours, & adieu le Soleil. Si le Soleil eſt un feu attaché à une matiere ſolide qui le nourrit, nous n'en ſommes pas mieux, la matiere ſolide ſe conſumera. Nous l'avons déja même échappé belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entieres, pendant celle, par exemple, qui ſuivit la mort de Céſar. C'étoit la croûte qui commençoit à ſe faire; la force du Soleil la rompit & la diſſipa, mais ſi elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquiſe. Preſentement que je ſçai les conſequences de la pâleur du Soleil, je croi qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir ſi je ne ſuis point pâle, j'irai voir au Ciel ſi le Soleil ne l'eſt point lui-même. Ah! Madame, répondis-je, raſſurés-vous, il

faut du tems pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du tems ? Je vous l'avouë, repris-je. Toute cette masse immense de matiere qui compose l'Univers, est dans un mouvement perpetuel, dont aucune de ses parties n'est entierement exempte, & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiés point, il faut qu'il arrive des changemens, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des tems proportionnés à l'effet. Les Anciens étoient plaisans de s'imaginer que les Corps célestes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vû changer. Avoient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'experience ? Les Anciens étoient jeunes auprès de nous. Si les Roses qui ne durent qu'un jour faisoient des Histoires, & se laissoient des Memoires les unes aux autres, les premieres auroient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de Roses, les autres qui l'auroient encore laissé à celles qui les devoient suivre, n'y auroient rien changé. Sur cela elles diroient, *Nous avons toujours vû le même Jardinier, de memoire de Rose on*

n'a vû que lui, il a toujours été fait comme il eſt, aſſurément il ne meurt point comme nous, il ne change ſeulement pas. Le raiſonnement des Roſes ſeroit-il bon ? Il auroit pourtant plus de fondement que celui que faiſoient les Anciens ſur les Corps céleſtes ; & quand même il ne ſeroit arrivé aucun changement dans les Cieux juſqu'à aujourd'hui, quand ils paroîtroient marquer qu'ils ſeroient faits pour durer toujours ſans aucune alteration, je ne les en croirois pas encore, j'attendrois une plus longue experience. Devons-nous établir notre durée, qui n'eſt que d'un inſtant, pour la meſure de quelque autre ? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, dût toujours durer ? On n'eſt pas ſi aiſément éternel. Il faudroit qu'une choſe eût paſſé bien des âges d'Homme mis bout à bout, pour commencer à donner quelque ſigne d'immortalité. Vraiment, dit la Marquiſe, je voi les Mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois ſeulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des Roſes, ils ne ſont que comme les Roſes mêmes qui naiſſent & qui meu-

que ces grands Pays inviſibles qui peuvent être ou n'être pas ſi on veut, ou être tels que l'on veut, il me ſuffit d'avoir mené votre eſprit auſſi loin que vont vos yeux.

Quoi ! s'écria-t-elle, j'ai dans la tête tout le Syſtême de l'Univers ! Je ſuis ſçavante ! Oui, repliquai-je, vous l'êtes aſſés raiſonnablement, & vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande ſeulement pour récompenſe de mes peines, de ne voir jamais le Soleil, ni le Ciel, ni les Etoiles, ſans ſonger à moi.

Puiſque j'ai rendu conte de ces Entretiens au Public, je croi ne lui devoir plus rien cacher ſur cette matiere. Je publierai un nouvel Entretien, qui vint long-tems après les autres, mais qui fut préciſément de la même eſpéce. Il portera le nom de Soir, puiſque les autres l'ont porté ; il vaut mieux que tout ſoit ſous le même titre.

SIXIÉME SOIR.

Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernieres Découvertes qui ont été faites dans le Ciel.

IL y avoit long-tems que nous ne parlions plus des Mondes, Madame L. M. D. G. & moi, & nous commencions même à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allai un jour chés elle, & y entrai justement comme deux hommes d'esprit & assés connus dans le Monde en sortoient. Vous voyés bien, me dit-elle aussi-tôt qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir; je vous avouerai qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriés bien m'avoir gâté l'esprit. Je serois bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous, je ne croi pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pour-

tant que vous ne l'ayés fait, reprit-elle. Je ne ſçai comment la converſation s'eſt tournée ſur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de ſortir; peut-être ont-ils amené ce diſcours malicieuſement. Je n'ai pas manqué de leur dire auſſi-tôt que toutes les Planetes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit, qu'il étoit fort perſuadé que je ne le croyois pas; moi avec toute la naïveté poſſible, je lui ai ſoutenu que je le croyois; il a toujours pris cela pour une feinte d'une perſonne qui vouloit ſe divertir, & j'ai cru que ce qui le rendoit ſi opiniâtre à ne me pas croire moi-même ſur mes ſentimens, c'eſt qu'il m'eſtimoit trop pour s'imaginer que je fuſſe capable d'une opinion ſi extravagante. Pour l'autre qui ne m'eſtime pas tant, il m'a crüe ſur ma parole. Pourquoi m'avés-vous entêtée d'une choſe que les gens qui m'eſtiment ne peuvent pas croire que je ſoutienne ſérieuſement? Mais, Madame, lui répondis-je, pourquoi la ſouteniés-vous ſérieuſement avec des gens que je ſuis ſûr qui n'entroient dans aucun raiſonnement qui fût un peu ſérieux? Eſt-ce ainſi qu'il faut commettre les Habitans

des Planetes ? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons, & ne divulguons pas nos mysteres dans le Peuple. Comment, s'écria-t-elle, appellés-vous Peuple les deux Hommes qui sortent d'ici ? Ils ont bien de l'esprit, repliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais. Les raisonneurs qui sont gens durs, les appelleront Peuple sans difficulté. D'autre part ces Gens-ci s'en vangent en tournant les raisonneurs en ridicules, & c'est ce me semble, un ordre très-bien établi que chaque espéce mépriſe ce qui lui manque. Il faudroit, s'il étoit possible, s'accommoder à chacune ; il eût bien mieux valu plaisanter des Habitans des Planetes avec ces deux Hommes que vous venés de voir, puisqu'ils sçavent plaisanter, que d'en raisonner, puisqu'ils ne le sçavent pas faire. Vous en seriés sortie avec leur estime, & les Planetes n'y auroient pas perdu un seul de leurs Habitans. Trahir la vérité, dit la Marquise ! Vous n'avés point de conscience. Je vous avoüe, répondis-je, que je n'ai pas un grand zéle pour ces vérités-là, & que je les sacrifie volontiers aux moindres commodités de

la Societé. Je voi, par exemple, à quoi il tient, & à quoi il tiendra toujours, que l'opinion des Habitans des Planetes ne paſſe pour auſſi vrai-ſemblable qu'elle l'eſt; les Planetes ſe préſentent toujours aux yeux comme des Corps qui jettent de la lumiere, & non point comme de grandes Campagnes ou de grandes Prairies; nous croirions bien que des Prairies & des Campagnes ſeroient habitées, mais des Corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raiſon a beau venir nous dire qu'il y a dans les Planetes des Campagnes, des Prairies, la raiſon vient trop tard, le premier coup d'œil a fait ſon effet ſur nous avant elle, nous ne la voulons plus écouter, les Planetes ne ſont que des Corps lumineux; & puis comment ſeroient faits leurs Habitans? Il faudroit que notre imagination nous repréſentât auſſi-tôt leurs figures, elle ne le peut pas; c'eſt le plus court de croire qu'ils ne ſont point. Voudriés-vous que pour établir les Habitans des Planetes dont les intérêts me touchent d'aſſés loin, j'allaſſe attaquer ces redoutables Puiſſances qu'on appelle les Sens & l'Imagination? Il faudroit bien du

courage pour cette entrepriſe ; on ne perſuade pas facilement aux Hommes de mettre leur raiſon en la place de leurs yeux. Je voi quelquefois bien des Gens aſſés raiſonnables pour vouloir bien croire, après mille preuves, que les Planetes ſont des Terres ; mais ils ne le croyent pas de la même façon qu'ils le croiroient s'ils ne les avoient pas vûës ſous une apparence différente, il leur ſouvient toujours de la premiere idée qu'ils en ont priſe, & ils n'en reviennent pas bien. Ce ſont ces Gens-là qui en croyant notre opinion, ſemblent cependant lui faire grace, & ne la favoriſer qu'à cauſe d'un certain plaiſir que leur fait ſa ſingularité.

Et quoi, interrompit-elle, n'en eſt-ce pas aſſés pour une opinion qui n'eſt que vrai-ſemblable ? Vous ſeriés bien étonnée, repris-je, ſi je vous diſois que le terme de vrai-ſemblable eſt aſſés modeſte. Eſt-il ſimplement vrai-ſemblable qu'Alexandre ait été ? Vous vous en tenés fort ſûre, & ſur quoi eſt fondée cette certitude ? Sur ce que vous en avés toutes les preuves que vous pouvés ſouhaiter en pareille matiere ; & qu'il ne ſe préſente pas le moindre

ſujet de douter, qui ſuſpende & qui arrête votre eſprit; car du reſte, vous n'avés jamais vu Alexandre, & vous n'avés pas de démonſtration Mathematique qu'il ait dû être; mais que diriés-vous ſi les Habitans des Planetes étoient à peu près dans le même cas? On ne ſçauroit vous les faire voir, & vous ne pouvés pas demander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de Mathematique; mais toutes les preuves qu'on peut ſouhaiter d'une pareille choſe, vous les avés, la reſſemblance entiere des Planetes avec la Terre qui eſt habitée, l'impoſſibilité d'imaginer aucun autre uſage pour lequel elles euſſent été faites, la fécondité & la magnificence de la Nature, de certains égards qu'elle paroît avoir eus pour les beſoins de leurs Habitans, comme d'avoir donné des Lunes aux Planetes éloignées du Soleil, & plus de Lunes aux plus éloignées; & ce qui eſt très-important, tout eſt de ce côté-là, & rien du tout de l'autre, & vous ne ſçauriés imaginer le moindre ſujet de doute, ſi vous ne reprenés les yeux & l'eſprit du Peuple. Enfin ſuppoſé qu'ils ſoient, ces Habi-

tans des Planetes, ils ne ſçauroient ſe déclarer par plus de marques, & par des marques plus ſenſibles, après cela, c'eſt à vous à voir ſi vous ne les voulés traiter que de choſe purement vraiſemblable. Mais vous ne voudriés pas, reprit-elle, que cela me parût auſſi certain qu'il me le paroît qu'Alexandre a été? Non pas tout-à-fait, répondis-je; car quoi que nous ayons ſur les Habitans des Planetes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la ſituation où nous ſommes, le nombre de ces preuves n'eſt pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux Habitans des Planetes, interrompit-elle, car je ne ſçai plus en quel rang les mettre dans mon eſprit; ils ne ſont pas tout-à-fait certains, ils ſont plus que vraiſemblables, cela m'embaraſſe trop. Ah! Madame, repliquai-je, ne vous découragés pas. Les Horloges les plus communes & les plus groſſieres, marquent les heures, il n'y a que celles qui ſont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les eſprits ordinaires ſentent bien la différence d'une ſimple vrai-ſemblance à une certitude entiere; mais il n'y a que les eſ-

prits fins qui ſentent le plus ou le moins de certitude ou de vrai-ſemblance, & qui en marquent, pour ainſi dire, les minutes par leur ſentiment. Placés les Habitans des Planetes un peu au-deſſous d'Alexandre, mais au-deſſus de je ne ſçai combien de points d'hiſtoire qui ne ſont pas tout-à-fait prouvés, je croi qu'ils ſeront bien là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaiſir d'arranger mes idées; mais pourquoi n'avés-vous pas déja pris ce ſoin-là? Parce que quand vous croirés les Habitans des Planetes un peu plus, ou un peu moins qu'ils ne méritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je ſuis ſûr que vous ne croyés pas le mouvement de la Terre autant qu'il devroit être crû, en êtes-vous beaucoup à plaindre? Oh! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avés rien à me reprocher, je croi fermement que la Terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raiſon qui le prouve, repliquai-je. Ah! s'écria-t-elle, c'eſt une trahiſon de m'avoir fait croire les choſes avec de foibles preuves. Vous ne me jugiés donc pas digne de croire ſur de bonnes raiſons? Je ne vous

prouvois les choſes, répondis-je, qu'avec de petits raiſonnemens doux, & accommodés à votre uſage; en euſſai-je employé d'auſſi ſolides & d'auſſi robuſtes que ſi j'avois eu à attaquer un Docteur? Oüi, dit-elle, prenés-moi préſentement pour un Docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je, la voici. Elle me plaît fort, peut-être parce que je croi l'avoir trouvée; cependant elle eſt ſi bonne & ſi naturelle, que je n'oſerois m'aſſurer d'en être l'Inventeur. Il eſt toujours ſûr qu'un Sçavant entêté qui y voudroit répondre, ſeroit réduit à parler beaucoup, ce qui eſt la ſeule maniere dont un Sçavant puiſſe être confondu. Il faut ou que tous les Corps Céleſtes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre, ou que la Terre tournant ſur elle-même en vingt-quatre heures, attribuë ce mouvement à tous les Corps Céleſtes. Mais qu'ils ayent réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre, c'eſt bien la choſe du monde où il y a le moins d'apparence, quoique l'abſurdité n'en ſaute pas d'abord

aux yeux. Toutes les Planetes sont certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil ; mais ces révolutions sont inégales entre elles, selon les distances où les Planetes sont du Soleil ; les plus éloignées font leurs cours en plus de tems, ce qui est fort naturel. Cet ordre s'observe même entre les petites Planetes subalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, font leurs cercles en plus ou moins de tems autour de leur grande Planete, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. De plus, il est sûr que les Planetes ont des mouvemens sur leurs propres centres, ces mouvemens sont encore inégaux, on ne sçait pas bien sur quoi se regle cette inégalité, si c'est ou sur la différente grosseur des Planetes, ou sur leur différente solidité, ou sur la différente vîtesse des Tourbillons particuliers qui les enferment, & des matieres liquides où elles sont portées, mais enfin l'inégalité est très-certaine, & en général, tel est l'ordre de la nature, que tout ce qui est commun à plusieurs choses, se trouve en même-tems varié par des différences particulieres.

Je vous entens, interrompit la Marquise, & je croi que vous avés raison. Oüi, je suis de votre avis ; si les Planetes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des tems inégaux selon leurs distances, ainsi qu'elles font autour du Soleil ; n'est-ce pas ce que vous voulés dire ? Justement, Madame, repris-je ; leurs distances inégales à l'égard de la Terre devroient produire des différences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre ; & les Etoiles Fixes qui sont si prodigieusement éloignées de nous, si fort élevées au-dessus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement général, du moins situées en lieu où ce mouvement devroit être fort affoibli, n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en est si proche ? Les Cometes qui sont étrangeres dans notre Tourbillon, qui y tiennent des routes si différentes les unes des autres, qui ont aussi des vîtesses si différentes, ne devroient-elles pas être dispensées de tourner toutes autour de nous dans ce même-tems de vingt-quatre heures ?

Mais non, Planetes, Etoiles Fixes, Cometes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore, s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de différence, on pourroit s'en contenter; mais ils ſeront tous de la plus exacte égalité, ou plûtôt de la ſeule égalité exacte qui ſoit au monde; pas une minute de plus ou de moins. En vérité, cela doit être étrangement ſuſpect.

Oh! dit la Marquiſe, puiſqu'il eſt poſſible que cette grande égalité ne ſoit que dans notre imagination, je me tiens fort ſûre qu'elle n'eſt point hors de là. Je ſuis bien-aiſe qu'une choſe qui n'eſt point du genie de la Nature, retombe entierement ſur nous, & qu'elle en ſoit déchargée, quoique ce ſoit à nos dépens. Pour moi, repris-je, je ſuis ſi ennemi de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour ſur elle-même, ſoient préciſément de vingt-quatre heures, & toujours égaux les uns aux autres; j'aurois aſſés d'inclination à croire qu'il y a des differences. Des differences, s'écria-t-elle! & nos Pendules ne marquent-elles pas une entiere

entiere égalité ? Oh ! répondis-je, je récuſe les Pendules ; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait juſtes, & quelquefois qu'elles le ſeront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures ſera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire déréglées que de ſoupçonner la Terre de quelque irregularité dans ſes révolutions. Voilà un plaiſant reſpect qu'on a pour elle, je ne me fierois guere plus à la Terre qu'à une Pendule ; les mêmes choſes à peu près qui dégleront l'une, dégleront l'autre ; je croi ſeulement qu'il faut plus de tems à la Terre qu'à une Pendule pour ſe dégler ſenſiblement, c'eſt tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'approcher du Soleil ? Et alors ſe trouvant dans un endroit où la matiere ſeroit plus agitée, & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de tems ſa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-même. Les années ſeroient plus courtes, & les jours auſſi, mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laiſſeroit pas de partager toujours les années en trois cens ſoixante & cinq jours, & les jours en

vingt-quatre heures. Ainſi ſans vivre plus que nous ne vivons preſentement, on vivroit plus d'années; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela ſeroit, de longues ſuites de ſiecles ne produiroient que de bien petites differences. J'en conviens, répondis-je, la conduite de la Nature n'eſt pas bruſque, & ſa methode eſt d'amener tout par des degrés qui ne ſont ſenſibles que dans les changemens fort prompts & fort aiſés. Nous ne ſommes preſque capables de nous appercevoir que de celui des Saiſons; pour les autres qui ſe font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guere de nous échaper. Cependant tout eſt dans un branle perpetuel, & par conſequent tout change; & il n'y a pas juſqu'à une certaine Demoiſelle que l'on a vûë dans la Lune avec des Lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne ſoit conſiderablement vieillie. Elle avoit un aſſés beau viſage; ſes joues ſe ſont enfoncées, ſon nez s'eſt allongé, ſon front & ſon menton ſe ſont avancés, de ſorte que tous ſes agrémens ſont éva-

noüis, & que l'on craint même pour ſes jours.

Que me contés-vous là, interrompit la Marquiſe? Ce n'eſt point une plaiſanterie, repris-je. On appercevoit dans la Lune une figure particuliere qui avoit de l'air d'une tête de Femme qui ſortoit d'entre des Rochers, & il eſt arrivé du changement dans cet endroit-là. Il eſt tombé quelques morceaux de Montagnes, & ils ont laiſſé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus ſervir qu'à compoſer un front, un nez, & un menton de vieille. Ne ſemble-t-il pas, dit elle, qu'il y ait une deſtinée malicieuſe qui en veüille particulierement à la beauté? Ç'a été juſtement cette tête de Demoiſelle, qu'elle à été attaquer ſur toute la Lune. Peut-être qu'en récompenſe, repliquai-je, les changemens qui arrivent ſur notre Terre embelliſſent quelque viſage que les gens de la Lune y voyent; j'entens quelque viſage à la maniere de la Lune, car chacun tranſporte ſur les objets les idées dont il eſt rempli. Nos Aſtronomes voyent ſur la Lune des viſages de Demoiſelles, il pourroit être que des Femmes qui obſerveroient, y verroient

de beaux visages d'Hommes. Moi, Madame, je ne sçai si je ne vous y verrois point. J'avouë, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit là; mais je retourne à ce que vous me disiés tout à l'heure; arrive-t-il sur la Terre des changemens considerables?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il en est arrivé. Plusieurs Montagnes élevées & fort éloignées de la Mer, ont de grands lits de Coquillages, qui marquent necessairement que l'Eau les a autrefois couvertes. Souvent, assés loin encore de la Mer, on trouve des Pierres, où sont des Poissons petrifiés. Qui peut les avoir mis là, si la Mer n'y a pas été? Les Fables disent qu'Hercule sépara avec ses deux mains deux Montagnes nommées Calpé & Abila, qui étant situées entre l'Afrique & l'Espagne, arrêtoient l'Ocean, & qu'aussi-tôt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Mediterranée. Les Fables ne sont point tout-à-fait des Fables, ce sont des Histoires des tems reculés, mais qui ont été defigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par

l'amour qu'ils avoient pour le merveilleux, très-anciennes maladies des Hommes. Qu'Hercule ait separé deux Montagnes avec ses deux mains, cela n'est pas trop croyable; mais que du tems de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Ocean ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de Terre, & se soit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois sans beaucoup de peine. Ce fût alors une belle Tache que les Habitans de la Lune virent paroître tout à coup sur notre Terre; car vous sçavés, Madame, que les Mers sont des Tâches. Du moins l'opinion commune est que la Sicile a été separée de l'Italie, & Cypre de la Syrie; il s'est quelquefois formé de nouvelles Isles dans la Mer; des tremblemens de Terre ont abîmé des Montagnes, en ont fait naître d'autres, & ont changé le cours des Rivieres; les Philosophes nous font craindre que le Royaume de Naples & la Sicile, qui sont des Terres appuyées sur de grandes voûtes soûterraines remplies de souphre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne seront plus assés fortes

pour réſiſter aux feux qu'elles renferment & qu'elles exhalent preſentement par des ſoupiraux tels que le Veſuve & l'Etna. En voilà aſſés pour diverſifier un peu le Spectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquiſe, que nous les ennuyaſſions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des Provinces abîmées.

Cela ne ſeroit encore rien, repris-je, en comparaiſon de ce qui ſe paſſe dans Jupiter. Il paroît ſur ſa ſurface comme des Bandes, dont il ſeroit envelopé, & que l'on diſtingue les unes des autres, ou des intervalles qui ſont entre elles, par les differens degrés de clarté ou d'obſcurité. Ce ſont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la ſurface de Jupiter, auſſi differentes entre elles. Tantôt ces Bandes s'étreciſſent, tantôt elles s'élargiſſent; elles s'interrompent quelquefois, & ſe réüniſſent enſuite; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface, & tous ces changemens, qui ne ſont ſenſibles qu'à nos meilleures Lunettes, ſont en eux-mêmes beaucoup plus conſiderables, que ſi notre Ocean

inondoit toute la Terre ferme, & laiſſoit en ſa place de nouveaux Continents. A moins que les Habitans de Jupiter ne ſoient Amphibies, & qu'ils ne vivent également ſur la Terre, & dans l'Eau, je ne ſçai pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit auſſi ſur la ſurface de Mars de grands changemens, & même d'un mois à l'autre. En auſſi peu de tems, des Mers couvrent de grands Continents, ou ſe retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le nôtre, ou du moins c'eſt quelque choſe d'équivalent. Notre Planete eſt bien tranquille auprès de ces deux-là, & nous avons grand ſujet de nous en loüer, & encore plus s'il eſt vrai qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embraſés. Embraſés ! s'écria la Marquiſe. Vraiment ce ſeroit-là une nouvelle conſidérable ! Très-conſiderable, répondis-je. On a vû dans Jupiter, il y a peut-être vingt-ans, une longue lumiere, plus éclatante que le reſte de la Planete. Nous avons eu ici des Déluges, mais rarement, peut-être que dans Jupiter ils ont rarement auſſi de grands Incendies, ſans préjudice des Déluges qui y ſont communs. Mais

quoi qu'il en soit, cette lumiere de Jupiter n'est nullement comparable à une autre, qui selon les apparences, est aussi ancienne que le monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais vûë. Comment une lumiere fait-elle pour se cacher, dit-elle? il faut pour cela une adresse singuliere.

Celle-là, repris-je, ne paroît que dans le tems des Crepuscules, de sorte que le plus souvent ils sont assés longs & assés forts pour la couvrir, & que quand ils peuvent la laisser paroître, ou les vapeurs de l'horison la dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les Crepuscules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée sûrement, & elle a fait quelque tems les delices des Astronomes, dont la curiosité avoit besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espece nouvelle; ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planetes subalternes, ils n'en étoient presque plus touchés; les deux dernieres Lunes de Saturne, par exemple, ne les ont pas charmés ni ravis, comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter; on s'accoûtume à tout. On voit donc un

mois

mois devant & après l'Equinoxe de Mars, lorſque le Soleil eſt couché, & le Crepuſcule fini, une certaine lumiere blanchâtre qui reſſemble à une queuë de Comete. On la voit avant le lever du Soleil, & avant le Crepuſcule vers l'Equinoxe de Septembre, & on la voit ſoir & matin vers le Solſtice d'Hiver ; hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, ſe dégager des Crepuſcules, qui ont trop de force & de durée ; car on ſuppoſe qu'elle ſubſiſte toujours, & l'apparence y eſt toute entiere. On commence à conjecturer qu'elle eſt produite par quelque grand amas de matiere un peu épaiſſe qui environne le Soleil juſqu'à une certaine étenduë ; la plûpart de ſes rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite, mais il y en a qui allant donner contre la ſurface interieure de cette matiere, en ſont renvoyés vers nous, & y arrivent lorſque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le ſoir. Comme ces rayons reflechis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plûtôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crepuſcules, faute d'être environnée d'un air épais ainſi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ſes Crepuſcules lui viendront de cette eſpece d'air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoye les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas auſſi, dit la Marquiſe, des Crepuſcules aſſurés pour toutes les Planetes, qui n'auront pas beſoin d'être envelopées chacune d'un air groſſier, puiſque celui qui envelope le Soleil ſeul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planetes dans le Tourbillon? Je croirois aſſés volontiers que la Nature ſelon le penchant que je lui connois à l'œconomie, ne ſe ſeroit ſervie que de ce ſeul moyen. Cependant, repliquai-je, malgré cette œconomie, il y auroit à l'égard de notre Terre deux cauſes de Crepuſcules, dont l'une, qui eſt l'air épais du Soleil, ſeroit aſſés inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curioſité pour les Habitans de l'Obſervatoire; mais il faut tout dire, il ſe peut qu'il n'y ait que la Terre qui pouſſe hors de ſoi

des vapeurs & des exhalaiſons aſſés groſſieres pour produire des Crepuſcules, & la Nature aura eu raiſon de pourvoir par un moyen general aux beſoins de toutes les autres Planetes, qui ſeront pour ainſi dire, plus pures, & dont les évaporations ſeront plus ſubtiles. Nous ſommes peut-être ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de notre Tourbillon, à qui il falloit donner à reſpirer l'air le plus groſſier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planetes, s'ils ſçavoient cela ?

Ils auroient tort, dit la Marquiſe, on n'eſt pas à mépriſer pour être enveloppé d'un air épais, puiſque le Soleil lui-même en a un qui l'envelope. Dites-moi, je vous prie, cet air n'eſt-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avés dit autrefois qui ſortoient du Soleil, & ne ſert-il point à rompre la premiere force des rayons, qui auroit peut-être été exceſſive ? Je conçoi que le Soleil pourroit être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos uſages. Voilà, Madame, répondis-je, un petit commencement de Siſtême que vous avés fait aſſés heu-

reuſement. On y pourroit ajoûter que ces vapeurs produiroient des eſpeces de pluyes qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraîchir, de la même maniere que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu eſt trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive préſumer de l'adreſſe de la Nature; mais elle a une autre ſorte d'adreſſe toute particuliere pour ſe dérober à nous, & on ne doit pas s'aſſurer aiſément d'avoir deviné ſa maniere d'agir, ni ſes deſſeins. En fait de Découvertes nouvelles, il ne ſe faut pas trop preſſer de raiſonner, quoiqu'on en ait toujours aſſés d'envie, & les vrais Philoſophes ſont comme les Elephans, qui en marchant ne poſent jamais le ſecond pied à terre, que le premier n'y ſoit bien affermi. La comparaiſon me paroît d'autant plus juſte, interrompit-elle, que le merite de ces deux eſpeces, Elephans & Philoſophes, ne conſiſte nullement dans les agrémens exterieurs. Je conſens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenés-moi encore quelques-unes des dernieres Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Siſtême précipité.

Je viens de vous dire, répondis-je,

toutes les nouvelles que je ſçai du Ciel, & je ne croi pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je ſuis bien fâché qu'elles ne ſoient pas auſſi ſurprenantes & auſſi merveilleuſes que quelques Obſervations que je liſois l'autre jour dans un Abregé des Annales de la Chine, écrit en Latin. On y voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui ſe diſſolvent, & s'en vont en pluye; cela n'a pas été-vû pour une fois à la Chine, j'ai trouvé cette Obſervation en deux tems aſſés éloignés, ſans conter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient, comme une fuſée, toujours avec grand bruit. Il eſt fâcheux que ces ſpectacles-là ſoient reſervés pour la Chine, & que ces Pays-ci n'en ayent jamais eu leur part. Il n'y a pas long-tems que tous nos Philoſophes ſe croyoient fondés en experience, pour ſoûtenir que les Cieux & tous les Corps Céleſtes étoient incorruptibles, & incapables de changement, & pendant ce tems-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles ſe diſſoudre par milliers, cela eſt aſſés different. Mais, dit-elle, n'ai-je pas toujours oüi dire que les Chinois

étoient de ſi grands Aſtronomes ? Il eſt vrai, repris-je, mais les Chinois y ont gagné à être ſeparés de nous par un long eſpace de Terre, comme les Grecs & les Romains à en être ſeparés par une longue ſuite de ſiecles, tout éloignement eſt en droit de nous impoſer. En verité, je croi toujours de plus en plus, qu'il y a un certain Genie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en eſt pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui eſt pas permis de ſe répandre dans une grande étenduë de Terre à la fois, & que quelque fatalité lui preſcrit des bornes aſſés étroites. Joüiſſons-en tandis que nous le poſſedons ; ce qu'il a de meilleur, c'eſt qu'il ne ſe renferme pas dans les ſciences & dans les ſpeculations ſéches, il s'étend avec autant de ſuccès juſqu'aux choſes d'agrément, ſur leſquelles je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce ſont celles-là, Madame, auſquelles il vous appartient de vous occuper, & qui doivent compoſer toute votre Philoſophie.

HISTOIRE
DES
ORACLES.

PREFACE.

IL y a quelque tems qu'il me tomba entre les mains un Livre Latin sur les Oracles des Payens, composé depuis peu par Monsieur Van-Dale, Docteur en Médecine, & imprimé en Hollande. Je trouvai que cet Auteur détruisoit avec assés de force ce que l'on croit communément des Oracles rendus par les Démons, & de leur cessation entiere à la venuë de Jesus-Christ; & tout l'Ouvrage me parut plein d'une grande connoissance de l'Antiquité, & d'une érudition très-étenduë. Il me vint en pensée de le traduire, afin que les Femmes, & ceux même d'entre les Hommes qui ne lisent pas volontiers du Latin, ne fussent point privés d'une lecture si agréable & si utile. Mais je fis réflexion qu'une traduction de ce Livre ne seroit pas bonne pour l'effet que je prétendois. Monsieur Van-Dale n'a écrit que pour les Sçavans, & il a eu raison de né-

gliger des agrémens dont ils ne feroient aucun cas. Il rapporte un grand nombre de Paſſages qu'il cite très-fidelement, & dont il fait des Verſions d'une exactitude merveilleuſe lorſqu'il les prend du Grec ; il entre dans la diſcuſſion de beaucoup de Points de Critique, quelquefois peu néceſſaires, mais toujours curieux. Voila ce qu'il faut aux Gens doctes ; qui leur égayeroit tout cela par des réflexions, par des traits ou de Morale, ou même de Plaiſanterie, ce ſeroit un ſoin dont ils n'auroient pas grande reconnoiſſance. De plus, Monſieur Van-Dale ne fait nulle difficulté d'interrompre très-ſouvent le fil de ſon diſcours, pour y faire entrer quelque autre choſe qui ſe préſente, & dans cette parentheſe-là il y enchaſſe une autre parentheſe, qui même n'eſt peut-être pas la derniere ; il a encore raiſon, car ceux pour qui il a prétendu écrire, ſont faits à la fatigue en matiere de lecture, & ce déſordre ſçavant ne les embaraſſe pas. Mais ceux pour qui j'aurois fait ma Traduction ne s'en fuſſent guére accommodés ſi elle eût été en cet état ; les Dames, & pour ne rien diſſimuler, la plûpart des Hommes de ce Pays-ci, ſont bien auſſi ſenſibles à l'agrément ou du tour, ou des expreſſions, ou des penſées, qu'à la ſolide beauté des recherches les plus exactes, ou des diſcuſſions les plus pro-

fondes. Sur-tout, comme on eſt fort pareſſeux, on veut de l'ordre dans un Livre, pour être d'autant moins obligé à l'attention. Je n'ai donc plus ſongé à traduire, & j'ai crû qu'il valoit mieux en conſervant le fond & la matiere principale de l'Ouvrage, lui donner toute une autre forme. J'avouë qu'on ne peut pas pouſſer cette liberté plus loin que j'ai fait; j'ai changé toute la diſpoſition du Livre, j'ai retranché tout ce qui m'a paru avoir peu d'utilité en ſoi, ou trop peu d'agrément pour recompenſer le peu d'utilité; j'ai ajouté non-ſeulement tous les ornemens dont j'ai pu m'aviſer, mais encore aſſés de choſes qui prouvent ou qui éclairciſſent ce qui eſt en queſtion; ſur les mêmes Faits & ſur les mêmes Paſſages que me fourniſſoit Monſieur Van-Dale, j'ai quelquefois raiſonné autrement que lui, je ne me ſuis point fait un ſcrupule d'inſerer beaucoup de raiſonnemens qui ne ſont que de moi; enfin j'ai refondu tout l'Ouvrage, pour le remettre dans le même état où je l'euſſe mis d'abord ſelon mes vûës particulieres, ſi j'avois eu autant de ſçavoir que Monſieur Van-Dale. Comme j'en ſuis extrêmement éloigné, j'ai pris ſa Science, & j'ai hazardé de me ſervir de mon eſprit, tel qu'il eſt; je n'euſſe pas manqué ſans doute de prendre le ſien ſi j'avois eu affaire aux mêmes Gens que lui. Au cas que

ceci vienne à ſa connoiſſance, je le ſupplie de me pardonner la licence dont j'ai uſé, elle ſervira à faire voir combien ſon Livre eſt excellent, puiſqu'aſſurément ce qui lui appartient ici paroîtra encore tout à-fait beau, quoiqu'il ait paſſé par mes mains.

Au reſte, j'apprens depuis peu deux choſes qui ont rapport à ce Livre. La premiere que j'ai priſe dans les Nouvelles de la République des Lettres, eſt que Monſieur Moëbius, Doyen des Profeſſeurs en Théologie à Leipſic, a entrepris de refuter Monſieur Van-Dale. Véritablement il lui paſſe que les Oracles n'ont pas ceſſé à la venue de Jeſus-Chriſt, ce qui eſt effectivement inconteſtable quand on a examiné la Queſtion; mais il ne lui peut accorder que les Démons n'ayent pas été les Auteurs des Oracles. C'eſt déja faire une breche très-conſidérable au Syſtême ordinaire, que de laiſſer les Oracles s'étendre au-delà du tems de la venue de Jeſus-Chriſt, & c'eſt un grand préjugé qu'ils n'ont pas été rendus par des Démons, ſi le Fils de Dieu ne leur a pas impoſé ſilence. Il eſt certain que ſelon la liaiſon que l'opinion commune a miſe entre ces deux choſes, ce qui détruit l'une ébranle beaucoup l'autre, ou même la ruine entierement; & peut-être après la lecture de ce Livre entrera-t-on encore mieux dans cette peu-

ſée ; mais ce qui eſt plus remarquable , c'eſt que par l'Extrait de la République des Lettres il paroît qu'une des plus fortes raiſons de Monſieur Moëbius contre Monſieur Van-Dale , eſt que Dieu défendit aux Iſraëlites de conſulter les Devins & les Eſprits de Pithon , d'où l'on conclut que Pithon , c'eſt-à-dire, les Démons , ſe méloient des Oracles , & apparemment l'Hiſtoire de l'apparition de Samuël vient à la ſuite. Monſieur Van-Dalē répondra ce qu'il jugera à propos ; pour moi , je déclare que ſous le nom d'Oracle je ne prétends point comprendre la Magie dont il eſt indubitable que le Démon ſe méle ; auſſi n'eſt-elle nullement compriſe dans ce que nous entendons ordinairement par ce Mot , non pas même ſelon le Sens des anciens Payens , qui d'un côté regardoient les Oracles avec reſpect comme une partie de leur Religion , & de l'autre avoient la Magie en horreur auſſi-bien que nous. Aller conſulter un Necromancien , ou quelqu'une de ces Sorcieres de Theſſalie , pareille à l'Ericto de Lucain ; cela ne s'appelloit pas aller à l'Oracle ; & s'il faut marquer encore cette diſtinction , même ſelon l'opinion commune , on prétend que les Oracles ont ceſſé à la venue de Jeſus-Chriſt , & cependant on ne peut pas prétendre que la Magie ait ceſſé. Ainſi l'objection de Monſieur Moëbius ne

fait rien contre moi, s'il laisse le mot d'Oracle dans sa signification ordinaire & naturelle, tant ancienne que moderne.

La seconde chose que j'ai à dire, c'est que l'on m'a averti que le R. P. Thomassin, Prêtre de l'Oratoire, fameux par tant de beaux Livres, où il a accordé une pieté solide avec une profonde érudition, avoit enlevé à ce Livre-ci l'honneur de la nouveauté du Paradoxe, en traitant les Oracles de pures fourberies dans sa Méthode d'étudier & d'enseigner Chrétiennement les Poëtes. J'avoue que j'en ai été un peu fâché; cependant je me suis consolé par la lecture du Chap. XXI. du Livre II. de cette Méthode, où je n'ai trouvé que dans l'Article XIX. en assés peu de paroles, ce qui me pouvoit être commun avec lui. Voici comme il parle. La véritable raison du silence imposé aux Oracles, étoit que par l'Incarnation du Verbe Divin la Vérité éclairoit le Monde, & y répandoit une abondance de lumieres tout autres qu'auparavant. Ainsi on se détrompoit des illusions des Augures, des Astrologues, des Observations des entrailles des Bêtes, & de la plûpart des Oracles, qui n'étoient effectivement que des impostures, où les Hommes se trompoient les uns les autres par

des paroles obſcures, & à double ſens. Enfin, s'il y avoit des Oracles où les Démons donnoient des réponſes, l'avenement de la Vérité incarnée avoit condamné à un ſilence éternel le Pere du menſonge. Il eſt au moins bien certain qu'on conſultoit les Démons lorſqu'on avoit recours aux Enchantemens & à la Magie, comme Lucain le rapporte du jeune Pompée, & comme l'Ecriture l'aſſure de Saül. *Je conviens que dans un gros Traité où l'on ne parle des Oracles que par occaſion, très-brievement, & ſans aucun deſſein d'approfondir la matiere, c'eſt bien en dire aſſés que d'attribuer la plûpart des Oracles à l'impoſture des Hommes, de revoquer en doute s'il y en a eu où les Démons ayent eu part, de ne donner une fonction certaine aux Démons que dans les Enchantemens & dans la Magie, & enfin de faire ceſſer les Oracles, non pas préciſément parce que le Fils de Dieu leur impoſa ſilence tout d'un coup, mais parce que les Eſprits plus éclairés par la publication de l'Evangile ſe déſabuſerent, ce qui ſuppoſe encore des fourberies humaines, & ne s'eſt pû faire ſi promptement. Cependant il me paroît qu'une queſtion décidee en ſi peu de paroles, peut être traitée de nouveau dans toute ſon étendue natu-*

relle, ſans que le Public ait droit de ſe plaindre de la repetition; c'eſt lui remettre en grand ce qu'il n'a encore vu qu'en petit, & tellement en petit, que les objets en étoient quaſi imperceptibles.

Je ne ſçai s'il m'eſt permis d'allonger encore ma Préface par une petite Obſervation ſur le Stile dont je me ſuis ſervi. Il n'eſt que de Converſation, je me ſuis imaginé que j'entretenois mon Lecteur; j'ai pris cette idée d'autant plus aiſément qu'il falloit en quelque ſorte diſputer contre lui, & les Matieres que j'avois en main étant le plus ſouvent aſſés ſuſceptibles de ridicule, m'ont invité à une maniere d'écrire fort éloignée du Sublime. Il me ſemble qu'il ne faudroit donner dans le Sublime qu'à ſon corps défendant. Il eſt ſi peu naturel! J'avoue que le ſtile bas eſt encore quelque choſe de pis; mais il y a un milieu, & même pluſieurs. C'eſt ce qui fait l'embaras; on a bien de la peine a prendre juſte le ton que l'on veut, & à n'en point ſortir.

HISTOIRE

HISTOIRE DES *ORACLES.*

MOn deſſein n'eſt pas de traiter directement l'Hiſtoire des Oracles ; je ne me propoſe que de combattre l'opinion commune qui les attribuë aux Démons, & les fait ceſſer à la venuë de JESUS-CHRIST ; mais en la combattant, il faudra néceſſairement que je faſſe toute l'Hiſtoire des Oracles, & que j'explique leur origine, leurs progrès, les différentes manieres dont ils ſe rendoient, & enfin leur décadence, avec la même exactitude que ſi je ſuivois dans ces matieres l'ordre naturel & hiſtorique.

Il n'eſt pas ſurprenant que les effets de la Nature donnent bien de la peine aux Philoſophes. Les principes en ſont ſi cachés que la raiſon humaine ne peut preſque ſans témerité ſonger à les découvrir ; mais quand il n'eſt queſtion que de ſçavoir ſi les Oracles ont pû être un jeu & un artifice des Prêtres Payens, où peut être la difficulté ? Nous qui ſommes Hommes, ne ſçavons-nous pas bien juſqu'à quel point d'autres Hommes ont pû être ou Impoſteurs, ou Dupes ? ſur-tout, quand il n'eſt queſtion que de ſçavoir en quel tems les Oracles ont ceſſé, d'où peut naître le moindre ſujet de douter ? Tous les Livres ſont pleins d'Oracles. Voyons en quel tems ont été rendus les derniers dont nous ayons connoiſſance.

Mais nous n'avons garde de permettre que la déciſion des choſes ſoit ſi facile ; nous y faiſons entrer des préjugés, qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fuſſent trouvés naturellement, & ces difficultés, qui ne viennent que de notre part, ſont celles dont nous avons nous-mêmes le plus de peine à nous démêler.

L'affaire des Oracles n'en auroit pas, à ce que je croi, de bien considérables, si nous ne les y avions mises. Elle étoit de sa nature une affaire de Religion chés les Payens, elle en est devenuë une sans nécessité chés les Chrétiens, & de toutes parts on l'a chargée de préjugés, qui ont obscurci des vérités fort claires.

J'avouë que les préjugés ne sont pas communs d'eux-mêmes à la vraye & aux fausses Religions. Ils regnent nécessairement dans celles qui ne sont l'ouvrage que de l'esprit humain, mais dans la vraye, qui est un ouvrage de Dieu seul, il ne s'y en trouveroit jamais aucun, si ce même esprit humain pouvoit s'empécher d'y toucher, & d'y mêler quelque chose du sien. Tout ce qu'il y ajoute de nouveau, que seroit-ce que des préjugés sans fondement? Il n'est pas capable d'ajouter rien de réel & de solide à l'Ouvrage de Dieu.

Cependant ces préjugés qui entrent dans la vraye Religion, trouvent, pour ainsi dire, le moyen de se faire confondre avec elle, & de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'attaquer en

même-tems quelque choſe de ſacré. Je ne reproche point cet excès de Religion à ceux qui en ſont capables, au contraire je les en loue, mais enfin quelque louable que ſoit cet excès, on ne peut diſconvenir que le juſte milieu ne vaille encore mieux, & qu'il ne ſoit plus raiſonnable de démêler l'Erreur d'avec la Vérité, que de reſpecter l'Erreur mélée avec la Vérité.

Le Chriſtianiſme a toujours été par lui-même en état de ſe paſſer de fauſſes preuves, mais il y eſt encore préſentement plus que jamais, par les ſoins que de grands Hommes de ce Siécle ont pris de l'établir ſur ſes véritables fondemens, avec plus de force que les Anciens n'avoient jamais fait. Nous devons être remplis ſur notre Religion d'une juſte confiance, qui nous faſſe rejetter de faux avantages qu'un autre Parti que le nôtre pourroit ne pas négliger.

Sur ce pied-là, j'avance hardiment que les Oracles, de quelque nature qu'ils ayent été, n'ont point été rendus par les Démons, & qu'ils n'ont point ceſſé à la venue de Jeſus-Chriſt. Chacun de ces deux Points mérite bien une Diſſertation.

PREMIERE DISSERTATION

Que les Oracles n'ont point été rendus par les Démons.

IL eſt conſtant qu'il y a des Demons, des Genies mal-faiſans, & condamnés à des tourmens éternels. La Religion nous l'apprend, la raiſon nous apprend enſuite que ces Demons ont pû rendre des Oracles, ſi Dieu le leur a permis; il n'eſt queſtion que de ſçavoir s'ils ont reçû de Dieu cette permiſſion.

Ce n'eſt donc qu'un Point de fait dont il s'agit; & comme ce Point de fait a uniquement dépendu de la volonté de Dieu, il étoit de nature à nous devoir être revelé, ſi la connoiſſance nous en eût été neceſſaire.

Mais l'Ecriture Sainte ne nous apprend en aucune maniere que les Oracles ayent été rendus par des Demons,

& dès-lors nous sommes en liberté de prendre parti sur cette matiere ; elle est du nombre de celles que la Sagesse Divine a jugées assés indifferentes pour les abandonner à nos disputes.

Cependant les avis ne sont point partagés ; tout le monde tient qu'il y a eu quelque chose de surnaturel dans les Oracles. D'où vient cela ? La raison en est bien aisée à trouver pour ce qui regarde le tems present. On a crû dans les premiers Siecles du Christianisme, que les Oracles étoient rendus par des Demons, il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'hui. Tout ce qu'ont dit les Anciens, soit bon, soit mauvais, est sujet à être bien repeté, & ce qu'ils n'ont pû eux-mêmes prouver par des raisons suffisantes, se prouve à present par leur autorité seule. S'ils ont prévû cela, ils ont bien fait de ne se pas donner toujours la peine de raisonner si exactement.

Mais pourquoi tous les premiers Chrétiens ont-ils crû que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel ? Recherchons-en presentement les raisons ; nous verrons ensuite, si elles étoient assés solides.

CHAPITRE I.

Premiere Raiſon, pourquoi les anciens Chrétiens ont crû que les Oracles étoient rendus par les Démons. Les Hiſtoires ſurprenantes qui couroient ſur le fait des Oracles & des Génies.

L'Antiquité eſt pleine de je ne ſçai combien d'Hiſtoires ſurprenantes & d'Oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des Genies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui repreſenteront tout le reſte.

Tout le monde ſçait ce qui arriva au Pilote Thamus. Son Vaiſſeau étant un ſoir vers de certaines Iſles de la Mer Egée, le vent ceſſa tout-à-fait. Tous les Gens du Vaiſſeau étoient bien éveillés, la plûpart même paſſoient le tems à boire les uns avec les autres, lorſqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venoit des Iſles, & qui appelloit Thamus. Thamus ſe laiſſa appeller deux fois

ſans répondre, mais à la troiſiéme il répondit. La Voix lui commanda que que quand il ſeroit arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan étoit mort. Il n'y eut perſonne dans le Navire qui ne fût ſaiſi de frayeur & d'épouvante. On déliberoit ſi Thamus devoit obeïr à la Voix, mais Thamus conclut que ſi quand ils ſeroient arrivés au lieu marqué, il faiſoit aſſés de vent pour paſſer outre, il ne falloit rien dire; mais que ſi un calme les arrêtoit-là, il falloit s'acquitter de l'ordre qu'il avoit reçû. Il ne manqua point d'être ſurpris d'un calme à cet endroit-là & auſſi-tôt il ſe mit à crier de toute ſa force que le grand Pan étoit mort. A peine avoit-il ceſſé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes & des gemiſſemens, comme d'un grand nombre de perſonnes ſurpriſes & affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étoient dans le Vaiſſeau furent témoins de l'avanture. Le bruit s'en répandit en peu de tems juſqu'à Rome, & l'Empereur Tibere ayant voulu voir Thamus lui-même, aſſembla des gens Sçavans dans la Theologie Payene, pour apprendre d'eux qui étoit ce grand Pan, & il fut conclu

que

que c'étoit le Fils de Mercure & de Penelope. C'eſt ainſi que dans le Dialogue où Plutarque traite des Oracles qui ont ceſſé, Cleombrote conte cette Hiſtoire, & dit qu'il la tient d'Epitherſés ſon Maître de Grammaire, qui étoit dans le Vaiſſeau de Thamus lorſque la choſe arriva.

Thulis * fut un Roi d'Egypte dont l'Empire s'étendoit juſqu'à l'Ocean. c'eſt lui, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'Iſle qu'on appelle preſentement Iſlande. Comme ſon Empire alloit apparemment juſques-là, il étoit d'une belle étenduë. Ce Roi enflé de ſes ſuccès & de ſa proſperité, alla à l'Oracle de Serapis; & lui dit.

Toi qui es le maître du feu, & qui gouvernes le cours du Ciel, dis-moi la verité. Y a-t-il jamais eu & y aura-t-il jamais quelqu'un auſſi puiſſant que moi?

L'Oracle lui répondit.

Premierement Dieu, enſuite la Parole & l'Eſprit avec eux, tous s'aſſemblans en un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'ici promptement, Mortel, dont la vie eſt toujours incertaine.

Au ſortir de-là, Thulis fut égorgé.

* Suidas.

Eusebe a tiré des Ecrits mêmes de Porphire, ce grand ennemi des Chrétiens, les Oracles suivans.

1. *Gemissés, Trépiés. Apollon vous quitte; il vous quitte, forcé par une lumiere celeste. Jupiter a été, il est, & il sera. O grand Jupiter! Helas! mes fameux Oracles ne sont plus.*

2. *La voix ne peut revenir à la Prêtresse. Elle est déja condamnée au silence depuis longtems. Faites toujours à Apollon des Sacrifices dignes d'un Dieu.*

3. *Malheureux Prêtre*, disoit Apollon à son Prêtre, *ne m'interroge plus sur le divin Pere, ni sur son Fils unique, ni sur l'Esprit qui est l'ame de toutes choses. C'est cet Esprit qui me chasse à jamais de ces lieux.*

Auguste * déja vieux, & songeant à se choisir un Successeur, alla consulter l'Oracle de Delphes. L'Oracle ne répondoit point, quoiqu'Auguste n'épargnât pas les Sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponse.

L'Enfant Hebreu, à qui tous les Dieux obéissent, me chasse d'ici, & me renvoye dans les Enfers. Sors de ce Temple sans parler.

Il est aisé de voir que sur de pareilles Histoires, on n'a pas pû douter que les

* Suidas, Nicephore, Cedrenus.

Demons ne se mêlassent des Oracles. Ce grand Pan qui meurt sous Tibere, aussi-bien que Jesus-Christ, est le Maître des Demons, dont l'Empire est ruiné par cette mort d'un Dieu si salutaire à l'Univers; ou si cette explication ne vous plaît pas, car enfin on peut sans impieté donner des sens contraires à une même chose, quoiqu'elle regarde la Religion, ce grand Pan est Jesus-Christ lui-même, dont la mort cause une douleur & une consternation generale parmi les Demons, qui ne peuvent plus exercer leur tyranie sur les Hommes. C'est ainsi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien differentes.

L'Oracle rendu au Roi Thulis, un Oracle si positif sur la Sainte Trinité, peut-il être une fiction humaine? Comment le Prêtre de Serapis auroit-il deviné un si grand Mystere, inconnu alors à toute la Terre, & aux Juifs mêmes?

Si ces autres Oracles eussent été rendus par des Prêtres Imposteurs, qui obligeoit ces Prêtres à se décrediter eux-mêmes, & à publier la cessation de leurs Oracles? N'est-il pas visible que c'étoient des Demons que Dieu même forçoit à rendre témoignage à la Verité?

De plus, pourquoi les Oracles ceſſoient-ils, s'ils n'étoient rendus que par des Prêtres ?

CHAPITRE II.

Seconde Raiſon des Anciens Chrétiens pour croire les Oracles ſurnaturels. Convenance de cette opinion avec le Siſtême du Chriſtianiſme.

LEs Demons étant une fois conſtans par le Chriſtianiſme, il a été aſſés naturel de leur donner le plus d'emploi qu'on pouvoit, & de ne les pas épargner pour les Oracles, & les autres miracles Payens qui ſembloient en avoir beſoin. Par-là on ſe diſpenſoit d'entrer dans la diſcuſſion des faits qui eût été longue & difficile, & tout ce qu'ils avoient de ſurprenant & d'extraordinaire, on l'attribuoit à ces Demons que l'on avoit en main. Il ſembloit qu'en leur rapportant ces évenemens, on confirmât leur exiſtence, & la Religion même qui nous la révéle.

De plus, il eſt certain que vers le tems de la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, il eſt ſouvent parlé de la ceſſation des Oracles, même dans les Auteurs Prophanes. Pourquoi ce tems-là plûtôt qu'un autre avoit-il été deſtiné à leur anéantiſſement? Rien n'étoit plus aiſé à expliquer ſelon le Siſtême de la Religion Chrétienne. Dieu avoit fait ſon Peuple du Peuple Juif, & avoit abandonné l'Empire du reſte de la Terre aux Demons juſqu'à l'arrivée de ſon Fils; mais alors il les dépoüille du pouvoir qu'il leur avoit laiſſé prendre, il veut que tout flechiſſe ſous Jeſus-Chriſt, & que rien ne faſſe obſtacle à l'établiſſement de ſon Royaume ſur les Nations. Il y a je ne ſçai quoi de ſi heureux dans cette penſée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours; c'eſt une de ces choſes à la verité deſquelles on eſt bien aiſe d'aider, & qui perſuadent parce qu'on y eſt favorable.

CHAPITRE III.

Troiſiéme raiſon des Anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philoſophie de Platon.

JAmais Philoſophie n'a été plus à la mode qu'y fut celle de Platon chés les Chrétiens pendant les premiers Siecles de l'Egliſe. Les Payens ſe partageoient encore entre les differentes Sectes de Philoſophes ; mais la conformité que l'on trouva qu'avoit le Platoniſme avec la Religion, mit dans cette ſeule Secte preſque tous les Chrétiens ſçavans. De-là vint l'eſtime prodigieuſe dont on s'entêta pour Platon ; on le regardoit comme une eſpece de Prophete, qui avoit deviné pluſieurs Points importans du Chriſtianiſme, ſur tout la ſainte Trinité, que l'on ne peut guere nier qui ne ſoit aſſés clairement contenuë dans ſes écrits. Auſſi ne manqua-t-on pas de prendre ſes Ouvrages pour des Commentaires de l'Ecriture, & de concevoir la nature du Verbe comme il l'avoit

conçûë. Il ſe figuroit Dieu tellement élevé au-deſſus des Creatures, qu'il ne croyoit pas qu'elles puſſent être ſorties immediatement des ſes mains, & il mettoit entre elles & lui ce Verbe, comme un degré par lequel l'action de Dieu pût paſſer juſqu'à elles. Les Chrétiens prirent cette même idée de Jeſus-Chriſt, & c'eſt-là peut-être la cauſe pourquoi jamais Hereſie n'a été ni plus generalement embraſſée, ni ſoûtenuë avec plus de chaleur que l'Arianiſme.

Ce Platoniſme donc, qui ſembloit faire honneur à la Religion Chrétienne lorſqu'il lui étoit favorable, ſe trouva tout plein de Demons, & de-là ils ſe répandirent aiſément dans le Siſtême que les Chrétiens imaginerent ſur les Oracles.

Platon veut que les Demons ſoient d'une nature moyenne entre celle des Dieux, & celle des Hommes; que ce ſoient des Genies aëriens deſtinés à faire tout le commerce des Dieux & de nous; que quoiqu'ils ſoient proches de nous, nous ne les puiſſions voir; qu'ils penetrent dans toutes nos penſées; qu'ils ayent de l'amour pour les bons, & de la haine pour les méchans; & que ce

ſoit en leur honneur qu'on a établi tant de ſortes de Sacrifices, & tant de Ceremonies differentes.

Il ne paroît point par-là que Platon reconnût de mauvais Demons, auſquels on pût donner le ſoin des fourberies des Oracles. Plutarque * cependant aſſure qu'il en reconnoiſſoit ; & à l'égard des Platoniciens, la choſe eſt hors de doute. Euſebe dans ſa Préparation Evangelique,** rapporte quantité de paſſages de Porphire, où ce Philoſophe Payen aſſure que les mauvais Demons ſont les auteurs des Enchantemens, des Philtres, & des Malefices ; qu'ils ne font que tromper nos yeux par des Spectres, & par des Fantômes ; que le Menſonge eſt eſſentiel à leur nature ; qu'ils excitent en nous la plûpart de nos paſſions ; qu'ils ont l'ambition de vouloir paſſer pour des Dieux ; que leurs corps aëriens & ſpirituels ſe nourriſſent de ſuffumigations, de ſang répandu, & de la graiſſe des Sacrifices ; qu'il n'y a qu'eux qui ſe mêlent de rendre des Oracles, & à qui cette fonction pleine de tromperie, ſoit tombée en partage ; & enfin à la

* *Dialogue des Oracles qui ont ceſſé.*

** *Liv. 4. 5. 6.*

tête de cette troupe de mauvais Demons, il met Hecate & Serapis.

Jamblique, autre Platonicien, en dit autant; & comme la plûpart de ces choſes-là ſont vraies, les Chrétiens reçurent le tout avec joye, & y ajouterent même un peu du leur, * par exemple, que les Demons déroboient dans les écrits des Prophetes quelque connoiſſance de l'avenir, & puis s'en faiſoient honneur dans leurs Oracles.

Ce Siſtême des Chrétiens avoit cela de commode, qu'il découvroit aux Payens, par leurs propres principes, l'origine de leur faux Culte, & la ſource de l'Erreur où ils avoient toujours été. Ils étoient perſuadés qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans leurs Oracles, & les Chrétiens qui avoient à diſputer contre eux, ne ſongeoient point à leur ôter cette penſée. Les Démons dont on convenoit de part & d'autre, ſervoient à expliquer tout ce ſurnaturel. On reconnoiſſoit cette eſpece de miracle ordinaire qui s'étoit fait dans la Religion des Payens; mais on leur en faiſoit perdre tout l'avantage par les Auteurs auſquels on l'attri-

* *Tertullien dans ſon Apologetique.*

buoit, & cette voye étoit bien plus courte & plus aisée que celle de conteſter le miracle même par une longue ſuite de recherches & de raiſonnemens.

Voilà comment s'établit dans les premiers Siecles de l'Egliſe, l'opinion qu'on y prit ſur les Oracles des Payens. Je pourrois aux trois raiſons que j'ai apportées en ajoûter une quatriéme, auſſi-bonne peut-être que toutes les autres, c'eſt que dans le Siſtême des Oracles rendus par les Demons, il y a du Merveilleux, & ſi l'on a un peu étudié l'eſprit humain, on ſçait quelle force le Merveilleux a ſur lui. Mais je ne prétens pas m'étendre ſur cette reflexion; ceux qui y entreront, m'en croiront bien, ſans que je me mette en peine de la prouver, & ceux qui n'y entreront pas, ne m'en croiroient pas peut-être après toutes mes preuves.

Examinons préſentement l'une après l'autre les raiſons qu'on a euës de croire les Oracles ſurnaturels.

CHAPITRE IV.

Que les Hiſtoires ſurprenantes qu'on débite ſur les Oracles, doivent être fort ſuſpectes.

IL ſeroit difficile de rendre raiſon des Hiſtoires & des Oracles que nous avons rapportés ſans avoir recours aux Demons, mais auſſi tout cela eſt-il bien vrai ? Aſſurons-nous bien du fait, avant que de nous inquieter de la cauſe. Il eſt vrai que cette methode eſt bien lente pour la plupart des Gens, qui courent naturellement à la cauſe, & paſſent par-deſſus la verité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cauſe de ce qui n'eſt point.

Ce malheur arriva ſi plaiſamment ſur la fin du Siecle paſſé à quelques Sçavans d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593. le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Sileſie, âgé de ſept ans, il lui en étoit

venu une d'or, à la place d'une de ſes groſſes dents. Horſtius, Profeſſeur en Medecine dans l'Univerſité de Helmſtad, écrivit en 1595 l'Hiſtoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuſe, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet Enfant pour conſoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurés-vous quelle conſolation, & quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Hiſtoriens, Rullandus en écrit encore l'Hiſtoire. Deux ans après, Ingolſteterus, autre Sçavant, écrit contre le ſentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait auſſi-tôt une belle & docte Replique. Un autre grand homme nommé Libavius ramaſſe tout ce qui avoit été dit de la dent & y ajoûte ſon ſentiment particulier. Il ne manquoit autre choſe à tant de beaux Ouvrages, ſinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfévre l'eut examinée, il ſe trouva que c'étoit une feüille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adreſſe; mais on commença par faire des Li-

vres, & puis on consulta l'Orfévre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matieres. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, & dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, & dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non-seulement nous n'avons pas les principes qui menent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très-bien avec le faux.

De grands Phisiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en Hyver, & froids en Eté; de plus grands Phisiciens ont trouvé depuis peu que cela n'étoit pas.

Les discussions Historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les Historiens, mais ces Historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni credules, ni mal instruits, ni négligens? Il en faudroit trouver un qui eût été spectateur de toutes choses indifferent, & appliqué.

Sur tout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la Religion, il est assés difficile que selon le Parti dont on est,

on ne donne à une fauſſe Religion des avantages qui ne lui ſont point dûs, ou qu'on ne donne à la vraye de faux avantages dont elle n'a pas beſoin. Cependant on devroit être perſuadé qu'on ne peut jamais ajoûter de la verité à celle qui eſt vraie, ni en donner à celles qui ſont fauſſes.

Quelques Chrétiens des premiers Siecles, faute d'être inſtruits ou convaincus de cette maxime, ſe ſont laiſſés aller à faire en faveur du Chriſtianiſme des ſuppoſitions aſſés hardies, que la plus ſaine partie des Chrétiens ont enſuite deſavoüées. Ce zele inconſideré a produit une infinité de Livres apocryphes auſquels on donnoit des noms d'Auteurs Payens ou Juifs; car comme l'Egliſe avoit affaire à ces deux ſortes d'ennemis, qu'y avoit-il de plus commode que de les battre avec leurs propres armes, en leur preſentant des Livres, qui quoi que faits, à ce qu'on prétendoit, par des Gens de leur Parti, fuſſent néanmoins très-avantageux au Chriſtianiſme? Mais à force de vouloir tirer de ces Ouvrages ſuppoſés un grand effet pour la Religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté

dont ils ſont les trahit, & nos myſteres y ſont ſi nettement développés, que les Prophetes de l'Ancien & du Nouveau Teſtament n'y auroient rien entendu auprès de ces Auteurs Juifs & Payens. De quelque côté qu'on ſe puiſſe tourner pour ſauver ces Livres, on trouvera toûjours dans ce trop de clarté une difficulté inſurmontable. Si quelques Chrétiens étoient bien capables de ſuppoſer des Livres aux Payens ou aux Juifs, les Heretiques ne faiſoient point de façon d'en ſuppoſer aux Orthodoxes. Ce n'étoient que faux Evangiles, fauſſes Epîtres d'Apôtres, fauſſes Hiſtoires de leurs Vies, & ce ne peut être que par un effet de la Providence Divine que la verité s'eſt démêlée de tant d'Ouvrages apocryphes qui l'étoufoient.

Quelques grands hommes de l'Egliſe ont été quelquefois trompés, ſoit aux ſuppoſitions des Heretiques contre les Orthodoxes, ſoit à celles des Chrétiens contre les Payens ou les Juifs, mais plus ſouvent à ces dernieres. Ils n'ont pas toûjours examiné d'aſſés près ce qui leur ſembloit favorable à la Religion ; l'ardeur avec laquelle ils com-

batoient pour une ſi bonne cauſe, ne leur laiſſoit pas toûjours la liberté de choiſir aſſés bien leurs armes. C'eſt ainſi qu'il leur arrive quelquefois de ſe ſervir des Livres des Sibylles, ou de ceux d'Hermés Triſmegiſte, Roi d'Egypte.

On ne prétend point par-là affoiblir l'autorité, ni attaquer le merite de ces grands hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les mépriſes où ils peuvent être tombés ſur un certain nombre de faits, il leur reſtera une infinité de raiſonnemens ſolides, & de belles découvertes, ſurquoi on ne les peut aſſés admirer. Si avec les vrais titres de notre Religion ils nous en ont laiſſé d'autres qui peuvent être ſuſpects; c'eſt à nous à ne recevoir d'eux que ce qui eſt legitime, & à pardonner à leur zele de nous avoir fourni plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'eſt pas ſurprenant que ce même zele les ait perſuadés de la verité de je ne ſçai combien d'Oracles avantageux à la Religion, qui coururent dans les premiers Siecles de l'Egliſe. Les Auteurs des Livres des Sibylles, & de ceux d'Hermés ont bien pû l'être auſſi de

de ces Oracles. Du moins il étoit plus aisé d'en supposer que des Livres entiers. L'Histoire de Thamus est Payenne d'origine, mais Eusebe & d'autres grands hommes lui ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle est immediatement suivie dans Plutarque d'un autre conte si ridicule, qu'il suffiroit pour la décrediter entierement. Demetrius dit dans cet endroit que la plûpart des Isles qui sont vers l'Angleterre, sont desertes, & consacrées à des Demons & à des Heros; qu'ayant été envoyé par l'Empereur pour les reconnoître, il aborda à une de celles qui étoient habitées; que peu de tems après qu'il y fut arrivé, il y eut une tempête & des tonneres effroyables, qui firent dire aux gens du Païs qu'assurément quelqu'un des principaux Demons venoit de mourir, parce que leur mort étoit toûjours accompagnée de quelque chose de funeste. A cela Demetrius ajoûte que l'une de ces Isles est la prison de Saturne qui y est gardé par Briarée, & ensevelí dans un sommeil perpetuel, ce qui rend, ce me semble, le Geant assés inutile pour sa garde, & qu'il est environné d'une in-

finité de Demons, qui ſont à ſes pieds comme ſes eſclaves.

Ce Demetrius ne faiſoit-il pas des Relations bien curieuſes de ſes Voyages ? Et n'eſt-il pas beau de voir un Philoſophe comme Plutarque, nous conter froidement ces merveilles ? Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a nommé Herodote le Pere de l'Hiſtoire. Toutes les Hiſtoires Grecques, qui à ce conte-là, ſont ſes Filles, tiennent beaucoup de ſon genie, elles ont peu de verité, mais beaucoup de merveilleux, & de hoſes amuſantes. Quoi qu'il en ſoit, l'Hiſtoire de Thamus ſeroit preſque ſuffiſamment refutée quand elle n'auroit point d'autre défaut, que celui de ſe trouver dans un même traité avec les Demons de Demetrius.

Mais de plus, elle ne peut recevoir un ſens raiſonnable. Si ce grand Pan étoit un Demon, les Demons ne pouvoient-ils ſe faire ſçavoir ſa mort les uns aux autres, ſans y employer Thamus ? N'ont-ils point d'autres voyes pour s'envoyer des nouvelles, & d'ailleurs ſont-ils ſi imprudens que de révéler aux hommes leurs malheurs, & la foibleſſe de leur nature ? Dieu les y for-

çoit, dirés-vous. Dieu avoit donc un deſſein, mais voyons ce qui s'en enſuivit. Il n'y eut perſonne qui ſe désabusât du Paganiſme pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arrêté que c'étoit le Fils de Mercure & de Penelope, & non pas celui que l'on reconnoiſſoit en Arcadie pour le Dieu de *Tout*, ainſi que ſon nom le porte. Quoique la voix eût nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan, ſa mort ne tira guere à conſequence, & il ne paroît pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan étoit Jeſus-Chriſt, les Demons n'annoncerent aux hommes une mort ſi ſalutaire, que parce que Dieu les y contraignoit. Mais qu'en arriva-t-il? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans ſon vrai ſens? Plutarque vivoit dans le ſecond Siecle de l'Egliſe, & cependant perſonne ne s'étoit encore aviſé que Pan fût Jeſus-Chriſt mort en Judée.

L'Hiſtoire de Thulis eſt rapportée par Suidas, Auteur qui ramaſſe beaucoup de choſes, mais qui ne les choiſit guere. Son Oracle de Serapis peche de la même maniere que les Livres des Si-

bylles, par le trop de clarté sur nos mysteres. Mais de plus, ce Thulis Roi d'Egypte, n'étoit pas assurément un des Ptolomées, & que deviendra tout l'Oracle, s'il faut que Serapis soit un Dieu, qui n'ait été amené en Egypte que par un Ptolomée qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de Sçavans le prétendent sur des apparences très-fortes ? Du moins il est certain qu'Herodote qui aime tant à discourir sur l'ancienne Egypte, ne parle point de Serapis, & que Tacite conte tout au long comment, & pourquoi un des Ptolomées fit venir de Pont le Dieu Serapis, qui n'étoit alors connu que là.

L'Oracle rendu à Auguste sur l'Enfant Hebreu n'est point du tout recevable. Cedrenus le cite d'Eusebe, & aujourd'hui il ne s'y trouve point. Il ne seroit pas impossible que Cedrenus citât à faux, ou citât quelque Ouvrage faussement attribué à Eusebe. Il est bien homme à vous rapporter sur la foi de certains faux Actes de S. Pierre qui couroient encore de son tems, que Simon le Magicien avoit à sa porte un gros Dogue qui dévoroit ceux que son Maître ne vouloit pas laisser entrer ; que Saint

Pierre voulant parler à Simon ordonna à ce Chien de lui aller dire en langage humain, que Pierre ſerviteur de Dieu le demandoit; que le Chien s'acquita de cet ordre au grand étonnement de ceux qui étoient alors avec Simon; mais que Simon pour leur faire voir qu'il n'en ſçavoit pas moins que Saint Pierre, ordonna au Chien à ſon tour d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut executé auſſi-tôt. Voilà ce qui s'appelle chés les Grecs écrire l'Hiſtoire. Cedrenus vivoit dans un ſiecle ignorant, où la licence d'écrire impunément des Fables, ſe joignoit encore à l'inclination generale qui y porte les Grecs.

Mais quand Euſebe dans quelque Ouvrage qui ne ſeroit pas venu juſqu'à nous, auroit effectivement parlé de l'Oracle d'Auguſte, Euſebe lui-même ſe trompoit quelquefois, & on en a des preuves conſtantes. Les premiers défenſeurs du Chriſtianiſme, Juſtin, Tertullien, Theophile, Tatien auroient ils gardé le ſilence ſur un Oracle ſi favorable à la Religion? Etoient-ils aſſés peu zelés pour négliger cet avantage? Mais ceux * même qui nous

* *Cedrenus*, *Suidas*, *Nicephore*.

donnent cet Oracle le gâtent, en y ajoûtant qu'Auguſte de retour à Rome fit élever dans le Capitole un Autel avec cette Inſcription; *C'eſt ici l'Autel du Fils unique*, ou *Aîné de Dieu.* Où avoit-il pris cette idée d'un Fils unique de Dieu dont l'Oracle ne parle point?

Enfin, ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'Auguſte depuis le Voyage qu'il fit en Grece, 19 ans avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, n'y retourna jamais; & même lors qu'il en revint, il n'étoit guere dans la diſpoſition d'élever des Autels à d'autres Dieux qu'à lui; car il ſouffrit non-ſeulement * que les Villes d'Aſie lui en élevaſſent, & lui celebraſſent des Jeux ſacrés, mais même qu'à Rome on conſacrât un Autel à la Fortune qui étoit de retour, *Fortunæ reduci*, c'eſt-à-dire, à lui-même, & que l'on mît le jour d'un retour ſi heureux entre les jours de Fête.

Les Oracles qu'Euſebe rapporte de Porphire paroiſſent plus embaraſſans que tous les autres. Euſebe n'aura pas ſuppoſé à Porphire des Oracles qu'il ne citoit point, & Porphire qui étoit

* *Tacite, Dion, Caſſius.*

si attaché au Paganisme n'aura pas cité de faux Oracles sur la cessation des Oracles même, & à l'avantage de la Religion Chrétienne. Voici, ce semble, le cas où le témoignage d'un ennemi a tant de force.

Mais aussi, d'un autre côté, Porphire n'étoit pas assés mal-habile homme pour fournir aux Chrétiens des armes contre le Paganisme, sans y être nécessairement engagé par la suite de quelque raisonnement, & c'est ce qui ne paroît point ici. Si ces Oracles eussent été allegués par les Chrétiens, & que Porphire en convenant qu'ils avoient été effectivement rendus, se fût défendu des consequences qu'on en vouloit tirer, il est sûr qu'ils seroient d'un très-grand poids; mais c'est de Porphire même que les Chrétiens selon qu'il paroît par l'exemple d'Eusebe, tiennent ces Oracles, c'est Porphire qui prend plaisir à ruiner sa Religion, & à établir la nôtre. En verité cela est suspect de soi-même, & le devient encore davantage par l'excès où il pousse la chose; car on nous rapporte de lui-même je ne sçai combien d'autres Oracles très-clairs & très-positifs

ſur la Perſonne de Jeſus-Chriſt, ſur ſa Reſurrection, ſur ſon Aſcenſion ; enfin, le plus entêté & le plus habile des Payens nous accable de preuves du Chriſtianiſme. Défions-nous de cette generoſité.

Euſebe a crû que c'étoit un aſſés grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphire à la tête de tant d'Oracles ſi favorables à la Religion. Il nous les donne dépoüillés de tout ce qui les accompagnoit dans les écrits de Porphire. Que ſçavons-nous s'il ne les refutoit pas ? Selon l'interêt de ſa cauſe, il le devoit faire, & s'il ne l'a pas fait, aſſurément il avoit quelque intention cachée.

On ſoupçonne que Porphire étoit aſſés méchant pour faire de faux Oracles, & les preſenter aux Chrétiens, à deſſein de ſe moquer de leur credulité, s'ils les recevoient pour vrais, & appuyoient leur Religion ſur de pareils fondemens. Il en eût tiré des conſequences pour des choſes bien plus importantes que ces Oracles, & eût attaqué tout le Chriſtianiſme par cet exemple, qui au fond n'eût pourtant rien conclu.

Il

Il eſt toûjours certain que ce même Porphire qui nous fournit tous ces Oracles, ſoutenoit, comme nous avons vû, que les Oracles étoient rendus par des Genies menteurs. Il ſe pourroit donc bien faire qu'il eût mis en Oracles tous les Myſteres de notre Religion, exprès pour tâcher à les détruire, & pour les rendre ſuſpects de fauſſeté, parce qu'ils auroient été atteſtés par de faux-témoins. Je ſçai bien que les Chrétiens ne le prenoient pas ainſi; mais comment euſſent-ils jamais prouvé par raiſonnement, que les Demons étoient quelquefois forcés à dire la verité? Ainſi Porphire demeuroit toûjours en état de ſe ſervir de ſes Oracles contre eux; & ſelon le tour de cette diſpute, ils devoient nier que ces Oracles euſſent jamais été rendus, comme nous le nions preſentement. Cela, ce me ſemble, explique pourquoi Porphire étoit ſi prodigue d'Oracles favorables à notre Religion, & quel tour avoit pû prendre le grand Procès d'entre les Chrétiens & les Payens; nous ne faiſons que le deviner, car toutes les pieces n'en ſont pas venuës juſqu'à nous. C'eſt ainſi qu'en examinant un

peu les choſes de près, on trouve que ces Oracles qui paroiſſent ſi merveilleux, n'ont jamais été. Je n'en rapporterai point d'autres exemples, tout le reſte eſt de la même nature.

CHAPITRE V.

Que l'opinion commune ſur les Oracles, ne s'accorde pas ſi bien qu'on penſe avec la Religion.

LE ſilence de l'Ecriture ſur ces Demons que l'on prétend qui préſident aux Oracles, ne nous laiſſe pas ſeulement en liberté de n'en rien croire, mais il nous y porte aſſés naturellement. Seroit-il poſſible que l'Ecriture n'eût point appris aux Juifs & aux Chrétiens une choſe qu'ils ne pouvoient jamais deviner ſûrement par leur raiſon naturelle, & qu'il leur importoit extrêmement de ſçavoir, pour n'être pas ébranlés par ce qu'ils verroient arriver de ſurprenant dans les autres Religions ? Car je conçois que Dieu n'a parlé aux hommes que pour

suppléer à la foiblesse de leurs connoissances, qui ne suffisoient pas à leurs besoins, & que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas necessaire qu'ils le sçachent. Ainsi si les Oracles eussent été rendus par de mauvais Demons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendit lui-même, & qu'il y eût quelque chose de Divin dans des Religions fausses.

David reproche aux Payens des Dieux qui ont une bouche & n'ont point de parole, & souhaite à leurs Adorateurs pour toute punition, de devenir semblables à ce qu'ils adorent; mais si ces Dieux eussent eu non-seulement l'usage de la parole, mais encore la connoissance des choses futures, je ne voi pas que David eût pû faire ce reproche aux Payens, ni qu'ils eussent dû être fâchés de ressembler à leurs Dieux.

Quand les Saints Peres s'emportent avec tant de raison contre le culte des Idoles, ils supposent toûjours qu'elles ne peuvent rien; & si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir,

il ne falloit pas attaquer avec mépris leur impuiſſance, il falloit deſabuſer les peuples du pouvoir extraordinaire qui paroiſſoit en elles. En effet, auroit-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyoit être animé d'une vertu divine, ou tout au moins d'une vertu plus qu'humaine ? Il eſt vrai que ces Demons étoient ennemis de Dieu ; mais les Payens pouvoient-ils le deviner ? Si les Demons demandoient des ceremonies barbares & extravagantes, les Payens les croyoient bizarres ou cruels ; mais ils ne laiſſoient pas pour cela de les croire plus puiſſans que les hommes, & ils ne ſçavoient pas que le vrai Dieu leur offroit ſa protection contre eux. Ils ne ſe ſoûmettoient le plus ſouvent à leurs Dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il falloit appaiſer à quelque prix que ce fût, & cette ſoumiſſion & cette crainte n'étoient pas ſans fondement, ſi en effet les Demons donnoient des preuves de leur pouvoir, qui fuſſent au-deſſus de la Nature. Enfin le Paganiſme, ce culte ſi abominable aux yeux de Dieu, n'eût été qu'une erreur involontaire & excuſable.

Mais, dirés-vous, si les faux Prêtres ont toujours trompé les Peuples, le Paganisme n'a été non plus qu'une simple erreur où tomboient les Peuples credules, qui au fond avoient dessein d'honorer un Estre superieur.

La difference est bien grande. C'est aux hommes à se précautionner contre les Erreurs où ils peuvent être jettés par d'autres hommes; mais ils n'ont nul moyen de se précautionner contre celles où ils seroient jettés par des Genies qui sont au-dessus d'eux. Mes lumieres suffisent pour examiner si une Statuë parle, ou ne parle pas; mais du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus desabuser de la Divinité que je lui attribuë. En un mot, Dieu n'est obligé par les loix de sa bonté, qu'à me garantir des surprises dont je ne puis me garantir moi-même; pour les autres, c'est à ma raison à faire son devoir.

Aussi voyons-nous que quand Dieu a permis aux Demons de faire des prodiges, il les a en même tems confondus par des prodiges plus grands. Pharaon eût pû être trompé par ses Magiciens, mais Moïse étoit là, plus plus puissant que les Magiciens de Pha-

raon. Jamais les Demons n'ont eu tant de pouvoir, ni n'ont fait tant de choſes ſurprenantes, que du tems de Jeſus-Chriſt & des Apôtres.

Cela n'empêche pas que le Paganiſme n'ait toujours été appellé avec juſtice le culte des Demons. Premierement, l'idée qu'on y prend de la Divinité ne convient nullement au vrai Dieu, mais à ces Genies reprouvés & éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des Payens n'étoit pas tant d'adorer le premier Eſtre, la ſource de tous les biens, que ces Eſtres malfaiſans dont ils craignoient la colere ou le caprice. Enfin les Demons qui ont, ſans contredit, le pouvoir de tenter les hommes, & de leur tendre des pieges, favoriſoient, autant qu'il étoit en eux, l'erreur groſſiere des Payens, & leur fermoient les yeux ſur des impoſtures viſibles. De-là vient qu'on dit que le Paganiſme rouloit, non pas ſur les prodiges, mais ſur les preſtiges des Demons, ce qui ſuppoſe qu'en tout ce qu'ils faiſoient, il n'y avoit rien de réel, ni de vrai.

Il peut être cependant que Dieu ait quelquefois permis aux Demons quel-

ques effets réels. Si cela eſt arrivé, Dieu avoit alors ſes raiſons, & elles ſont toujours dignes d'un profond reſpect. Mais à parler en general la choſe n'a point été ainſi. Dieu permit au Diable de brûler les maiſons de Job, de déſoler ſes pâturages, de faire mourir tous ſes troupeaux, de fraper ſon corps de mille playes; mais ce n'eſt pas à dire que le Diable ſoit lâché ſur tous ceux à qui les mêmes malheurs arrivent. On ne ſonge point au Diable quand il eſt queſtion d'un homme malade ou ruiné. Le cas de Job eſt un cas particulier, on raiſonne independamment de cela, & nos raiſonnemens generaux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puiſſance de Dieu peut faire à tout.

Il paroît donc que l'opinion commune ſur les Oracles ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu, & qu'elle décharge le Paganiſme d'une bonne partie de l'extravagance, & même de l'abomination que les Saints Peres y ont toûjours trouvée. Les Payens devoient dire, pour ſe juſtifier, que ce n'étoit pas merveille qu'ils euſſent obéi à des Genies qui animoient des Statuës, & fai-

ſoient tous les jours cent choſes extraordinaires ; & les Chrétiens pour leur ôter toute excuſe, ne devoient jamais leur accorder ce Point. Si toute la Religion Payenne n'avoit été qu'une impoſture des Prêtres, le Chriſtianiſme profitoit de l'excès du ridicule où elle tomboit.

Auſſi y a-t-il bien de l'apparence que les diſputes des Chrétiens & des Payens étoient en cet état, lorſque Porphire avoüoit ſi volontiers que les Oracles étoient rendus par de mauvais Demons. Ces mauvais Demons lui étoient d'un double uſage. Il s'en ſervoit comme nous avons vû, à rendre inutiles, & même deſavantageux à la Religion Chrétienne, les Oracles dont les Chrétiens prétendoient ſe parer ; mais de plus, il rejettoit ſur ces Genies cruels & artificieux, toute la folie & toute la barbarie d'une infinité de Sacrifices que l'on reprochoit ſans ceſſe aux Payens.

C'eſt donc attaquer Porphire juſque dans ſes derniers retranchemens, & c'eſt prendre les vrais interêts du Chriſtianiſme, que de ſoutenir que les Demons n'ont point été les auteurs des Oracles.

CHAPITRE VI.

Que les Demons ne ſont pas ſuffiſamment établis par le Paganiſme.

DANS les premiers tems la Poëſie & la Philoſophie étoient la même choſe : toute ſageſſe étoit renfermée dans les Poëmes. Ce n'eſt pas que par cette alliance la Poëſie en valût mieux, mais la Philoſophie en valoit beaucoup moins. Homere & Heſiode ont été les premiers Philoſophes Grecs, & delà vient que les autres Philoſophes ont toujours pris fort ſericuſement ce qu'ils avoient dit, & ne les ont cités qu'avec honneur.

Homere confond le plus ſouvent les Dieux & les Demons ; mais Heſiode diſtingue quatre eſpeces de natures raiſonnables, les Dieux, les Demons, les Demi-Dieux ou Heros, & les Hommes. Il va plus loin, il marque la durée de la vie des Demons ; car ce ſont des Demons que les Nimphes dont il

parle dans l'endroit que nous allons citer, & Plutarque l'entend ainſi.

Une Corneille, dit Heſiode, *vit neuf fois autant qu'un Homme ; un Cerf quatre fois autant qu'une Corneille ; un Corbeau trois fois autant qu'un Cerf ; le Phenix neuf fois autant qu'un Corbeau, & les Nimphes enfin dix fois autant que le Phenix.*

On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie poëtique, indigne qu'un Philoſophe y faſſe aucune reflexion, & indigne même qu'un Poëte l'imite ; car l'agrément lui manque autant que la verité: mais Plutarque n'eſt pas de cet avis. Comme il voit qu'en ſuppoſant la vie de l'homme de 70 ans, ce qui en eſt la durée ordinaire, les Demons devroient vivre 680400 ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pû avoir l'experience d'une ſi longue vie dans les Demons, il aime mieux croire qu'Heſiode par le mot d'âge d'Homme, n'a entendu qu'une année. L'interpretation n'eſt pas trop naturelle ; mais ſur ce pied-là on ne conte pour la vie des Demons que 9720 ans, & alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pû experimenter que les Demons vi-

voient ce tems-là. De plus, il remarque dans le nombre de 9720. de certaines perfections Pithagoriciennes, qui le rendent tout-à-fait digne de marquer la durée de la vie des Demons. Voilà les raisonnemens de cette Antiquité si vantée.

Des Poëmes d'Homere & d'Hesiode les Demons ont passé dans la Phisolophie de Platon. Il ne peut être trop loüé de ce qu'il est celui d'entre les Grecs qui a conçu la plus haute idée de Dieu; mais cela même l'a jetté dans de faux raisonnemens. Parce que Dieu est infiniment élevé au-dessus des hommes, il a cru qu'il devoit y avoir entre lui & nous des especes moyennes qui fissent la communication de deux extremités si éloignées, & par le moyen desquelles l'action de Dieu passât jusqu'à nous. Dieu, disoit-il, ressemble à un triangle qui a ses trois côtés égaux, les Demons à un triangle qui n'en a que deux égaux, & les Hommes à un triangle qui les a inégaux tous trois. L'idée est assés belle, il ne lui manque que d'être mieux fondée.

Mais quoi? ne se trouve-t-il pas après tout que Platon a raisonné juste,

& ne ſçavons-nous pas certainement par l'Ecriture Sainte qu'il y a des Genies Miniſtres des volontés de Dieu, & ſes Meſſagers auprès des Hommes ? N'eſt-il pas admirable que Platon ait découvert cette verité par ſes ſeules lumieres naturelles ?

J'avouë que Platon a deviné une choſe qui eſt vraie, & cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La révelation nous aſſure de l'Exiſtence des Anges & des Démons, mais il n'eſt point permis à la raiſon humaine de nous en aſſurer. On eſt embaraſſé de cet eſpace infini qui eſt entre Dieu & les hommes, & on le remplit de Genies & de Demons ; mais de quoi remplira-t-on l'eſpace infini qui ſera entre Dieu & ces Genies, ou ces Demons mêmes ? Car de Dieu à quelque créature que ce ſoit la diſtance eſt infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverſe, pour ainſi dire, ce vuide infini pour aller juſqu'aux Demons, elle pourra bien aller auſſi juſqu'aux Hommes puiſqu'ils ne ſont plus éloignés que de quelques degrés, qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lors que Dieu traite avec les

Hommes par le moyen des Anges, ce n'eſt pas à dire que les Anges ſoient neceſſaires pour cette communication, ainſi que Platon le prétendoit, Dieu les y employe pour des raiſons que la Philoſophie ne penetrera jamais, & qui ne peuvent être parfaitement connuës que de lui ſeul.

Selon l'idée que donne la comparaiſon des Triangles, on voit que Platon avoit imaginé les Demons, afin que de Creature plus parfaite en Creature plus parfaite, on montât enfin juſqu'à Dieu; de ſorte que Dieu n'auroit que quelques degrés de perfection par deſſus la premiere des Creatures. Mais il eſt viſible que comme elles ſont toutes infiniment imparfaites à ſon égard, parce qu'elles ſont toutes infiniment éloignées de lui, les differences de perfection qui ſont entre elles diſparoiſſent dès qu'on les compare avec Dieu; ce qui les éleve les unes au-deſſus des autres, ne les approche pourtant pas de lui.

Ainſi à ne conſulter que la raiſon humaine, on n'a beſoin de Demons, ni pour faire paſſer l'action de Dieu juſqu'aux Hommes, ni pour mettre

entre Dieu & nous quelque choſe qui approche de lui, plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-être Platon lui-même n'étoit-il pas auſſi ſûr de l'exiſtence de ſes Demons que les Platoniciens l'ont été depuis. Ce qui me le fait ſoupçonner, c'eſt qu'il met l'Amour au nombre des Demons, car il mêle ſouvent la galanterie avec la Philoſophie, & ce n'eſt pas la galanterie qui lui réuſſit le plus mal. Il dit que l'Amour eſt fils du Dieu des Richeſſes, & de la Pauvreté; qu'il tient de ſon Pere la grandeur de courage, l'élevation des penſées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ſes propres forces, l'opinion de ſon merite, l'envie d'avoir toujours la préference; mais qu'il tient de ſa Mere cette indigence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oſer demander, cette diſpoſition qu'il a à la ſervitude, & cette crainte d'être mépriſé qu'il ne peut jamais perdre. Voilà, à mon ſens une des plus jolies Fables qui ſe ſoient jamais faites. Il eſt plaiſant que Platon en fît quelquefois d'auſſi

galantes & d'auſſi agréables qu'auroit pû faire Anacréon lui-même, & quelquefois auſſi ne raiſonnât pas plus ſolidement que n'auroit fait Anacréon. Cette origine de l'Amour explique parfaitement bien toutes les bizarreries de ſa nature, mais auſſi on ne ſçait plus ce que c'eſt que les Demons, du moment que l'Amour en eſt un. Il n'y a pas d'apparence que Platon ait entendu cela dans un ſens naturel & Philoſophique, ni qu'il ait voulu dire que l'Amour fût un Eſtre hors de nous, qui habitât les Airs. Aſſurément il l'a entendu dans un ſens galant, & alors il me ſemble qu'il nous permet de croire que tous ſes Demons ſont de la même eſpece que l'Amour; & puiſqu'il mêle de gayeté de cœur des Fables dans ſon Siſtême, il ne ſe ſoucie pas beaucoup que le reſte de ſon Siſtême paſſe pour fabuleux. Juſqu'ici nous n'avons fait que répondre aux raiſons qui ont fait croire que les Oracles avoient quelque choſe de ſurnaturel, commençons preſentement à attaquer cette opinion.

CHAPITRE VII.

Que de grandes Sectes de Philoſophes Payens n'ont point crû qu'il y eût rien de ſurnaturel dans les Oracles.

SI au milieu de la Grece même où tout retentiſſoit d'Oracles, nous avions ſoutenu que ce n'étoient que des impoſtures, nous n'aurions étonné perſonne par la hardieſſe de ce Paradoxe, & nous n'aurions point eu beſoin de prendre des meſures pour le debiter ſecretement. La Philoſophie s'étoit partagée ſur le fait des Oracles; les Platoniciens & les Stoïciens tenoient leur parti; mais les Ciniques, les Peripateticiens, & les Epicuriens s'en moquoient hautement. Ce qu'il y avoit de miraculeux dans les Oracles ne l'étoit pas tant que la moitié des Sçavans de la Grece ne fuſſent encore en liberté de n'en rien croire, & cela malgré

malgré le préjugé commun à tous les Grecs, ce qui merite d'être conté pour quelque chose.

Eusebe * nous dit que six cens personnes d'entre les Payens avoient écrit contre les Oracles, mais je croi qu'un certain Oenomaüs, dont il nous parle, & dont il nous a conservé quelques Fragmens, est un de ceux dont les Ouvrages meritent le plus d'être regretés.

Il y a plaisir à voir dans ses Fragmens qui nous restent, cet Oenomaüs plein de la liberté Cinique, argumenter sur chaque Oracle contre le Dieu qui l'a rendu, & le prendre lui-même à partie. Voici, par exemple, comment il traite le Dieu de Delphes, sur ce qu'il avoit répondu à Créſus.

Créſus en passant le Fleuve Halis renversera un grand Empire.

En effet, Créſus en passant le Fleuve Halis attaqua Cirus, qui, comme tout le monde sçait, vint fondre sur lui & le dépoüilla de tous ses Etats.

Tu t'étois vanté dans un autre Oracle rendu à Créſus, dit Oenomaüs à Apollon, *que tu sçavois le nombre des grains de sable*,

* *L. 4. de la Prép. Evang.*

tu t'étois bien fait valoir sur ce que tu voyois de Delphes cette Tortue que Créſus faiſoit cuire en Lidie dans le même moment. Voilà de belles connoiſſances pour en être ſi fier. Quand on te vient conſulter sur le ſuccès qu'aura la Guerre de Créſus & de Cirus, tu demeures court. Car ſi tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera, pourquoi te ſers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre? Ne ſçais-tu point qu'on ne les entendra pas? Si tu le ſçais, tu te plais donc à te jouer de nous; ſi tu ne le ſçais point, apprens de nous qu'il faut parler plus clairement, & qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que ſi tu as voulu te ſervir d'équivoques, le mot Grec par lequel tu exprimes que Créſus renverſera un grand Empire, n'eſt pas bien choiſi, & qu'il ne peut ſignifier que la victoire de Créſus ſur Cirus. S'il faut néceſſairement que les choſes arrivent, pourquoi nous amuſer avec tes ambiguités? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé, comme tu es, à nous chanter des Prophéties inutiles? Pourquoi tous ces Sacrifices que nous te faiſons? Quelle fureur nous poſſede?

Mais Oenemaüs eſt encore de plus mauvaiſe humeur, ſur cet Oracle que rendit Apollon aux Atheniens, lors que Xerxès fondit ſur la Grece avec

toutes les forces de l'Asie. La Pithie leur donna pour réponse, que Minerve, protectrice d'Athenes, tâchoit en vain par toutes sortes de moyens d'appaiser la colere de Jupiter; que cependant Jupiter en faveur de sa Fille, vouloit bien souffrir que les Atheniens se sauvassent dans des murailles de bois, & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'Enfans chers à leurs Meres, soit quand Cerés seroit dispersée, soit quand elle seroit ramassée.

Sur cela Oenomaüs perd entierement le respect pour le Dieu de Delphes. *Ce combat du Pere & de la Fille*, dit-il, *sied bien à des Dieux, il est beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations & des interêts si contraires. Jupiter est courroucé contre Athenes, il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie; mais s'il n'a pas pû la ruiner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a été réduit à emprunter des forces étrangeres, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville toutes les forces de l'Asie? Après cela cependant il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois; sur qui donc tombera sa colere? Sur des pierres? Beau Devin, tu ne sçais point à qui seront ces Enfans dont Salamine verra la per-*

te, s'ils seront Grecs ou Perses ; il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre Armée ; mais ne sçais tu point du moins qu'on verra que tu ne le sçais point ? Tu caches le tems de la Bataille sous ces belles expressions poetiques, soit quand Cerés sera dispersée, soit quand elle sera ramassée ; tu veux nous éblouir par ce langage pompeux, mais ne sçait-on pas bien qu'il faut qu'une Bataille navale se donne au tems des Semailles ou de la Moisson ? Apparemment ce ne sera pas en Hyver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par le moyen de ce Jupiter que Minerve tâche d'appaiser. Si les Grecs perdent la Bataille, Jupiter a été inéxorable ; s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé flechir. Tu dis, Apollon, qu'on fuye dans des murs de bois, tu conseilles, tu ne devines pas. Moi qui ne sçai point deviner, j'en eusse bien dit autant, j'eusse bien jugé que l'effet de la Guerre seroit tombé sur Athenes, & que puisque les Atheniens avoient des Vaisseaux, le meilleur pour eux étoit d'abandonner leur Ville, & de se mettre tous sur la Mer.

Telle étoit la vénération que de grandes Sectes de Philosophes avoient pour les Oracles, & pour les Dieux mêmes qu'on en croyoit auteurs. Il est assés plaisant que toute la Religion

Payenne ne fût qu'un Problême de Philoſophie. Les Dieux prennent-ils ſoin des affaires des hommes ? N'en prennent-ils pas ſoin? Cela eſt eſſentiel: il s'agit de ſçavoir ſi on les adorera, ou ſi on les laiſſera là ſans aucun culte, tous les Peuples ont déja pris le parti d'adorer, on ne voit de tous côtés que Temples, que Sacrifices; cependant une grande Secte de Philoſophes ſoutient publiquement que ces Sacrifices, ces Temples, ces Adorations ſont autant de choſes inutiles, & que les Dieux, loin de s'y plaire, n'en ont aucune connoiſſance. Il n'y a point de Grec qui n'aille conſulter les Oracles ſur ſes affaires, mais cela n'empêche pas que dans trois grandes Ecoles de Philoſophie, on ne traite hautement les Oracles d'impoſtures.

Qu'il me ſoit permis de pouſſer un peu plus loin cette reflexion, elle pourra ſervir à faire entendre ce que c'étoit que la Religion chés les Payens. Les Grecs en general avoient extrêmement de l'eſprit, mais ils étoient fort legers, curieux, inquiets, incapables de ſe moderer ſur rien; & pour dire tout ce que j'en penſe, ils avoient tant d'eſ-

prit, que leur raiſon en ſouffroit un peu. Les Romains étoient d'un autre caractere ; Gens ſolides, ſerieux, appliqués, qui ſçavoient ſuivre un principe, & prévoir de loin une conſequence. Je ne ſerois pas ſurpris que les Grecs, ſans ſonger aux ſuites, euſſent traité étourdiment le pour & le contre de toutes choſes, qu'ils euſſent fait des Sacrifices, en diſputant ſi les Sacrifices pouvoient toucher les Dieux, & qu'ils euſſent conſulté les Oracles, ſans être aſſurés que les Oracles ne fuſſent pas de pures illuſions. Apparemment les Philoſophes s'intereſſoient aſſés peu au Gouvernement pour ne ſe pas ſoucier de choquer la Religion dans leurs diſputes, & peut-être le Peuple n'avoit pas aſſés de foi aux Philoſophes pour abandonner la Religion, ni pour y rien changer ſur leur parole ; & enfin la paſſion dominante des Grecs étoit de diſcourir ſur toutes les matieres à quelque prix que ce pût être. Mais il eſt ſans doute plus étonnant que les Romains, & les plus habiles d'entre les Romains, & ceux qui ſçavoient le mieux combien la Religion tiroit à conſequence pour la politique,

ayent osé publier des Ouvrages, ou non seulement ils mettoient leur Religion en question, mais même la tournoient entierement en ridicule. Je parle de Ciceron, qui dans ses Livres de la Divination n'a rien épargné de ce qui étoit le plus Saint à Rome. Après qu'il a fait voir assés vivement à ceux contre qui il dispute, quelle extrême folie c'étoit de consulter des entrailles d'Animaux, il les réduit à répondre que les Dieux, qui sont tout-puissans, changent les entrailles dans le moment du Sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté, & l'avenir. Cette réponse étoit de Chrisippe, d'Antipater, & de Posidonius tous grands Philosophes, & Chefs du parti des Stoïciens. *Ah ! que dites-vous*, reprend Ciceron, *il n'y a point de Vieilles si credules que vous. Croyez-vous que le même Veau ait le foye bien disposé, s'il est choisi pour le Sacrifice par une certaine personne; & mal disposé, s'il est choisi par une autre ? Cette disposition de foye peut-elle changer en un instant, pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient? Ne voyez-vous pas que c'est le hazard qui fait les choix des Victimes; l'experience même ne vous l'apprend-elle pas ? Car souvent les entrailles*

d'une Victime ſont tout-à-fait funeſtes, & celles de la Victime qu'on immole immediatement après, ſont les plus heureuſes du monde. Que deviennent les menaces de ces premieres entrailles? Ou comment les Dieux ſe ſont-ils appaiſés ſi promptement? Mais vous dites qu'un jour il ne ſe trouva point de cœur à un Bœuf que Ceſar ſacrifioit, & que comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre ſans en avoir un, il faut neceſſairement qu'il ſe ſoit retiré dans le moment du Sacrifice. Eſt-il poſſible que vous ayés aſſés d'eſprit pour voir qu'un Bœuf n'a pû vivre ſans cœur, & que vous n'en ayés pas aſſés pour voir que ce cœur n'a pû en un moment s'envoler je ne ſçai où? Et un peu après il ajoute: *Croyés-moi, vous ruinés toute la Phyſique pour défendre l'Art des Aruſpices. Car ce ne ſera pas le cours ordinaire de la Nature qui fera naître & mourir toutes choſes, & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le neant. Quel Phiſicien a jamais ſoutenu cette opinion? Il faut pourtant que les Aruſpices la ſoutiennent.*

Je ne donne ce paſſage de Ciceron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il inſultoit à la Religion qu'il ſuivoit lui-même; en mille autres endroits, il ne fait pas plus de

grace

grace aux Poulets sacrés, au vol des Oiseaux, & à tous les miracles dont les Annales des Pontifes étoient remplies

Pourquoi ne lui faisoit-on pas son procès sur son impieté? Pourquoi tout le Peuple ne le regardoit-il pas avec horreur? Pourquoi tous les Colleges des Prêtres ne s'élevoient-ils pas contre lui? Il y a lieu de croire que chés les Payens la Religion n'étoit qu'une pratique, dont la speculation étoit indifferente. Faites comme les autres, & croyés ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant; mais le Peuple, qui n'en reconnoissoit pas l'impertinence, s'en contentoit, & les gens d'esprit s'y soumettoient aisément, parce qu'il ne les génoit guere.

Aussi voit-on que toute la Religion Payenne ne demandoit que des ceremonies, & nuls sentimens du cœur. Les Dieux sont irrités, tous leurs foudres sont prêts à tomber, comment les appaisera-t-on? Faut-il se repentir des crimes qu'on a commis? Faut-il rentrer dans les voyes de la justice naturelle, qui devroit être entre tous les Hommes? Point du tout. Il faut seule-

ment prendre un Veau de telle couleur, né en tel tems, l'égorger avec un tel couteau, & cela désarmera tous les Dieux ; encore vous est-il permis de vous moquer en vous-même du Sacrifice, si vous voulés, il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en étoit de même des Oracles ; y croyoit qui vouloit, mais on ne laissoit pas de les consulter. La coûtume a sur les hommes une force, qui n'a nullement besoin d'être appuyée de la raison.

CHAPITRE VIII.

Que d'autres que des Philosophes ont aussi assés souvent fait peu de cas des Oracles.

LEs Histoires sont pleines d'Oracles, ou mépriſés par ceux qui les recevoient, ou modifiés à leur fantaisie. * Pactias Lidien, & Sujet des Perses, s'étant refugié à Cumes, Ville Grec-

* *Herodote, l.* 1.

que, les Perſes ne manquerent pas d'envoyer demander qu'on le leur livrât. Les Cuméens firent auſſi-tôt conſulter l'Oracle des Branchides, pour ſçavoir comment ils en devoient uſer. L'Oracle répondit qu'ils livraſſent Pactias. Ariſtodicus, un des premiers de Cumes, qui n'étoit pas de cet avis, obtint par ſon credit qu'on envoyât une ſeconde fois vers l'Oracle, & même il ſe fit mettre du nombre des Députés. L'Oracle ne lui fit que la réponſe qu'il avoit déja faite. Ariſtodicus peu ſatisfait, s'aviſa en ſe promenant autour du Temple, d'en faire ſortir de petits Oiſeaux, qui y faiſoient leurs nids. Auſſitôt il ſortit du Sanctuaire une voix qui lui crioit : *Deteſtable Mortel, qui te donne la hardieſſe de chaſſer d'ici ceux qui ſont ſous ma protection? Et quoi, grand Dieu,* répondit bien vîte Ariſtodicus, *vous nous ordonnés bien de chaſſer Pactias qui eſt ſous la nôtre? Oui, je vous l'ordonne*, reprit le Dieu, *afin que vous qui êtes des Impies, vous periſſiés plutôt, & que vous ne veniés plus importuner les Oracles ſur vos affaires.*

Il paroît bien que le Dieu étoit pouſſé à bout, puiſqu'il avoit recours aux injures, il paroît bien auſſi qu'Ariſto-

dicus ne croyoit pas trop que ce fût un Dieu qui rendît ces Oracles, puisqu'il cherchoit à l'attraper par la comparaison des Oiseaux, & après qu'il l'eut attrapé en effet, apparemment il le crût moins Dieu que jamais. Les Cuméens eux-mêmes n'en devoient être guere persuadés, puisqu'ils croyoient qu'une seconde Députation pouvoit le faire dédire, ou que du moins il penseroit mieux à ce qu'il devoit répondre. Je remarque ici en passant, que puisqu'Aristodicus tendoit un piége à ce Dieu, il falloit qu'il eût prévû qu'on ne lui laisseroit pas chasser les Oiseaux d'un asyle si saint sans en rien dire, & que par conséquent les Prêtres étoient extrêmement jaloux de l'honneur de leurs Temples.

* Ceux d'Egine ravageoient les côtes de l'Attique, & les Atheniens se préparoient à une Expedition contre Egine, lorsqu'il leur vint de Delphes un Oracle qui les menaçoit d'une ruine entiere, s'ils faisoient la Guerre aux Eginetes plutôt que dans trente ans; mais ces trente ans passés, ils n'avoient qu'à bâtir un Temple à

* *Herodote, l. 5.*

Eaque, & entreprendre la Guerre, & alors tout leur devoit réüſſir. Les Atheniens qui brûloient d'envie de ſe venger, couperent l'Oracle par la moitié; ils n'y déférerent qu'en ce qui regardoit le Temple d'Eaque, & ils le bâtirent ſans retardement; mais pour les trente ans, ils s'en moquerent, ils allerent auſſi-tôt attaquer Egine, & eurent tout l'avantage. Ce n'eſt point un particulier qui a ſi peu d'égard pour les Oracles, c'eſt tout un Peuple, & un Peuple très-ſuperſtitieux.

Il n'eſt pas trop aiſé de dire comment les Peuples Payens regardoient leur Religion. Nous avons dit qu'ils ſe contentoient que les Philoſophes ſe ſoumiſſent aux Ceremonies, cela n'eſt pas tout-à-fait vrai. Je ne ſçache point que Socrate refusât d'offrir de l'encens aux Dieux, ni de faire ſon perſonnage comme les autres dans les Fêtes publiques; cependant le Peuple lui fit ſon procès ſur les ſentimens particuliers qu'on lui imputoit en matiere de Religion, & qu'il falloit preſque deviner en lui, parce qu'il ne s'en étoit jamais expliqué ouvertement. Le Peuple entroit donc en connoiſſance de ce

qui ſe traitoit dans les Ecoles de Philoſophie, & comment ſouffroit-il qu'on y ſoutînt hautement tant d'opinions contraires au culte établi, & ſouvent à l'exiſtence même des Dieux ? Du moins il ſçavoit parfaitement ce qui ſe joüoit ſur les Theatres. Ces Spectacles étoient faits pour lui, & il eſt ſûr que jamais les Dieux n'ont été traités avec moins de reſpect que dans les Comedies d'Ariſtophane. Mercure dans le Plutus vient ſe plaindre de ce qu'on a rendu la vûë au Dieu des Richeſſes, qui auparavant étoit aveugle, & de ce que Plutus commençant à favoriſer également tout le monde, les autres Dieux à qui on ne fait plus de Sacrifices pour avoir du bien, meurent tous de faim. Il pouſſe la choſe juſqu'à demander un Emploi, quel qu'il ſoit, dans une maiſon bourgeoiſe, pour avoir du moins dequoi manger. Les Oiſeaux d'Ariſtophane ſont encore bien libres. Toute la Piece roule ſur ce qu'une certaine Ville des Oiſeaux que l'on a deſſein de bâtir dans les Airs, interrompoit le commerce qui eſt entre les Dieux & les Hommes, rendroit les Oiſeaux maîtres de tout,

& réduiroit les Dieux à la derniere misere. Je vous laisse à juger si tout cela est bien devot. Ce fut pourtant ce même Aristophane qui commença à exciter le Peuple contre la prétendue impieté de Socrate. Il y a là je ne sçai quoi d'inconcevable, qui se trouve si souvent dans les affaires du monde.

Il est toujours constant par ces exemples, & il le seroit encore par une infinité d'autres, s'il en étoit besoin, que le Peuple étoit quelquefois d'humeur à écouter des plaisanteries sur sa Religion. Il en pratiquoit les Ceremonies seulement pour se délivrer des inquietudes qu'il eût pû avoir en ne les pratiquant pas; mais au fond, il ne paroît pas qu'il y eût trop de foi. A l'égard des Oracles, il en usoit de même. Le plus souvent il les consultoit pour n'avoir plus à les consulter; & s'ils ne s'accommodoient pas à ses desseins, il ne se génoit pas beaucoup pour leur obéïr. Ainsi ce n'étoit peut-être pas une chose si constante, même parmi le Peuple, que les Oracles fussent rendus par des Divinités.

Après cela, il seroit fort inutile de rapporter des Histoires de Grands Ca-

pitaines, qui ne se sont pas fait une affaire de passer par dessus des Oracles ou des Auspices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cela s'est pratiqué même dans les premiers Siecles de la Republique Romaine, dans ces tems d'une heureuse grossiereté, où l'on étoit si scrupuleusement attaché à la Religion, & où, comme dit Tite-Live, dans l'endroit même que nous allons citer de lui, on ne connoissoit point encore cette Philosophie qui apprend à mépriser les Dieux. * Papirius faisoit la guerre aux Samnites, & dans les conjonctures où l'on étoit, l'Armée Romaine souhaitoit avec une extrême ardeur, que l'on en vînt à un Combat. Il fallut auparavant consulter les Poulets sacrés, & l'envie de combattre étoit si generale, que quoique les Poulets ne mangeassent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avoient soin d'observer l'Auspice ne laissèrent pas de rapporter au Consul qu'ils avoient fort bien mangé. Sur cela le Consul promet en même tems à ses Soldats & la Bataille & la Victoire. Cependant il y eut contesta-

* *Tite-Live, liv.* 10.

tion entre les Gardes des Poulets ſur cet Auſpice qu'on avoit rapporté à faux. Le bruit en vint juſqu'à Papirius, qui dit qu'on lui avoit rapporté un Auſpice favorable, & qu'il s'en tenoit-là; que ſi on ne lui avoit pas dit la verité, c'étoit l'affaire de ceux qui prenoient les Auſpices, & que tout le mal devoit tomber ſur leur tête. Auſſi-tôt il ordonna qu'on mît ces malheureux aux premiers rangs, & avant que l'on eût encore donné le ſignal de la Bataille, un trait partit, ſans que l'on ſçût de quel côté, & alla percer le Garde des Poulets qui avoit rapporté l'Auſpice à faux. Dès que le Conſul ſçut cette nouvelle, il s'écria: *Les Dieux ſont ici preſens, le criminel eſt puni, ils ont déchargé toute leur colere ſur celui qui la meritoit, nous n'avons plus que des ſujets d'eſperance.* Auſſi-tôt il fit donner le ſignal, & il remporta une victoire entiere ſur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les Dieux eurent moins de part que Papirius à la mort de ce pauvre Garde de Poulets, & que le General en voulut tirer un ſujet de raſſurer les Soldats, que le faux Auſpice pouvoit avoir ébranlés.

Les Romains ſçavoient deja de ces ſortes de tours dans le tems de leur plus grande ſimplicité.

Il faut donc avoüer que nous aurions grand tort de croire les Auſpices, ou les Oracles plus miraculeux que les Payens ne les croyoient eux-mêmes. Si nous n'en ſommes pas auſſi deſabuſés que quelques Philoſophes, & quelques Generaux d'Armée, ſoyons-le du moins autant que le Peuple l'étoit quelquefois.

Mais tous les Payens mépriſoient-ils les Oracles? Non, ſans doute. Et bien, quelques particuliers qui n'y ont point eu d'égard, ſuffiſent-ils pour les décrediter entierement? A l'autorité de ceux qui n'y croyoient pas, il ne faut qu'oppoſer l'autorité de ceux qui y croyoient.

Ces deux autorités ne ſont pas égales. Le témoignage de ceux qui croyent une choſe déja établie, n'a point de force pour l'appuyer; mais le témoignage de ceux qui ne la croyent pas, a de la force pour la détruire. Ceux qui croyent, peuvent n'être pas inſtruits des raiſons de ne point croire; mais il ne ſe peut guere que ceux qui ne

croyent point, ne ſoient point inſtruits des raiſons de croire.

C'eſt tout le contraire quand la choſe s'établit ; le témoignage de ceux qui la croyent, eſt de ſoi-même plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croyent point ; car naturellement ceux qui la croyent, doivent l'avoir examinée ; & ceux qui ne la croyent point, peuvent ne l'avoir pas fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ni dans l'autre cas, l'autorité de ceux qui croyent, ou ne croyent point, ſoit de déciſion ; je veux dire ſeulement que ſi on n'a point d'égard aux raiſons ſur leſquels les deux partis ſe fondent, l'autorité des uns eſt tantôt plus recevable, tantôt celle des autres. Cela vient en general, de ce que pour quitter une opinion commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il faut faire quelque uſage de ſa raiſon, bon ou mauvais ; mais il n'eſt point beſoin d'en faire aucun pour rejetter une opinion nouvelle, ou pour en prendre une qui eſt commune. Il faut des forces pour réſiſter au torrent, mais il n'en faut point pour le ſuivre.

Et il n'importe ſur le fait des Ora-

cles, que parmi ceux qui y croyoient quelque chose de divin & de surnaturel, il se trouve des Philosophes d'un grand nom, tels que les Stoïciens. Quand les Philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils sont plus incurables que le Peuple même, parce qu'ils s'entêtent également & du préjugé, & des fausses raisons dont ils le soutiennent. Les Stoïciens en particulier, malgré le faste de leur Secte, avoient des opinions qui font pitié. Comment n'eussent-ils pas crû aux Oracles ? ils croyoient bien aux Songes. Le grand Chrisippe ne retranchoit de sa créance aucun des points qui entroient dans celle de la moindre femmelette.

CHAPITRE IX.

Que les anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop crû que les Oracles fussent rendus par les Demons.

QUoiqu'il paroisse que les Chrétiens Sçavans des premiers Siecles ai-

maſſent aſſés à dire que les Oracles étoient rendus par les Demons, ils ne laiſſoient pas de reprocher ſouvent aux Payens qu'ils étoient joués par leurs Prêtres. Il falloit que la choſe fût bien vraye, puiſqu'ils la publioient aux dépens de ce Siſtême des Demons, qu'ils croyoient leur être ſi favorable.

Voici comment parle Clement Alexandrin au troiſiéme Livre des Tapiſſeries. *Vante-nous, ſi tu veux, ces Oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros, d'Apollon Pithien, de Didime, d'Amphilochus. Tu peux encore y ajouter les Augures, & les Interprêtes des ſonges & des prodiges. Fais-nous paroître auſſi devant l'Apollon Pithien, ces gens qui devinoient par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été ſi eſtimés parce qu'ils parloient du ventre. Que les Secrets des Temples des Egyptiens, & que la Necromancie des Etruſques demeurent dans les tenebres; toutes ces choſes ne ſont certainement que des Impoſtures extravagantes, & de pures tromperies pareilles à celle des jeux de Dés. Les Chévres qu'on a dreſſées à la Divination, & les Corbeaux qu'on a inſtruits à rendre des Oracles, ne ſont, pour ainſi dire, que les Aſſociés de ces Charlatans qui fourbent tous les hommes.*

Euſebe au commencement du quatriéme Livre de ſa Préparation Evangelique, propoſe dans toute leur étenduë les meilleures raiſons qui ſoient au monde, pour prouver que tous les Oracles ont pû n'être que des Impoſtures, & ce n'eſt que ſur ces mêmes raiſons que je prétends m'appuyer dans la ſuite, quand je viendrai au détail des fourberies des Oracles.

J'avoue cependant que quoi qu'Euſebe ſçût ſi bien tout ce qui pouvoit empêcher qu'on les crût ſurnaturels, il n'a pas laiſſé de les attribuer aux Demons, & il ſemble que l'autorité d'un homme ſi bien inſtruit des raiſons des deux partis, eſt d'un grand préjugé pour le parti qu'il embraſſe.

Mais remarqués qu'Euſebe, après avoir fort bien prouvé que les Oracles ont pû n'être que des Impoſtures des Prêtres, aſſure ſans détruire ni affoiblir ces premieres preuves, qu'ils ont pourtant été le plus ſouvent rendus par des Demons. Il falloit qu'il apportât quelque Oracle non ſuſpect, & rendu dans de telles circonſtances, que quoique beaucoup d'autres pûſſent être imputés à l'artifice des Prêtres, celui-là n'y

pût jamais être imputé ; mais c'eſt ce qu'Euſebe ne fait point du tout. Je voi bien que tous les Oracles peuvent n'avoir été que des fourberies, mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoi ? parce que je ſuis bien aiſe d'y faire entrer les Demons. Voilà une aſſés pitoyable eſpece de raiſonnement. Ce ſeroit autre choſe ſi Euſebe dans les circonſtances des tems où il s'eſt trouvé, n'avoit oſé dire ouvertement que les Oracles ne fuſſent pas l'ouvrage des Demons, mais qu'en faiſant ſemblant de le ſoutenir, il eût inſinué le contraire avec le plus d'adreſſe qu'il eût pû.

C'eſt à nous à croire l'un ou l'autre ſelon que nous eſtimerons plus ou moins Euſebe. Pour moi, je croi voir clairement que dans l'endroit dont il eſt queſtion, il n'y a placé les Demons que par maniere d'acquit, & par un reſpect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune.

Un paſſage d'Origene dans ſon Livre ſeptiéme contre Celſe, prouve aſſés bien qu'il n'attribuoit les Oracles aux Demons que pour s'acommoder au tems, & à l'état où étoit alors cette

grande dispute entre les Chrétiens & les Payens. *Je pourrois*, dit-il, *me servir de l'autorité d'Aristote & des Peripateticiens, pour rendre la Pithie fort suspecte; je pourrois tirer des écrits d'Epicure & de ses Sectateurs une infinité de choses, qui décrediteroient les Oracles, & je ferois voir aisément que les Grecs eux-mêmes n'en faisoient pas trop de cas; mais j'accorde que ce n'étoient point des fictions ni des impostures; voyons si en ce cas-là même, à examiner la chose de près, il seroit besoin que quelque Dieu s'en fût mêlé, & s'il ne seroit pas plus raisonnable d'y faire présider de mauvais Demons, & des Genies ennemis du Genre humain.*

Il paroît assés que naturellement Origene eût cru des Oracles ce que nous en croyons; mais les Payens qui les produisoient pour un titre de la Divinité de leur Religion, n'avoient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs Prêtres. Il falloit donc pour gagner quelque chose sur les Payens, leur accorder ce qu'ils soutenoient si opiniâtrément, & leur faire voir que quand même il y auroit eu du surnaturel dans les Oracles, ce n'étoit pas à dire que la vraye Divinité y

eût

eût eu part, & alors on étoit obligé de mettre les Demons en jeu.

Il eſt vrai, qu'abſolument parlant, il valoit mieux en exclure tout-à-fait les Demons, & que l'on eût donné par-là une plus grande atteinte à la Religion Payenne; mais tout le monde ne penetroit peut-être pas ſi avant dans cette matiere, & l'on croyoit faire bien aſſés, lorſque par l'hipotheſe des Demons, qui ſatisfait à tout avec deux paroles, on rendoit inutiles aux Payens toutes les choſes miraculeuſes qu'ils pouvoient jamais alleguer en faveur de leur faux culte.

Voilà apparemment ce qui fut cauſe que dans les premiers Siecles de l'Egliſe on embraſſa ſi generalement ce Siſtême ſur les Oracles. Nous perçons encore aſſés dans les tenebres d'une antiquité ſi éloignée, pour y démêler que les Chrétiens ne prenoient pas tant cette opinion à cauſe de la verité qu'ils y trouvoient, qu'à cauſe de la facilité qu'elle leur donnoit à combattre le Paganiſme, & s'ils renaiſſoient dans les tems où nous ſommes, délivrés comme nous des raiſons étrangeres qui les déterminoient

à ce parti, je ne doute point qu'ils ne ſuiviſſent preſque tous le nôtre.

Juſqu'ici nous n'avons fait que lever les préjugés qui ſont contraires à notre opinion, & que l'on tire ou du Siſtême de la Religion Chrétienne, ou de la Philoſophie, ou du ſentiment general des Payens, & des Chrétiens même. Nous avons répondu à tout cela, non pas en nous tenant ſimplement ſur la défenſive, mais le plus ſouvent même en attaquant. Il faut preſentement attaquer encore avec plus de force, & faire voir par toutes les circonſtances particulieres qu'on peut remarquer dans les Oracles, qu'ils n'ont jamais merité d'être attribués à des Genies.

CHAPITRE X.

Oracles corrompus.

ON corrompoit les Oracles avec une facilité qui faiſoit bien voir qu'on avoit à faire à des Hommes. *La Pithie Philippiſe*, diſoit Demoſthene, lorſqu'il

ſe plaignoit que les Oracles de Delphes étoient toujours conformes aux interêts de Philippe.

* Quand Cleomene Roi de Sparte voulut dépoüiller de la Royauté Demarate l'autre Roi, ſous prétexte qu'il n'étoit pas Fils d'Ariſton ſon Prédeceſſeur, & qu'Ariſton lui-même s'étoit plaint qu'il lui étoit né trop peu de tems après ſon mariage, on envoya à l'Oracle ſur une queſtion ſi difficile, & en effet elle étoit de la nature de celles qui ne peuvent être décidées que par les Dieux. Mais Cleomene avoit pris les devans auprès de la Superieure des Prêtreſſes de Delphes; elle déclara que Demarate n'étoit point Fils d'Ariſton. La fourberie fut découverte quelque tems après, & la Prêtreſſe privée de ſa Dignité. Il falloit bien venger l'honneur de l'Oracle & tâcher de le réparer.

* * Pendant qu'Hippias étoit Tiran d'Athenes, quelques Citoyens qu'il avoit bannis obtinrent de la Pithie à force d'argent, que quand il viendroit des Lacédemoniens la conſulter ſur

* *Herodote, l. 6.*
* * *Herodote, l. 5.*

quoi que ce pût être, elle leur dît toujours qu'ils euſſent à délivrer Athenes de la tyrannie. Les Lacédemoniens, à qui on rediſoit toujours la méme choſe à tout propos, crurent enfin que les Dieux ne leur pardonneroient jamais de mépriſer des ordres ſi frequens, & prirent les armes contre Hippias, quoi qu'il fût leur allié.

Si les Demons rendoient les Oracles, les Demons ne manquoient pas de complaiſance pour les Princes qui étoient une fois devenus redoutables, & on peut remarquer que l'Enfer avoit bien des égards pour Alexandre & pour Auguſte. Quelques Hiſtoriens diſent nettement qu'Alexandre voulut d'autorité abſoluë être Fils de Jupiter Hammon, & pour l'interêt de ſa vanité, & pour l'honneur de ſa Mere qui étoit ſoupçonnée d'avoir eu quelque Amant moins conſiderable que Jupiter. On y a ajouté qu'avant que d'aller au Temple, il fit avertir le Dieu de ſa volonté, & que le Dieu l'executa de fort bonne grace. Les autres Auteurs tiennent tout au moins que les Prêtres imaginerent d'eux-mêmes ce moyen de flater Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui

fonde toute cette Divinité d'Alexandre sur une mépriſe du Prêtre d'Hammon, qui en ſaluant ce Roi, & lui voulant dire en Grec, *O mon Fils*, prononça dans ces mots une S au lieu d'une N, parce qu'étant Libien il ne ſçavoit pas trop bien prononcer le Grec, & ces mots avec ce changement ſignifioient, *O Fils de Jupiter*. Toute la Cour ne manqua pas de relever cette faute du Prêtre à l'avantage d'Alexandre, & ſans doute le Prêtre lui-même la fit paſſer pour une inſpiration du Dieu qui avoit conduit ſa langue, & confirma par des Oracles ſa mauvaiſe prononciation. Cette derniere façon de conter l'Hiſtoire eſt peut-être la meilleure; les petites origines conviennent aſſés aux grandes choſes.

Auguſte fut ſi amoureux de Livie, qu'il l'enleva à ſon Mari toute groſſe qu'elle étoit, & ne ſe donna pas le loiſir d'attendre qu'elle fût accouchée pour l'épouſer. Comme l'action étoit un peu extraordinaire, * on en conſulta l'Oracle. L'Oracle qui ſçavoit faire ſa cour, ne ſe contenta pas de l'approuver; il aſſura que jamais un

* *Prudence.*

Mariage ne réüſſiſſoit mieux que quand on épouſoit une perſonne déja groſſe. Voilà pourtant, ce me ſemble, une étrange maxime.

Il n'y avoit à Sparte que deux Maiſons dont on pût prendre des Rois. Liſander, un des plus grands Hommes que Sparte ait jamais eus, forma le deſſein d'ôter cette diſtinction trop avantageuſe à deux Familles, & trop injurieuſe à toutes les autres, & d'ouvrir le chemin de la Royauté à tous ceux qui ſe ſentiroient aſſés de merite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan ſi compoſé, & qui embraſſoit tant de choſes, que je m'étonne qu'un homme d'eſprit en ait pû eſperer quelque ſuccès. Plutarque dit fort bien que c'étoit comme une Demonſtration de Mathematique, à laquelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avoit une Femme dans le Pont, qui prétendoit être groſſe d'Apollon. Liſander jetta les yeux ſur ce Fils d'Apollon, pour s'en ſervir quand il ſeroit né. C'étoit avoir des vûës bien étendues. Il fit courir le bruit que les Prêtres de Delphes gardoient d'anciens Oracles, qu'il ne leur étoit pas permis de lire, parce qu'A-

pollon avoit reſervé ce droit à quelqu'un qui ſeroit ſorti de ſon Sang, & qui viendroit à Delphes faire reconnoître ſa naiſſance. Ce Fils d'Apollon devoit être le petit Enfant de Pont, & parmi ces Oracles ſi myſterieux, il y en devoit avoir qui euſſent annoncé aux Spartiates, qu'il ne falloit donner la Couronne qu'au merite, ſans avoir égard aux familles. Il n'étoit plus queſtion que de compoſer les Oracles, de gagner le Fils d'Apollon qui s'appelloit Silenus, de le faire venir à Delphes, & de corrompre les Prêtres. Tout cela étoit fait, ce qui me paroît fort ſurprenant; car quelles machines n'avoit-il pas fallu faire jouer? Déja Silenus étoit en Grece, & il ſe préparoit à s'aller faire reconnoître à Delphes pour Fils d'Apollon, mais malheureuſement un des Miniſtres de Liſander fut effrayé, quoi que tard, de ſe voir embarqué dans une affaire ſi délicate, & il ruina tout.

On ne peut guere voir un exemple plus remarquable de la corruption des Oracles; mais en le rapportant, je ne veux pas diſſimuler ce que mon Auteur diſſimule, c'eſt que Liſander avoit dé-

ja essayé de corrompre beaucoup d'autres Oracles, & n'en avoit pû venir à bout. Dodone avoit resisté à son argent, Jupiter Hammon avoit été inflexible, & même les Prêtres du lieu députerent à Sparte pour accuser Lisander, mais il se tira d'affaire par son credit. La grande Prêtresse même de Delphes avoit refusé de lui vendre sa voix, & cela me fait croire qu'il y avoit à Delphes deux Colleges qui n'avoient rien de commun, l'un de Prêtres, & l'autre de Prêtresses; car Lisander qui ne pût corrompre la grande Prêtresse, corrompit bien les Prêtres. Les Prêtresses étoient les seules qui rendissent des Oracles de vive voix, & qui fissent les enragées sur le Trepié, mais apparemment les Prêtres avoient un Bureau de Propheties écrites, dont ils étoient les Maîtres, les Dispensateurs, & les Interprêtes.

Je ne doute point que ces Gens-là, pour l'honneur de leur Métier, ne fissent quelquefois les difficiles avec ceux qui les vouloient gagner, sur tout si on leur demandoit des choses dont il n'y eût pas lieu d'esperer beaucoup de succès, telle qu'étoit la nouveauté que Lisander

sander avoit dessein d'introduire dans le Gouvernement de Sparte. Peut-être même le parti d'Agesilas, qui étoit alors opposé à celui de Lisander, avoit soupçonné quelque chose de ce projet, & avoit pris les devants auprès des Oracles. Les Prêtres d'Hammon eussent-ils pris la peine de venir du fond de la Libie à Sparte, faire un procès à un homme tel que Lisander, s'ils ne se fussent entendus avec ses ennemis, & s'ils n'y eussent été poussés par eux?

CHAPITRE XI.

Nouveaux établissemens d'Oracles.

LES Oracles qu'on établissoit quelquefois de nouveau, font autant de tort aux Demons que les Oracles corrompus.

Après la mort d'Ephestion, Alexandre voulut absolument pour se consoler qu'Ephestion fut Dieu. Tous les Courtisans y consentirent sans peine. Aussi-tôt voilà des Temples que l'on bâtit à Ephestion en plusieurs Villes,

des Fêtes qu'on instituë en son honneur, des Sacrifices qu'on lui fait, des guerisons miraculeuses qu'on lui attribuë, & afin qu'il n'y manquât rien, des Oracles qu'on lui fait rendre. Lucien dit qu'Alexandre étonné d'abord de voir la Divinité d'Ephestion réüssir si bien, la crut enfin vraye lui-même, & se sçut bon gré de n'être pas seulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des Dieux.

Adrien fit les mêmes folies pour le bel Antinoüs. Il fit bâtir en memoire de lui la Ville d'Antinopolis, lui donna des Temples & des Prophetes, dit saint Jerôme; or il n'y avoit des Prophetes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Inscription Grecque, qui porte,

A ANTINOÜS,

Le Compagnon des Dieux d'Egypte, M. Ulpius Apollonius son Prophete.

Après cela, on ne sera pas surpris qu'Auguste ait aussi rendu des Oracles, ainsi que nous l'apprenons de Prudence. Assurément Auguste valoit bien Antinoüs & Ephestion, qui selon tou-

tes les apparences ne dûrent leur Divinité qu'à leur beauté.

Sans doute ces nouveaux Oracles faiſoient faire des reflexions à ceux qui étoient le moins du monde capables d'en faire. N'y avoit-il pas aſſés de ſujet de croire qu'ils étoient de la même nature que les Anciens, & pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaraüs, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon même, ne ſuffiſoit-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Epheſtion, & d'Auguſte?

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vrai, que ces nouveaux Oracles fuſſent dans le même credit que les Anciens; il s'en falloit beaucoup.

On ne faiſoit rendre à ces Dieux de nouvelle création qu'autant de réponſes qu'il en falloit, pour en pouvoir faire ſa cour aux Princes, mais du reſte on ne les conſultoit pas bien ſerieuſement; & quand il étoit queſtion de quelque choſe d'important, on alloit à Delphes. Les vieux Trépiés étoient en poſſeſſion de l'avenir depuis un tems immemorial, & la parole d'un Dieu experimenté étoit bien plus ſûre, que celle de ces Dieux qui n'a-

voient encore nulle experience.

Les Empereurs Romains qui étoient intereſſés à faire valoir la Divinité de leurs Predeceſſeurs, puiſqu'une pareille Divinité les attendoit, auroient dû tâcher à rendre plus celebres les Oracles des Empereurs Déifiés comme Auguſte, ſi ce n'eût été que les Peuples accoutumés à leurs anciens Oracles, ne pouvoient prendre la même confiance pour les autres. Je croirois bien même que quelque penchant qu'ils euſſent aux plus ridicules Superſtitions, ils ſe moquoient de ces nouveaux Oracles, & en general de toutes les nouvelles Inſtitutions de Dieux. Le moyen qu'on prît l'Aigle qui ſe lâchoit du Bucher d'un Empereur Romain, pour l'Ame de cet Empereur qui alloit prendre ſa place au Ciel?

Pourquoi donc le Peuple avoit-il été trompé à la premiere Inſtitution des Dieux & des Oracles? En voici, je croi, la raiſon. Pour ce qui regarde les Dieux, le Paganiſme n'en a eu que de deux ſortes principales, ou des Dieux que l'on ſuppoſoit être eſſentielement de nature Divine, ou des Dieux qui

ne l'étoient devenus qu'après avoir été de nature humaine. Les premiers avoient été annoncés par les Sages ou par les Legiſlateurs avec beaucoup de Myſtere, & le Peuple, ni ne les voyoit, ni ne les avoit vûs. Les ſeconds, quoi qu'ils éuſſent été hommes aux yeux de tout le monde, avoient été érigés en Dieux par un mouvement naturel des Peuples touchés de leurs bienfaits. On ſe formoit une idée très-relevée des uns, parce qu'on ne les voyoit point, & des autres parce qu'on les aimoit; mais on n'en pouvoit pas faire autant pour un Empereur Romain qui étoit Dieu par ordre de la Cour, & non pas par l'amour du Peuple, & qui outre cela venoit d'être homme publiquement.

Quant aux Oracles, leur premier établiſſement n'eſt pas non plus difficile à expliquer. Donnés-moi une demi-douzaine de perſonnes, à qui je puiſſe perſuader que ce n'eſt pas le Soleil qui fait le jour, je ne deſeſpererai pas que des Nations entieres n'embraſſent cette opinion. Quelque ridicule que ſoit une penſée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant

quelque tems, la voilà qui devient ancienne, & elle eſt ſuffiſamment prouvée. Il y avoit ſur le Parnaſſe un trou d'où il ſortoit une exhalaiſon qui faiſoit danſer les Chévres & qui montoit à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté ſe mit à parler ſans ſçavoir ce qu'il diſoit, & dit quelque verité. Auſſi-tôt il faut qu'il y ait quelque choſe de Divin dans cette exhalaiſon, elle contient la ſcience de l'avenir, on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec reſpect, les ceremonies ſe forment peu à peu. Ainſi nâquit apparemment l'Oracle de Delphes; & comme il devoit ſon origine à une exhalaiſon qui entêtoit, il falloit abſolument que la Pithie entrât en fureur pour prophetiſer. Dans la plupart des autres Oracles, la fureur n'étoit pas neceſſaire. Qu'il y en ait une fois un d'établi, vous jugés bien qu'il va s'en établir mille. Si les Dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils point ici? Les Peuples frappés du merveilleux de la choſe, & avides de l'utilité qu'ils en eſperent, ne demandent qu'à voir naître des Oracles en tous lieux, & puis l'Ancienneté ſurvient à tous ces Ora-

cles, qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avoient garde de réüſſir tant, c'étoient les Princes qui les établiſſoient, les Peuples croyent bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoutés à tout cela, que dans le tems de la premiere Inſtitution & des Dieux & des Oracles, l'ignorance étoit beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la ſuite. La Philoſophie n'étoit point encore née, & les Superſtitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à eſſuyer de ſa part. Il eſt vrai que ce qu'on appelle le Peuple, n'eſt jamais fort éclairé; cependant la groſſiereté dont il eſt toujours, reçoit encore quelques differences ſelon les Siecles; du moins il y en a où tout le monde eſt Peuple, & ceux-là ſont ſans comparaiſon les plus favorables à l'établiſſement des Erreurs. Ce n'eſt donc pas merveille ſi les Peuples faiſoient moins de cas des nouveaux Oracles que des anciens, mais cela n'empêchoit pas que les anciens ne reſſemblaſſent parfaitement aux nouveaux. Ou un Demon alloit ſe loger dans un Temple d'Epheſtion pour y rendre des

Oracles, dès qu'il avoit plû à Alexandre d'en faire élever un à Epheſtion comme à un Dieu; ou s'il ſe rendoit des Oracles dans ce Temple ſans Démon, il pouvoit bien s'en rendre de même dans le Temple d'Apollon Pithien. Or il ſeroit, ce me ſemble, fort étrange & fort ſurprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaiſie d'Alexandre pour envoyer un Demon en poſſeſſion d'un Temple, & faire naître par là une éternelle occaſion d'erreur à tous les Hommes.

CHAPITRE XII.

Lieux où étoient les Oracles.

NOUS allons entrer preſentement dans le détail des artifices que pratiquoient les Prêtres; cela renferme beaucoup de choſes de l'Antiquité aſſés agréables & aſſés particulieres.

Les Païs montagneux, & par conſequent pleins d'Antres & de Cavernes, étoient les plus abondans en Oracles. Telle étoit la Beotie, qui ancienne-

ment, dit Plutarque, en avoit une très-grande quantité. Remarqués en paſſant que les Beotiens étoient en réputation d'être les plus ſottes gens du monde; c'étoit-là un bon Païs pour les Oracles, des Sots & des Cavernes.

Je ne croi point que le premier établiſſement des Oracles ait été une impoſture meditée, mais le Peuple tomba dans quelque ſuperſtition, qui donna lieu à des gens un peu plus rafinés d'en profiter. Car les ſottiſes du peuple ſont telles aſſés ſouvent, qu'elles n'ont pû être prévûës, & quelquefois ceux qui le trompent, ne ſongeoient à rien moins, & ont été invités par lui-même à le tromper. Ainſi ma penſée eſt qu'on n'a point mis d'abord des Oracles dans la Beotie, parce qu'elle eſt montagneuſe, mais que l'Oracle de Delphes ayant une fois pris naiſſance dans la Beotie de la maniere que nous avons dit, les autres que l'on fit à ſon imitation dans le même Païs, furent mis dans des Cavernes, parce que les Prêtres en avoient reconnu la commodité.

Cet uſage enſuite ſe répandit preſque par tout. Le prétexte des Exhalai-

ſons divines rendoit les Cavernes néceſſaires, & il ſemble de plus que les Cavernes inſpirent d'elles-mêmes je ne ſçai quelle horreur, qui n'eſt pas inutile à la ſuperſtition. Dans les choſes qui ne ſont faites que pour frapper l'imagination des hommes, il ne faut rien negliger. Peut-être la ſituation de Delphes a-t-elle bien ſervi à la faire regarder comme une Ville ſainte. Elle étoit à moitié chemin de la montagne du Parnaſſe, bâtie ſur un peu de terre-plain, & environnée de précipices qui la fortifioient ſans le ſecours de l'art. La partie de la montagne qui étoit au-deſſus, avoit à peu près la figure d'un Theatre, & les cris des Hommes, & le ſon des trompettes ſe multiplioient dans les rochers. Croyés qu'il n'y avoit pas juſqu'à ces Echos qui ne valuſſent leur prix.

La commodité des Prêtres, & la majeſté des Oracles, demandoient donc également des Cavernes; auſſi ne voyés-vous pas un ſi grand nombre de Temples prophetiques en plat Pays; mais s'il y en avoit quelques-uns, on ſçavoit bien remedier à ce défaut de leur ſituation. Au lieu de Cavernes na-

turelles, on en faiſoit d'artificielles, c'eſt-à-dire, de ces Sanctuaires qui étoient des eſpeces d'Antres, où réſidoit particulierement la Divinité, & où d'autres que les Prêtres n'entroient jamais.

Quand la Pithie ſe mettoit ſur le Trepié, c'étoit dans ſon Sanctuaire, lieu obſcur & éloigné d'une certaine petite chambre * où ſe tenoient ceux qui venoient conſulter l'Oracle. L'ouverture même de ce Sanctuaire, étoit couverte de feüillages de Laurier, & ceux à qui on permettoit d'en approcher, n'avoient garde d'y rien voir.

D'où croyés-vous que vienne la diverſité avec laquelle les Anciens parlent de la forme de leurs Oracles? C'eſt qu'ils ne voyoient point ce qui ſe paſſoit dans le fond de leurs Temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres ſur l'Oracle de Dodone, & cependant que devoit-il y avoir de plus connu des Grecs? Ariſtote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone, il y a deux Colomnes, ſur l'une deſquelles eſt un Baſſin d'airain, & ſur l'autre la Statuë d'un Enfant

* *Plutarque Dial. des Oracles qui ont ceſſé.*

qui tient un foüet, dont les cordes étant auſſi d'airain, font du bruit contre le Baſſin lorſqu'elles y ſont pouſſées par le vent.

Démon, ſelon le même Suidas, dit que l'Oracle de Jupiter Dodonéen eſt tout environné de Baſſins, qui auſſi-tôt que l'un eſt pouſſé contre l'autre, ſe communiquent ce mouvement en rond, & font un bruit qui dure aſſés de tems.

D'autres diſent que c'étoit un Cheſne réſonnant qui ſecoüoit ſes branches & ſes feüilles, lorſqu'il étoit conſulté, & qui déclaroit ſes volontés par des Prêtreſſes nommées Dodonides.

Il paroît bien par tout cela qu'il n'y avoit que le bruit de conſtant, parce qu'on l'entendoit de dehors; mais comme on ne voyoit point le dedans du lieu où ſe rendoit l'Oracle, on ne ſçavoit que par conjectures ou par le rapport infidele des Prêtres, ce qui cauſoit le bruit. Il ſe trouve pourtant dans l'Hiſtoire, que quelques perſonnes ont eu le privilege d'entrer dans ces Sanctuaires, mais ce n'étoient pas des gens moins conſiderables qu'Alexandre & Veſpaſien. Strabon rapporte

de Callisthene, qu'Alexandre entra seul avec le Prêtre dans le Sanctuaire d'Hammon, & que tous les autres n'entendirent l'Oracle que de dehors.

Tacite dit aussi que Vespasien étant à Alexandrie, & ayant déja des desseins sur l'Empire, voulut consulter l'Oracle de Serapis, mais qu'il fit auparavant sortir tout le monde du Temple. Peut-être cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le Sanctuaire. A ce conte les exemples d'un tel privilege seront très-rares; car mon Auteur avouë qu'il n'en connoît point d'autres que ces deux-là, si ce n'est peut-être qu'on y veuille ajouter ce que Tacite dit de Titus, à qui le Prêtre de la Venus de Paphos ne voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grandes choses qui regardoient les desseins qu'il méditoit alors; mais cet exemple prouve encore moins que celui de Vespasien, la liberté que les Prêtres accordoient aux Grands d'entrer dans les Sanctuaires de leurs Temples. Sans doute il falloit un grand credit pour les obliger à la confidence de leurs Mysteres, & même ils ne la faisoient qu'à

des Princes naturellement intereſſés à leur garder le ſecret, & qui dans le cas où ils ſe trouvoient, avoient quelque raiſon particuliere de faire valoir les Oracles.

Dans ces Sanctuaires tenebreux étoient cachées toutes les machines des Prêtres, & ils y entroient par des conduits ſouterains. Rufin nous décrit le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts; & pour rapporter un témoignage encore plus fort que le ſien, l'Ecriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'impoſture des Prêtres de Belus, qui ſçavoient bien rentrer ſecretement dans ſon Temple pour prendre les Viandes qu'on y avoit offertes? Il me ſemble que cette Hiſtoire ſeule devroit décider toute la queſtion en notre faveur. Il s'agit là d'un des Miracles du Paganiſme qui étoit crû le plus univerſellement, de ces victimes que les Dieux prenoient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Ecriture attribuë-t-elle ce prodige aux Demons? Point du tout, mais à des Prêtres impoſteurs; & c'eſt-là la ſeule fois où l'Ecriture s'étend un peu ſur un prodige du Paga-

niſme ; & en ne nous avertiſſant point que tous les autres n'étoient pas de la même nature, elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en étoient. Combien après tout devoit-il être plus aiſé de perſuader aux peuples que les Dieux deſcendoient dans des Temples pour leur parler, leur donner des inſtructions utiles, que de leur perſuader qu'ils venoient manger des membres de Chevres & de Moutons? & ſi les Prêtres mangeoient bien en la place des Dieux, à plus forte raiſon pouvoient-ils parler auſſi en leur place.

Les voûtes des Sanctuaires augmentoient la voix, & faiſoient un retentiſſement qui imprimoit de la terreur. Auſſi voyés-vous dans tous les Poëtes que la Pithie pouſſoit une voix plus qu'humaine; peut-être même les Trompettes qui multiplioient le ſon, n'étoient-elles pas alors tout-à-fait inconnuës ; peut-être le Chevalier Morland n'a t-il fait que renouveller un ſecret que les Prêtres Payens avoient ſçû avant lui, & dont ils avoient mieux aimé tirer du profit en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins le Pere Kirker aſſure qu'A-

lexandre avoit une de ces Trompettes, avec laquelle il se faisoit entendre de toute son Armée en méme tems.

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut servir à marquer l'extrême application que les Prêtres avoient à fourber. Du Sanctuaire ou du fond des Temples, il sortoit quelquefois une * vapeur très-agréable, qui rempliſſoit tout le lieu où étoient les Consultans. C'étoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout. Jugés si des gens qui pouſſoient juſqu'à ces minuties preſque inutiles l'exactitude de leurs impoſtures, pouvoient rien négliger d'eſſentiel.

CHAPITRE XIII.

Diſtinctions de jours & autres Myſteres des Oracles.

LES Prêtres n'oublioient aucune ſorte de précaution. Ils marquoient à leur gré de certains jours où il n'étoit

* *Plut. Dial. des Or.*

point

point permis de consulter l'Oracle. Cela avoit un air mysterieux, ce qui est déja beaucoup en pareilles matieres; mais la principale utilité qu'ils en retiroient, c'est qu'ils pouvoient vous renvoyer sur ce prétexte, s'ils avoient des raisons pour ne pas vouloir vous répondre, ou que pendant ce tems de silence ils prenoient leurs mesures, & faisoient leurs préparatifs.

A l'occasion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un des plus jolis Oracles qui ait jamais été. Il étoit allé à Delphes pour consulter le Dieu; & la Prêtresse qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le Temple. Alexandre qui étoit brusque, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria, *Ah! mon Fils, on ne peut te resister. Je n'en veux pas davantage,* dit Alexandre, *cet Oracle me suffit.*

Les Prêtres avoient encore un secret pour gagner du tems, quand il leur plaisoit. Avant que de consulter l'Oracle, il falloit sacrifier; & si les entrailles des Victimes n'étoient pas heureuses, le Dieu n'étoit pas encore en hu-

meur de répondre. Et qui jugeoit des entrailles des Victimes? Les Prêtres. Le plus ſouvent même, ainſi qu'il paroît par beaucoup d'exemples, ils étoient ſeuls à les examiner, & tel qu'on obligeoit à recommencer le Sacrifice, avoit pourtant immolé un animal, dont le cœur & le foye étoient les plus beaux du monde.

Ce qu'on appelloit les Myſteres & les Ceremonies ſecretes d'un Dieu, étoit ſans doute un des meilleurs artifices que les Prêtres euſſent imaginé pour leur ſureté. Ils ne pouvoient ſi bien couvrir leur jeu, que bien des gens ne ſoupçonnaſſent la fourberie. Ils s'aviſerent d'établir de certains Myſteres, qui engageoient à un ſecret inviolable ceux qui y étoient initiés.

Il eſt vrai qu'il y avoit de ces Myſteres dans des Temples qui n'avoient point d'Oracles, mais il y en avoit auſſi dans beaucoup de Temples à Oracles, par exemple, dans celui de Delphes. Plutarque dans ce Dialogue ſi ſouvent cité, dit qu'il n'y avoit perſonne à Delphes, ni dans tout ce Pays, qui ne fût initié aux Myſteres. Ainſi tout étoit dans la dépendance des

Prêtres ; ſi quelqu'un eût oſé ouvrir la bouche contre eux, on eût bien crié à l'Athée & à l'Impie, & on lui eût fait des affaires dont il ne ſe fût jamais tiré.

Sans les Myſteres, les Habitans de Delphes n'euſſent pas laiſſé d'être toujours engagés à garder le ſecret aux Prêtres ſur leurs friponneries ; car Delphes étoit une Ville qui n'avoit point d'autre revenu que celui de ſon Temple, & qui ne vivoit que d'Oracles ; mais les Prêtres s'aſſûroient encore mieux de ces peuples en ſe les attachant par le double lien de l'interêt & de la ſuperſtition. On eût été bien reçû à parler contre les Oracles dans une telle Ville !

Ceux qu'on initioit aux Myſteres, donnoient des aſſûrances de leur diſcretion ; ils étoient obligés à faire aux Prêtres une confeſſion de tout ce qu'il y avoit de plus caché dans leur vie, & c'étoit après cela à ces pauvres initiés à prier les Prêtres de leur garder le ſecret.

Ce fut ſur cette confeſſion qu'un Lacedemonien qui s'alloit faire initier aux Myſteres de Samothrace, dit bruſquement aux Prêtres, *Si j'ai fait des crimes, les Dieux les ſçavent bien.*

Un autre répondit à peu près de la même façon. *Est-ce à toi ou au Dieu qu'il faut confesser ses crimes ? C'est au Dieu*, dit le Prêtre. *Et bien, retire-toi donc*, reprit le Lacedemonien, *& je les confesserai au Dieu.* Tous ces Lacedemoniens n'avoient pas extrêmement l'esprit de devotion. Mais ne pouvoit-il pas se trouver quelque impie, qui allât avec une fausse confession se faire initier aux Mysteres, & qui en découvrît ensuite toute l'extravagance, & publiât la fourberie des Prêtres ?

Je croi que ce malheur a pû arriver, & je croi aussi que les Prêtres le prévenoient autant qu'il leur étoit possible. Ils voyoient bien à qui ils avoient affaire, & je vous garantis que les deux Lacedemoniens dont nous venons de parler, ne furent point reçûs. De plus, on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'être initiés aux Mysteres, parce que c'étoient des gens qui faisoient profession de s'en moquer, & je ne croi pas même qu'on leur rendît d'Oracles. Ce n'étoit pas une chose difficile que de les reconnoître ; tous ceux d'entre les Grecs qui se mêloient un peu de Litterature, faisoient choix d'une Secte de

Philoſophie, & le ſurnom qu'ils tiroient de leur Secte, étoit preſque ce qu'eſt parmi nous celui qu'on prend d'une Terre. On diſtinguoit, par exemple, trois Demetrius, parce que l'un étoit Demetrius le Cinique, l'autre, Demetrius le Stoïcien, l'autre, Demetrius le Peripateticien.

La coutume d'exclure les Epicuriens de tous les Myſteres étoit ſi génerale, & ſi neceſſaire pour la ſûreté des choſes ſacrées, qu'elle fut priſe par ce grand fourbe, dont Lucien nous décrit ſi agréablement la Vie, cet Alexandre qui joüa ſi long-tems les Grecs avec ſes Serpens. Il avoit méme ajouté les Chrétiens aux Epicuriens, parce qu'à ſon égard ils ne valoient pas mieux les uns que les autres; & avant que de commencer ſes céremonies, il crioit: *Qu'on chaſſe d'ici les Chrétiens*, à quoi le peuple répondoit comme en une eſpece de Chœur, *Qu'on chaſſe les Epicuriens*. Il fit bien pis; car ſe voyant tourmenté par ces deux ſortes de Gens, qui, quoique pouſſés par differens interêts, conſpiroient à tourner ſes Céremonies en ridicules, il déclara que le Pont où il faiſoit alors ſa demeu-

re se rempliſſoit d'Impies, & que le Dieu dont il étoit le Prophete, ne parleroit plus, ſi on ne l'en vouloit défaire, & ſur cela il fit courir ſus aux Chrétiens & aux Epicuriens.

L'Apollon de Daphné, Fauxbourg d'Antioche, étoit dans la même peine, lorſque du tems de Julien l'Apoſtat, il répondit à ceux qui lui demandoient la cauſe de ſon ſilence, qu'il s'en falloit prendre à de certains Morts enterrés dans le voiſinage. Ces Morts étoient des Martyrs Chrétiens, & entr'autres ſaint Babillas. On veut communément que ce fût la préſence de ces Corps bienheureux qui ôtoit aux Demons le pouvoir de parler dans l'Oracle; mais il y a plus d'apparence que le grand concours de Chrétiens qui ſe faiſoit aux Sépulchres de ces Martyrs, incommodoit les Prêtres d'Apollon, qui n'aimoient pas à avoir pour témoins de leurs actions des ennemis clair-voyans, & qu'ils tâcherent par ce faux Oracle d'obtenir d'un Empereur Payen, qu'il fît jetter hors delà ces Corps dont le Dieu ſe plaignoit.

Pour revenir preſentement aux artifices dont les Oracles étoient pleins,

& pour comprendre en une seule reflexion toutes celles qu'on peut faire là-dessus, je voudrois bien qu'on me dît pourquoi les Démons ne pouvoient prédire l'avenir que dans des Trous, dans des Cavernes, & dans des lieux obscurs, & pourquoi ils ne s'aviſoient jamais d'animer une Statuë, ou de faire parler une Prêtreſſe dans un Carrefour, expoſé de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les Oracles qui ſe rendoient ſur des Billets cachetés, & plus encore ceux qui ſe rendoient en ſonge, avoient abſolument beſoin de Demons, mais il nous ſera bien aiſé de faire voir qu'ils n'avoient rien de plus miraculeux que les autres.

CHAPITRE XIV.

Des Oracles qui ſe rendoient ſur des Billets cachetés.

LES Prêtres n'étoient pas ſcrupuleux juſqu'au point de n'oſer décacheter les billets qu'on leur apportoit; il

falloit qu'on les laiſſât ſur l'Autel ; après quoi on fermoit le Temple où les Prêtres ſçavoient bien rentrer ſans qu'on s'en apperçût, ou bien il falloit mettre ces billets entre les mains des Prêtres, afin qu'ils dormiſſent deſſus, & reçuſſent en ſonge la réponſe qu'il y falloit faire, & dans l'un & l'autre cas ils avoient le loiſir & la liberté de les ouvrir. Ils ſçavoient pour cela pluſieurs ſecrets, dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux Prophete de Lucien. On peut les voir dans Lucien même, ſi l'on eſt curieux d'apprendre comment on pouvoit décacheter les Billets des Anciens ſans qu'il y parût.

Aſſurément on s'étoit ſervi de quelqu'un de ces Secrets pour ouvrir le Billet que ce Gouverneur de Cilicie dont parle Plutarque, avoit envoyé à l'Oracle de Mopſus qui étoit à Malle, Ville de cette Province. Le Gouverneur ne ſçavoit que croire des Dieux ; il étoit obſedé d'Epicuriens qui lui avoient jetté beaucoup de doutes dans l'eſprit. Il ſe réſolut, comme dit agréablement Plutarque, d'envoyer un Eſpion chés les Dieux, pour apprendre

ce

ce qui en étoit. Il lui donna un Billet bien cacheté pour le porter à l'Oracle de Mopſus. Cet Envoyé dormit dans le Temple, & vit en ſonge un homme fort bien fait, qui lui dit, *Noir*. Il porte cette réponſe au Gouverneur. Elle parut très-ridicule à tous les Epicuriens de ſa Cour, mais il en fut frappé d'étonnement & d'admiration, & en leur ouvrant ſon Billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits, *T'immolerai-je un Bœuf blanc ou noir* ? Après ce miracle, il fut toute ſa vie fort devot au Dieu Mopſus. Nous éclaircirons enſuite ce qui regarde le ſonge, il ſuffit préſentement que le billet avoit pû être décacheté & refermé avec adreſſe. Il avoit toujours fallu le porter au Temple, & il n'eût pas été neceſſaire qu'il fût ſorti des mains du Gouverneur, ſi un Demon eût dû y répondre.

Si les Prêtres n'oſoient ſe hazarder à décacheter les billets, ils tâchoient de ſçavoir adroitement ce qui amenoit les Gens à l'Oracle. D'ordinaire c'étoient des Gens conſiderables, qui avoient dans la tête quelque deſſein ou quelque paſſion qui n'étoit pas inconnue

dans le monde. Les Prêtres avoient tant de commerce avec eux, à l'occasion des Sacrifices qu'il falloit faire, ou des délais qu'il falloit observer avant que l'Oracle parlât, qu'il n'étoit pas trop difficile de tirer de leur bouche, ou du moins de conjecturer quel étoit le sujet de leur voyage. On leur faisoit recommencer Sacrifices sur Sacrifices, jusqu'à ce qu'on se fût éclairci. On les mettoit entre les mains de certains menus Officiers du Temple, qui sous prétexte de leur en montrer les Antiquités, les Statuës, les Peintures, les Offrandes, sçavoient l'art de les faire parler sur leurs affaires. Ces Antiquaires pareils à ceux qui vivent aujourd'hui de ce métier en Italie, se trouvoient dans tous les Temples un peu considerables. Ils sçavoient par cœur tous les miracles qui s'y étoient faits; ils vous faisoient bien valoir la puissance & les merveilles du Dieu; ils vous contoient fort au long l'histoire de chaque Present qu'on lui avoit consacré. Sur cela Lucien dit assés plaisamment que tous ces gens-là ne vivoient & ne subsistoient que de Fables, & que dans la Grece on eût été bien

fâché d'apprendre des verités dont il n'eût rien coûté. Si ceux qui venoient conſulter l'Oracle, ne parloient point, leurs Domeſtiques ſe taiſoient-ils ? Il faut ſçavoir que dans une Ville à Oracle, il n'y avoit preſque que des Officiers de l'Oracle. Les uns étoient Prophetes & Prêtres, les autres Poëtes qui habilloient en Vers les Oracles rendus en Proſe, les autres ſimples Interpretes, les autres petits Sacrificateurs qui immoloient les Victimes, & en examinoient les entrailles, les autres vendeurs de parfums ou d'encens, ou de Bêtes pour les Sacrifices, les autres Antiquaires, les autres enfin n'étoient que des Hôtelliers, que le grand abord des Etrangers enrichiſſoit. Tous ces gens-là étoient dans les interêts de l'Oracle & du Dieu ; & ſi par le moyen des Domeſtiques des Etrangers, ils découvroient quelque choſe qui fût bon à ſçavoir, vous ne devés pas douter que les Prêtres n'en fuſſent avertis.

Le faux Prophete Alexandre qui avoit établi ſon Oracle dans le Pont, avoit bien juſque dans Rome des Correſpondans, qui lui mandoient les af-

faires les plus secretes de ceux qui l'alloient consulter.

Par ces moyens on pouvoit répondre même sans avoir besoin de recevoir de billets, & ces moyens n'étoient pas sans doute inconnus aux Prêtres de l'Apollon de Claros, s'il est vrai qu'il suffisoit de leur dire le nom de ceux qui les consultoient. Voici comme Tacite en parle au 2. l. des Annales. *Germanicus alla consulter Apollon de Claros. Ce n'est point une femme qui y rend les Oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choisit dans de certaines familles, & qui est presque toujours de Milet. Il suffit de lui dire le nombre & les noms de ceux qui viennent le consulter, ensuite il se retire dans une Grotte, & ayant pris de l'eau d'une source qui y est, il vous répond en Vers à ce que vous avés dans l'esprit, quoique le plus souvent il soit très-ignorant.*

Nous pourrions remarquer ici que l'on confioit bien à une femme l'Oracle de Delphes, parce qu'il n'étoit question que d'y faire la Démoniaque, mais que comme celui de Claros avoit plus de difficulté, on ne le donnoit qu'à un homme. Nous pourrions remarquer encore que l'ignorance du Pro-

phete, ſur laquelle roule une bonne partie de ce qu'il y a de miraculeux dans l'Oracle, ne pouvoit jamais être fort bien prouvée; qu'enfin le Demon de l'Oracle, tout Demon qu'il étoit, ne pouvoit ſe paſſer de ſçavoir les noms de ceux qui le conſultoient, mais nous n'en ſommes pas-là préſentement, c'eſt aſſés d'avoir fait voir comment on pouvoit répondre non-ſeulement à des billets cachetés, mais à de ſimples penſées. Il eſt vrai qu'on ne pouvoit pas répondre aux penſées de tout le monde, & que ce que le Prêtre de Claros faiſoit pour Germanicus, il ne l'eût pas pû faire pour un ſimple Bourgeois de Rome.

CHAPITRE XV.

Des Oracles en Songes.

LE nombre eſt fort grand des Oracles qui ſe rendoient par Songes. Cette maniere avoit plus de merveilleux qu'aucune autre, & avec cela elle n'étoit pas fort difficile dans la pratique.

Le plus fameux de tous ces Oracles étoit celui de Trophonius dans la Beotie. Trophonius n'étoit qu'un ſimple Heros, mais ſes Oracles ſe rendoient avec plus de ceremonies que ceux d'aucun Dieu. Pauſanias qui avoit été lui-même le conſulter, & qui avoit paſſé par toutes ces céremonies, nous en a laiſſé une deſcription fort ample, dont je croi qu'on ſera bien aiſe de trouver ici un abregé exact.

Avant que de deſcendre dans l'Antre de Trophonius, il falloit paſſer un certain nombre de jours dans une eſpece de petite Chapelle qu'on appelloit de la Bonne Fortune, & du Bon Genie. Pendant ce tems on recevoit des expiations de toutes les ſortes; on s'abſtenoit d'eaux chaudes; on ſe lavoit ſouvent dans le Fleuve Hircinas; on ſacrifioit à Trophonius, & à toute ſa famille, à Apollon, à Jupiter ſurnommé Roi, à Saturne, à Junon, à une Cerés Europe qui avoit été Nourrice de Trophonius, & on ne vivoit que des chairs ſacrifiées. Les Prêtres apparemment ne vivoient auſſi d'autre choſe. Il falloit conſulter les entrailles de toutes ces Victimes, pour voir ſi Trophonius

trouvoit bon que l'on descendît dans son Antre ; mais quand elles auroient été toutes les plus heureuses du monde, ce n'étoit encore rien ; les entrailles qui décidoient étoient celles d'un certain Belier qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles étoient favorables, on vous menoit la nuit au Fleuve Hircinas. Là deux jeunes Enfans de douze ou treize ans vous frotoient tout le corps d'huile. Ensuite on vous conduisoit jusqu'à la source du Fleuve, & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux, celles de Lethé qui effaçoient de votre esprit toutes les pensées prophanes qui vous avoient occupé auparavant, & celles de Mnemosine qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'Antre sacré. Après tous ces préparatifs, on vous faisoit voir la Statuë de Trophonius, à qui vous faisiés vos prieres; on vous équipoit d'une Tunique de lin ; on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées, & enfin vous alliés à l'Oracle.

L'Oracle étoit sur une Montagne dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des Obe-

Le plus fameux de tous ces Oracles étoit celui de Trophonius dans la Beotie. Trophonius n'étoit qu'un ſimple Heros, mais ſes Oracles ſe rendoient avec plus de ceremonies que ceux d'aucun Dieu. Pauſanias qui avoit été lui-même le conſulter, & qui avoit paſſé par toutes ces céremonies, nous en a laiſſé une deſcription fort ample, dont je croi qu'on ſera bien aiſe de trouver ici un abregé exact.

Avant que de deſcendre dans l'Antre de Trophonius, il falloit paſſer un certain nombre de jours dans une eſpece de petite Chapelle qu'on appelloit de la Bonne Fortune, & du Bon Genie. Pendant ce tems on recevoit des expiations de toutes les ſortes; on s'abſtenoit d'eaux chaudes; on ſe lavoit ſouvent dans le Fleuve Hircinas; on ſacrifioit à Trophonius, & à toute ſa famille, à Apollon, à Jupiter ſurnommé Roi, à Saturne, à Junon, à une Cerés Europe qui avoit été Nourrice de Trophonius, & on ne vivoit que des chairs ſacrifiées. Les Prêtres apparemment ne vivoient auſſi d'autre choſe. Il falloit conſulter les entrailles de toutes ces Victimes, pour voir ſi Trophonius

trouvoit bon que l'on descendît dans son Antre ; mais quand elles auroient été toutes les plus heureuses du monde, ce n'étoit encore rien ; les entrailles qui décidoient étoient celles d'un certain Belier qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles étoient favorables, on vous menoit la nuit au Fleuve Hircinas. Là deux jeunes Enfans de douze ou treize ans vous frotoient tout le corps d'huile. Ensuite on vous conduisoit jusqu'à la source du Fleuve, & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux, celles de Lethé qui effaçoient de votre esprit toutes les pensées prophanes qui vous avoient occupé auparavant, & celles de Mnemosine qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'Antre sacré. Après tous ces préparatifs, on vous faisoit voir la Statuë de Trophonius, à qui vous faisiés vos prieres; on vous équipoit d'une Tunique de lin ; on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées, & enfin vous alliés à l'Oracle.

L'Oracle étoit sur une Montagne dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des Obe-

liſques d'airain. Dans cette enceinte étoit une caverne de la figure d'un four taillée de main d'Homme. Là s'ouvroit un trou aſſés étroit, où l'on ne deſcendoit point par des degrés, mais par de petites échelles. Quand on y étoit deſcendu, on trouvoit une autre petite Caverne dont l'entrée étoit aſſés étroite. On ſe couchoit à terre; on prenoit dans chaque main de certaines compoſitions de miel, qu'il falloit neceſſairement porter; on paſſoit les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, & auſſi-tôt on ſe ſentoit emporté au-dedans avec beaucoup de force & de viteſſe.

C'étoit-là que l'avenir ſe déclaroit, mais non pas à tous d'une même maniere. Les uns voyoient, les autres entendoient. Vous ſortiés de l'Antre couché par terre comme vous y étiés entré, & les pieds les premiers. Auſſi-tôt on vous mettoit dans la Chaiſe de Mnemoſine, où l'on vous demandoit ce que vous aviés vû ou entendu. Delà on vous ramenoit dans cette Chapélle du Bon Genie, encore tout étourdi & tout hors de vous. Vous repreniés vos ſens peu à peu, & vous recommen-

ciés à pouvoir rire ; car juſque-là la grandeur des Myſteres & la divinité dont vous êtiés rempli, vous en avoient bien empêché. Pour moi, il me ſemble qu'on n'eût pas dû attendre ſi tard à rire.

Pauſanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui ſoit entré dans l'Antre de Trophonius, & qui n'en ſoit pas ſorti. C'étoit un certain Eſpion que Démetrius y envoya pour voir s'il n'y avoit pas dans ce lieu ſaint quelque choſe qui fût bon à piller. On trouva loin de-là le corps de ce malheureux, qui n'avoit point été jetté de hors par l'ouverture ſacrée de l'Antre.

Il ne nous eſt que trop aiſé de faire nos reflexions ſur tout cela. Quel loiſir n'avoient pas les Prêtres, pendant tous ces differens Sacrifices qu'ils faiſoient faire, d'examiner ſi on étoit propre à être envoyé dans l'Antre ? car aſſurément Trophonius choiſiſſoit ſes Gens, & ne recevoit pas tout le monde. Combien toutes ces Ablutions, & ces Expiations, & ces Voyages nocturnes, & ces paſſages dans des Cavernes étroites & obſcures, rempliſſoient-el-

les l'esprit de superstition, de frayeur, & de crainte? Combien de machines pouvoient joüer dans ces tenebres? L'Histoire de l'Espion de Demetrius, nous apprend qu'il n'y avoit pas de sureté dans l'Antre pour ceux qui n'y apportoient pas de bonnes intentions; & de plus, qu'outre l'ouverture sacrée qui étoit connuë de tout le monde, l'Antre en avoit une secrette qui n'étoit connuë que des Prêtres. Quand on s'y sentoit entraîné par les pieds on étoit sans doute tiré par des cordes, & on n'avoit garde de s'en appercevoir en y portant les mains, puisqu'elles étoient embaraſſées de ces compositions de miel, qu'il ne falloit pas lâcher. Ces Cavernes pouvoient être pleines de parfums & d'odeurs qui troubloient le cerveau; ces eaux de Lethé & de Mnemosine pouvoient aussi être préparées pour le même effet. Je ne dis rien des spectacles & des bruits dont on pouvoit être épouvanté, & quand on sortoit de là tout hors de soi, on disoit ce qu'on avoit vû ou entendu à des gens, qui profitant de ce desordre, le recueilloient comme il leur plaisoit, y changeoient ce qu'ils vou-

loient, ou enfin en étoient toujours les interpretes.

Ajoutés à tout cela, que de ces Oracles qui se rendoient par Songes, il y en avoit auſquels il falloit se préparer par des Jeûnes, comme celui * d'Amphiaraüs dans l'Attique; que si vos Songes ne pouvoient pas recevoir quelque interpretation apparente, on vous faiſoit dormir dans le Temple ſur nouveaux frais, que l'on ne manquoit jamais de vous remplir l'eſprit d'idées propres à vous faire avoir des Songes, où il entrât des Dieux, & des choſes extraordinaires, & qu'on vous faiſoit dormir le plus ſouvent ſur des peaux de Victimes, qui pouvoient avoir été frottées de quelque drogue qui fît ſon effet ſur le cerveau.

Quand c'étoient les Prêtres, qui en dormant ſur les Billets cachetés, avoient eux-mêmes les Songes prophetiques, il eſt clair que la choſe eſt encore plus aiſée à expliquer. En verité, il y avoit du ſuperflu dans les ſoins que prenoient les Prêtres Payens pour cacher leurs impoſtures. Si on étoit aſſés credule & aſſés ſtupide pour ſe con-

* *Philoſtrate, l. 2. de la vie d'Apollonius.*

tenter de leurs Songes, & pour y ajouter foi, il n'étoit pas besoin qu'ils laissassent aux autres la liberté d'en avoir, ils pouvoient se reserver ce droit à eux seuls, sans qu'on y eût trouvé à redire. De la maniere dont ces Peuples étoient faits, c'étoit leur faire trop d'honneur que de les fourber avec quelque précaution & quelque adresse.

Croira-t-on bien qu'il y avoit dans l'Achaïe * un Oracle de Mercure qui se rendoit de cette sorte ? Après beaucoup de céremonies, on parle au Dieu à l'oreille, & on lui demande ce qu'on veut. Ensuite on se bouche les oreilles avec les mains, on sort du Temple, & les premieres paroles qu'on entend au sortir de là, c'est la Réponse du Dieu. Encore, afin qu'il fût plus aisé de faire entendre, sans être apperçû, telles paroles qu'on voudroit, cet Oracle ne se rendoit que le soir,

* *Pausanias.*

CHAPITRE XVI.

Ambiguité des Oracles.

UN des plus grands ſecrets des Oracles, & une des choſes qui marque autant que les hommes s'en mêloient, c'eſt l'ambiguité des Réponſes, & l'art qu'on avoit de les accommoder à tous les évenemens qu'on pouvoit prévoir.

* Lorſqu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babylone, quelques-uns des principaux de ſa Cour allerent paſſer une nuit dans le Temple de Serapis, pour demander à ce Dieu s'il ne ſeroit point à propos de lui faire apporter le Roi afin qu'il le guerît. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux pour Alexandre qu'il demeurât où il étoit. Serapis avoit raiſon, car s'il ſe le fût fait apporter, & qu'Alexandre fût mort en chemin, ou même dans le Temple, que n'eût-on pas dit ? mais ſi le Roi recouvroit ſa ſanté à Babylone, quelle gloire pour l'Oracle ? S'il mou-

* *Arrian, l. 7.*

roit, c'eſt qu'il lui étoit avantageux de mourir après des Conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmenter, ni conſerver. Il s'en fallut tenir à cette derniere interpretation, qui ne manqua pas d'être trouvée à l'avantage de Serapis, ſi-tôt qu'Alexandre fut mort.

Macrobe dit que quand Trajan eut pris le deſſein d'aller attaquer les Parthes, on le pria d'en conſulter l'Oracle de la Ville d'Heliopolis, auquel il ne falloit qu'envoyer un billet cacheté. Trajan ne ſe fioit point trop aux Oracles, il voulut auparavant éprouver celui-là. Il y envoye un billet cacheté, où il n'y avoit rien, on lui en renvoye autant. Voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il y envoye une ſeconde fois un autre billet cacheté, par lequel il demandoit au Dieu s'il retourneroit à Rome, après avoir mis fin à la Guerre qu'il entreprenoit. Le Dieu ordonna que l'on prît une Vigne qui étoit une des Offrandes de ſon Temple, qu'on la mît par morceaux, & qu'on la portât à Trajan. L'évenement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet Oracle, car Trajan mourut à cette Guerre, & on reporta

à Rome ſes os qui avoient été repreſentés par la Vigne rompuë.

Tout le monde ſçavoit aſſurément que l'Empereur ſongeoit à faire la Guerre aux Parthes, & qu'il ne conſultoit l'Oracle que ſur cela, & l'Oracle eut l'eſprit de lui rendre une Réponſe allegorique, & ſi génerale quelle ne pouvoit manquer d'être vraye. Car que Trajan retournât à Rome victorieux, mais bleſſé, ou ayant perdu une partie de ſes Soldats, qu'il fût vaincu, & que ſon Armée fût miſe en fuite; qu'il y arrivât ſeulement quelque diviſion; qu'il en arrivât dans celles des Parthes; qu'il en arrivât même dans Rome, en l'abſence de l'Empereur; que les Parthes fuſſent abſolument défaits; qu'ils ne fuſſent défaits qu'en partie; qu'ils fuſſent abandonnés de quelques-uns de leurs alliés; la Vigne rompuë convenoit merveilleuſement à tous ces cas differens; il y eût eu bien du malheur, s'il n'en fût arrivé aucun; & je croi que les os de l'Empereur reportés à Rome, ſur quoi l'on fit tomber l'explication de l'Oracle, étoient pourtant la ſeule choſe à quoi l'Oracle n'avoit point penſé.

A propos de cette Vigne, je ne croi pas devoir oublier une espece d'Oracle qui s'accommodoit à tout, dont Apulée nous apprend que les Prêtres de la Déesse de Syrie avoient été les inventeurs. Ils avoient fait deux Vers dont le sens étoit : *Les Bœufs attelés coupent la Terre, afin que les Campagnes produisent leurs fruits.* Avec ces deux Vers, il n'y avoit rien à quoi ils ne répondissent. Si on les venoit consulter sur un Mariage, c'étoit la chose même, des Bœufs attelés ensemble, des Campagnes fecondes. Si on les consultoit sur quelque terre que l'on vouloit acheter, voilà des Bœufs pour la labourer, voilà des champs fertiles. Si on les consultoit sur un Voyage, les Bœufs sont attellés, & tout prêts à partir, & ces Campagnes fecondes vous promettent un grand gain. Si on alloit à la Guerre, ces Bœufs sous le joug ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrés aussi vos ennemis? Cette Déesse de Syrie apparemment n'aimoit pas à parler, & elle avoit trouvé moyen de satisfaire par une seule Réponse à toutes sortes de Questions.

Ceux qui recevoient ces Oracles ambigus,

bigus, prenoient volontiers la peine d'y ajuſter l'évenement, & ſe chargeoient eux-mêmes de les juſtifier. Souvent ce qui n'avoit eu qu'un ſens dans l'intention de celui qui avoit rendu l'Oracle, ſe trouvoit en avoir deux après l'évenement, & le Fourbe pouvoit ſe repoſer ſur ceux qu'il fourboit du ſoin de ſauver ſon honneur. Quand le faux Prophete Alexandre répondit à Rutilien, qui lui demandoit quels Précepteurs il donneroit à ſon Fils, qu'il lui donnât Pythagore & Homere, il entendit tout ſimplement qu'on lui fît étudier la Philoſophie & les Belles Lettres. Le jeune homme mourut peu de jours après, & on repreſentoit à Rutilien que ſon Prophete s'étoit bien mépris. Mais Rutilien trouvoit avec beaucoup de ſubtilité la mort de ſon Fils annoncés dans l'Oracle, parce qu'on lui donnoit pour Précepteurs Pythagore & Homere qui étoient morts.

CAAPITRE XVII.

Fourberies des Oracles manifeſtement découvertes.

IL n'eſt plus queſtion de deviner les fineſſes des Prêtres par des moyens, qui pourroient eux-mêmes paroître trop fins, un tems a été qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre; ce fut quand la Religion Chrétienne triompha hautement du Paganiſme ſous les Empereurs Chrétiens.

Theodoret dit que Theophile Evêque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette Ville les Statuës creuſes où les Prêtres entroient par des chemins cachés pour y rendre les Oracles.

Lorſque par l'Ordre de Conſtantin on abatit le Temple d'Eſculape à Eges en Cilicie, *on en chaſſa*, dit Euſebe dans la Vie de cet Empereur, *non pas un Dieu ni un Demon, mais le Fourbe qui avoit ſi long-tems impoſé à la crédulité des peuples.* A cela il ajoute en general que dans les

Simulacres des Dieux abatus, on n'y trouvoit rien moins que des Dieux ou des Demons, non pas même quelques malheureux Spectres obscurs & tenebreux, mais seulement du foin & de la paille ou des ordures, ou des os de morts. C'est de lui que nous apprenons l'Histoire de ce Theotecnus qui consacra dans la Ville d'Antioche une Statuë de Jupiter Dieu de l'Amitié, à laquelle il fit sans doute rendre des Oracles, puisqu'Eusebe dit que ce Dieu avoit des Prophetes. Theotecnus se mit par-là en si grand credit, que Maximin le fit Gouverneur de toute la Province. Mais Licinius étant venu à Antioche, & se doutant de l'imposture, il fit mettre à la Question les Prêtres & les Prophetes de ce nouveau Jupiter. Ils avoüerent tout, & furent punis du dernier supplice, eux & leurs associés, & avant eux tous, Theotecnus leur Maître. Le même Eusebe nous assure encore au 4. Liv. de la Prep. Ev. que de son tems les plus fameux Prophetes d'entre les Payens, & leurs Theologiens les plus célebres, dont quelques-uns même étoient Magistrats dans leurs Villes, avoient été obligés par les tour-

mens d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des Oracles. S'il s'agiſſoit preſentement de ce que les Chrétiens en ont crû, tous ces paſſages d'Euſebe décideroient, ce me ſemble, la queſtion. On plaçoit les Demons dans un certain Siſtême géneral qui ſervoit pour les diſputes; mais quand on venoit à un point de fait particulier, on ne parloit guere d'eux, au contraire on leur donnoit nettement l'excluſion.

Je ne croi pas qu'il puiſſe jamais y avoir de meilleurs témoins contre les Demons que les Prêtres Payens; ainſi après leurs dépoſitions, la choſe me paroît terminée. J'ajouterai ſeulement ici un Chapitre ſur les Sorts, non pas pour en découvrir l'impoſture, car cela eſt compris dans ce que nous avons dit ſur les Oracles, & de plus elle ſe découvre aſſés d'elle-même, mais pour ne pas oublier une eſpece d'Oracles, très-fameux dans l'Antiquité.

CHAPITRE XVIII.

Des Sorts.

LE Sort eſt l'effet du hazard, & comme la déciſion ou l'Oracle de la Fortune; mais les Sorts ſont les Inſtrumens dont on ſe ſert pour ſçavoir quelle eſt cette déciſion.

Les Sorts étoient le plus ſouvent des eſpeces de Dés ſur leſquels étoient gravés quelques caracteres ou quelques mots dont on alloit chercher l'explication dans des Tables faites exprès. Les uſages étoient differens ſur les Sorts; dans quelques Temples, on les jettoit ſoi-même, dans d'autres on les faiſoit ſortir d'une Urne, d'où eſt venuë cette maniere de parler ſi ordinaire aux Grecs, *le Sort eſt tombé*.

Ce jeu de Dés étoit toujours précedé de Sacrifices & de beaucoup de céremonies. Apparemment les Prêtres ſçavoient manier les Dés; mais s'ils ne vouloient pas prendre cette peine, ils n'avoient qu'à les laiſſer aller, ils

étoient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacedemoniens allerent un jour consulter les Sorts de Dodone, sur quelque Guerre qu'ils entreprenoient; car outre les Chênes parlans, & les Colombes, & les Bassins, & l'Oracle, il y avoit encore des Sorts à Dodone. Après toutes les cérémonies faites, sur le point qu'on alloit jetter les Sorts avec beaucoup de respect & de vénération, voilà un Singe du Roi des Molosses, qui étant entré dans le Temple, renverse les Sorts & l'Urne. La Prêtresse effrayée dit aux Lacedemoniens qu'ils ne devoient pas songer à vaincre, mais seulement à se sauver, & tous les * Ecrivains assurent que jamais Lacedemone ne reçût un presage plus funeste.

Les plus célebres entre les Sorts étoient à Préneste & à Antium, deux petites Villes d'Italie. A Préneste étoit la Fortune, & à Antium les Fortunes.

Les Fortunes d'Antium avoient cela de remarquable, que c'étoient des Statuës qui se remuoient d'elles mêmes, selon le témoignage de Macro-

* *Ciceron, l. 2. de la Divination.*

be, l. 1. chap. 23. & dont les mouvemens differens, ou ſervoient de Réponſe, ou marquoient ſi l'on pouvoit conſulter les Sorts.

Un paſſage de Ciceron au 2. l. de la Divination, où il dit que l'on conſultoit les Sorts de Préneſte par le conſentement de la Fortune, peut faire croire que cette Fortune ſçavoit auſſi remuer la tête, ou donner quelque autre ſigne de ſes volontés.

Nous trouvons encore quelques Statuës qui avoient cette même proprieté. Diodore de Sicile, & Quinte-Curſe diſent que Jupiter Hammon étoit porté par quatre-vingts Prêtres dans une eſpece de Gondole d'or, d'où pendoient des coupes d'argent, qu'il étoit ſuivi d'un grand nombre de Femmes & de Filles qui chantoient des Hymnes en langue du Pays, & que ce Dieu porté par ſes Prêtres, les conduiſoit en leur marquant par quelques mouvemens, où il vouloit aller.

Le Dieu d'Heliopolis de Syrie, ſelon Macrobe, en faiſoit autant. Toute la difference étoit qu'il vouloit être porté par des Gens les plus qualifiés de la Province, qui euſſent long-tems

auparavant vêcu en continence, & qui ſe fuſſent fait raſer la tête.

Lucien dans le Traité de la Déeſſe de Syrie, dit qu'il a vû un Apollon encore plus miraculeux ; car étant porté ſur les épaules de ſes Prêtres, il s'aviſa de les laiſſer là, & de ſe promener par les airs, & cela aux yeux d'un homme tel que Lucien, ce qui eſt conſiderable.

Je ſuis ſi las de découvrir les fourberies des Prêtres Payens, & je ſuis ſi perſuadé auſſi qu'on eſt las de m'en entendre parler, que je ne m'amuſerai point à dire comment on pouvoit faire joüer de pareilles Marionnettes.

Dans l'Orient, les Sorts étoient des Fleches, & aujourd'hui encore les Turcs & les Arabes s'en ſervent de la même maniere. Ezechiel dit que Nabuchodonoſor mêla ſes Fléches contre Ammon & Jeruſalem, & que la Fléche ſortit contre Jeruſalem. C'étoit-là une belle maniere de reſoudre auquel de ces deux Peuples il feroit la Guerre.

Dans la Gréce & dans l'Italie on tiroit ſouvent les Sorts de quelque Poëte célebre, comme Homere, ou Euripide, ce qui ſe preſentoit à l'ouverture

du

du Livre étoit l'Arrêt du Ciel. L'Hiſtoire en fournit mille exemples.

On voit même que quelque deux cens ans après la mort de Virgile, on faiſoit déja aſſés de cas de ſes Vers pour les croire Prophetiques, & pour les mettre en la place des Sorts qui avoient été à Préneſte. Car * Alexandre Severe, encore particulier, & dans le tems que l'Empereur Heliogabale ne lui vouloit pas de bien, reçut pour réponſe dans le Temple de Préneſte cet endroit de Virgile dont le ſens eſt, *Si tu peux ſurmonter les Deſtins contraires, tu ſeras Marcellus.*

Ici mon Auteur ſe ſouvient que Rabelais a parlé des *Sorts Virgilianes*, que Panurge va conſulter ſur ſon mariage, & il trouve cet endroit du Livre auſſi ſçavant qu'il eſt agréable & badin. Il dit que les bagatelles & les ſottiſes de Rabelais valent ſouvent mieux que les diſcours les plus ſerieux des autres. Je n'ai point voulu oublier cet éloge, parce que c'eſt une choſe ſinguliere de le rencontrer au milieu d'un Traité des Oracles, plein de ſcience & d'érudition. Il eſt certain que Rabelais avoit

* *Lampridius.*

beaucoup d'esprit & de lecture, & un art très-particulier de débiter des choses sçavantes comme de pures fadaises; & de dire de pures fadaises le plus souvent sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un Siecle qui l'eût obligé à plus d'honnêteté & de politesse.

Les Sorts passerent jusque dans le Christianisme, on les prit dans les Livres Sacrés, au lieu que les Payens les prenoient dans leurs Poëtes. Saint Augustin dans l'Epître 119. à Januarius, paroît ne desapprouver cet usage que sur ce qui regarde les affaires du Siécle. Gregoire de Tours nous apprend lui-même quelle étoit sa pratique; il passoit plusieurs jours dans le Jeûne & dans la Priere, ensuite il alloit au Tombeau de S. Martin, où il ouvroit tel Livre de l'Ecriture qu'il vouloit, & il prenoit pour la réponse de Dieu, le premier passage qui s'offroit à ses yeux. Si ce passage ne faisoit rien au sujet, il ouvroit un autre Livre de l'Ecriture.

D'autres prenoient pour Sort divin la premiere chose qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'Eglise.

Mais qui croiroit que * l'Empereur Heraclius déliberant en quel lieu il feroit paſſer l'Hyver à ſon Armée, ſe détermina par cette eſpece de Sort ? il fit purifier ſon Armée pendant trois jours, enſuite il ouvrit le Livre des Evangiles, & trouva que ſon quartier d'Hyver lui étoit marqué dans l'Albanie. Etoit-ce là une affaire dont on pût eſperer de trouver la déciſion dans l'Ecriture ?

L'Egliſe eſt enfin venuë à bout d'exterminer cette ſuperſtition, mais il lui a fallu du tems. Du moment que l'erreur eſt en poſſeſſion des eſprits, c'eſt une merveille ſi elle ne s'y maintient toujours.

* *Cedrenus.*

SECONDE DISSERTATION

Que les Oracles n'ont point ceſſé au tèms de la Venuë de Jeſus-Chriſt.

LA plus grande difficulté qui regarde les Oracles eſt ſurmontée, depuis que nous avons reconnu que les Demons n'ont point dû y avoir de part. Les Oracles étant ainſi devenus indifferens à la Religion Chrétienne, on ne s'intereſſera plus à les faire finir préciſément à la Venuë de Jeſus-Chriſt.

CHAPITRE PREMIER.

Foibleſſe des raiſons ſur leſquelles cette Opinion eſt fondée.

CE qui a fait croire à la plupart des Gens que les Oracles avoient ceſſé à la Venuë de Jeſus-Chriſt, ce ſont les Oracles mêmes qui ont été rendus ſur le ſilence des Oracles; & l'aveu des Payens qui vers le tems de Jeſus-Chriſt, diſent ſouvent qu'ils ont ceſſé.

Nous avons déja vû la fauſſeté de ces prétendus Oracles, par leſquels un Demon devenu muet diſoit lui-même qu'il étoit muet. Ils ont été ou ſuppoſés par le trop de zele des Chrétiens, ou trop facilement reçûs par leur credulité.

Voici un de ceux ſur leſquels Euſebe ſe fonde pour ſoutenir que la Naiſſance de Jeſus-Chriſt les a fait ceſſer. Il eſt tiré de Porphire, & Euſebe ne manque jamais à ſe prévaloir autant qu'il peut du témoignage de cet ennemi.

Je t'apprendrai la verité ſur les Oracles & de Delphes & de Claros, diſoit Apollon à ſon Prêtre. *Autrefois il ſortit du ſein de la terre une infinité d'Oracles, & des Fontaines & des exhalaiſons qui inſpiroient des fureurs divines. Mais la terre par les changemens continuels que le tems amene, a repris & fait rentrer en elle-même & Fontaines, & exhalaiſons, & Oracles. Il ne reſte plus que les eaux de Micale dans les Campagnes de Didime, & celles de Claros, & l'Oracle du Parnaſſe.* Sur cela Euſebe conclut en general que tous les Oracles avoient ceſſé.

Il eſt certain qu'il y en a du moins trois d'exceptés ſelon cet Oracle qu'il rapporte lui-même; mais il ne ſonge qu'à ce commencement qui lui eſt favorable, & ne s'inquiette point du reſte.

Mais cet Oracle de Porphire nous dit-il quand tous ces autres Oracles avoient ceſſé? point du tout. Euſebe veut l'entendre du tems de la Venuë de Jeſus-Chriſt, ſon zéle eſt loüable, mais ſa maniere de raiſonner ne l'eſt pas tout-à-fait.

Et quand même l'Oracle de Porphire parleroit du tems de Jeſus-Chriſt, il

s'enſuivroit qu'alors pluſieurs Oracles ceſſerent, mais qu'il en reſta pourtant encore quelques-uns.

Euſebe a peut-être crû que cette exception n'étoit rien, & qu'il ſuffiſoit que le plus grand nombre d'Oracles eût ceſſé ; mais cela ne va pas ainſi. Si les Oracles ont été rendus par des Demons, que la Naiſſance de Jeſus-Chriſt ait condamnés au ſilence, nul Demon n'a été privilegié. Qu'il ſoit reſté un ſeul Oracle après Jeſus-Chriſt, il ne m'en faut pas davantage, ce n'eſt point ſa Naiſſance qui a fait taire les Oracles. C'eſt ici un de ces cas où la moindre exception ruine la propoſition generale.

Mais peut-être les Démons à la Naiſſance de Jeſus-Chriſt ont ceſſé de rendre des Oracles, & les Oracles n'ont pas laiſſé de continuer, parce que les Prêtres les ont contrefaits.

Cette ſuppoſition ſeroit ſans aucun fondement. Je prouverai que les Oracles ont duré quatre cens ans après Jeſus-Chriſt ; on n'a remarqué aucune difference entre ces Oracles, qui ont ſuivi la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, & ceux qui l'avoient précedée. Si les Prê-

tres ont si bien fourbé pendant quatre cens ans, pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait ?

Un des Auteurs Payens qui a le plus servi à faire croire que les Oracles avoient cessé à la Venuë de Jesus-Christ, c'est Plutarque. Il vivoit quelque cent ans après Jesus-Christ, & il a fait un Dialogue sur les Oracles qui avoient cessé. Bien des Gens sur ce titre seul ont formé leur opinion, & pris leur parti. Cependant Plutarque excepte positivement l'Oracle de Lébadie, c'est-à-dire de Trophonius, & celui de Delphes, où il dit qu'il falloit anciennement deux Prêtresses, bien souvent trois, mais qu'alors c'étoit assés d'une. Du reste il avouë que les Oracles étoient taris dans la Beotie, qui en avoit été autrefois une source très-feconde.

Tout cela prouve la cessation de quelques Oracles, & la diminution de quelques autres, mais non pas la cessation entiere de tous les Oracles, ce qui seroit pourtant absolument necessaire pour le Siſtême commun.

Encore l'Oracle de Delphes n'étoit-il pas si fort déchû du tems de Plutar-

que ; car lui-même dans un autre Traité nous dit que le Temple de Delphes étoit plus magnifique qu'on ne l'avoit jamais vû, qu'on en avoit relevé d'anciens Bâtimens que le tems commençoit à ruiner, & qu'on y en avoit ajouté d'autres tout modernes ; que même on voyoit une petite Ville qui s'étant formée peu à peu auprès de Delphes, en tiroit sa nourriture, comme un petit arbre qui pousse au pied d'un grand, & que cette petite Ville étoit parvenuë à être plus considerable qu'elle n'avoit été depuis mille ans. Mais dans ce Dialogue même des Oracles qui ont cessé, Demetrius Cilicien, l'un des Interlocuteurs, dit qu'avant qu'il commençât ses Voyages, les Oracles d'Amphilocus & de Mopsus en son Pays étoient aussi florissans que jamais ; que veritablement depuis qu'il en étoit parti, il ne sçavoit pas ce qui leur pouvoit être arrivé.

Voilà ce qu'on trouve dans ce Traité de Plutarque auquel je ne sçai combien de Gens sçavans vous renvoyent, pour vous prouver que les Oracles ont cessé à la Venuë de Jesus-Christ.

Ici mon Auteur prétend qu'on est

tombé auſſi dans une mépriſe groſſiere, ſur un paſſage du ſecond Liv. de la Divination. Ciceron ſe moque d'un Oracle qu'on diſoit qu'Apollon avoit rendu en Latin à Pirrhus, qui le conſultoit ſur la Guerre qu'il alloit faire aux Romains. Cet Oracle eſt équivoque, de ſorte qu'on ne ſçait s'il veut dire que Pirrhus vaincra les Romains, ou que les Romains vaincront Pirrhus. L'équivoque eſt attachée à la conſtruction de la Phraſe Latine, & nous ne la ſçaurions rendre en François. Voici les propres termes de Ciceron ſur cet Oracle.

Premierement, dit-il, *Apollon n'a jamais parlé Latin. Secondement, les Grecs ne connoiſſent point cet Oracle. Troiſiémement, Apollon du tems de Pirrhus avoit déja ceſſé de faire des Vers. Enfin, quoique les Eacides, de la famille deſquels étoit Pirrhus, ne fuſſent pas Gens d'un eſprit bien fin, ni bien penetrant, cependant l'équivoque de l'Oracle étoit ſi manifeſte, que Pirrhus eût dû s'en appercevoir ..... mais ce qui eſt le principal, pourquoi y a-t-il déja long-tems qu'il ne ſe rend plus d'Oracles à Delphes de cette ſorte, ce qui fait qu'il n'y a preſentement rien de plus mépriſé ?*

C'eſt ſur ces dernieres paroles que l'on s'eſt fondé, pour dire que du tems de Ciceron il ne ſe rendoit plus d'Oracles à Delphes.

Mon Auteur dit qu'on ſe trompe, & que ces mots, *pourquoi ne ſe rend-t-il plus d'Oracles de cette ſorte*, marquent bien que Ciceron ne parle que des Oracles en Vers, puiſqu'il étoit alors queſtion d'un Oracle renfermé en un Vers.

Je ne ſçai s'il faut être tout-à-fait de ſon avis ; car voici comme Ciceron continue immediatement. *Ici quand on preſſe les Défenſeurs des Oracles, ils répondent que cette vertu qui étoit dans l'exhalaiſon de la terre, & qui inſpiroit la Pithie, s'eſt évaporée avec le tems. Vous diriés qu'ils parlent de quelque vin qui a perdu ſa force. Quel tems peut conſumer ou épuiſer une vertu toute divine ? Or qu'y a-t-il de plus divin qu'une exhalaiſon de la terre qui fait un tel effet ſur l'ame, qu'elle lui donne, & la connoiſſance de l'avenir, & le moyen de s'en expliquer en Vers ?*

Il me ſemble que Ciceron entend que la vertu toute entiere avoit ceſſé, & il eût bien vû qu'il en eût toujours dû demeurer une bonne partie, quand il ne ſe fût plus rendu à Delphes que

des Oracles en Prose. N'est-ce donc rien qu'une Prophetie, à moins qu'elle ne soit en Vers ?

Je ne croi pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce passage pour une preuve de la cessation entiere de l'Oracle de Delphes ; mais on a eu tort de prétendre en tirer avantage pour attribuer cette cessation à la Naissance de Jesus-Christ. L'Oracle a cessé trop tôt, puisque selon ce passage il avoit cessé long-tems avant Ciceron.

Mais il n'est pas vrai que la chose soit comme Ciceron paroît l'avoir entenduë en cet endroit. Lui-même au 1. liv. de la Divination fait parler en ces termes Quintus son frere, qui soutient les Oracles. *Je m'arrête sur ce point. Jamais l'Oracle de Delphes n'eût été si célebre, & jamais il n'eût reçû tant d'Offrandes des Peuples & des Rois, si de tout tems on n'eût reconnu la verité de ses Prédictions. Il n'est pas si célebre presentement. Comme il l'est moins, parce que ses Prédictions sont moins vrayes, jamais si elles n'eussent été extrêmement vrayes, il n'eût été celebre au point qu'il l'a été.*

Mais ce qui est encore plus fort, Ciceron même, à ce que dit Plutar-

que dans sa vie, avoit dans sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes, sur la conduite qu'il devoit tenir dans le monde, & il lui avoit été répondu qu'il suivît son genie plutôt que de se regler sur les opinions vulgaires. S'il n'est pas vrai que Ciceron ait consulté l'Oracle de Delphes, il faut du moins que du tems de Ciceron on le consultât encore.

CHAPITRE II.

Pourquoi les Auteurs Anciens se contredisent souvent sur le tems de la cessation des Oracles.

D'Où vient donc, dira-t-on, que Lucain au 5. L. de la Pharsale, parle en ces termes de l'Oracle de Delphes? *L'Oracle de Delphes qui a gardé le silence, depuis que les Grands ont redouté l'avenir, & ont défendu aux Dieux de parler, est la plus considerable de toutes les faveurs du Ciel que notre Siecle a perdues.* Et peu après, *Appius, qui vouloit sçavoir quelle seroit la destinée de l'Italie, eut la hardiesse d'aller inter-*

roger cette Caverne depuis ſi long-tems muette, & d'aller remuer ce Trepié oiſif depuis ſi long-tems.

D'où vient que Juvenal dit en un endroit, *puiſque l'Oracle ne parle plus à Delphes?*

D'où vient enfin que parmi les Auteurs d'un même tems, on en trouve qui diſent que l'Oracle de Delphes ne parle plus, d'autres qui diſent qu'il parle encore? & d'où vient que quelquefois un même Auteur ſe contredit ſur ce Chapitre?

C'eſt qu'aſſurément les Oracles n'étoient plus dans leur ancienne vogue, & qu'auſſi ils n'étoient pas encore tout-à-fait ruinés. Ainſi par rapport à ce qu'ils avoient été autrefois, ils n'étoient plus rien; & en effet, ils ne laiſſoient pourtant pas d'être encore quelque choſe.

Il y a plus. Il arrivoit qu'un Oracle étoit ruiné pour un tems, & qu'enſuite il ſe relevoit; car les Oracles étoient ſujets à diverſes avantures. Il ne les faut pas croire anéantis, du moment qu'on les voit muets; ils pourront reprendre la parole.

Plutarque dit qu'anciennement un

Dragon qui s'étoit venu loger sur le Parnasse, avoit fait deserter l'Oracle de Delphes; qu'on croyoit communément que c'étoit la solitude qui y avoit fait venir le Dragon; mais qu'il y avoit plus d'apparence que le Dragon y avoit causé la solitude; que depuis la Gréce s'étoit rempli de Villes, &c.

Vous voyés que Plutarque vous parle d'un tems assés éloigné. Ainsi l'Oracle depuis sa naissance avoit déja été abandonné une fois, ensuite il est sûr qu'il s'étoit merveilleusement bien rétabli.

Après cela le Temple de Delphes essuya diverses fortunes. Il fut pillé par un Brigand descendu de Phlegias, par l'Armée de Xerxès, par les Phocenses, par Pirrhus, par Neron, enfin par les Chrétiens sous Constantin. Tout cela ne faisoit pas de bien à l'Oracle; les Prêtres étoient ou massacrés, ou dispersés; on abandonnoit le lieu, les ustenciles sacrées étoient perdues, il falloit des soins, des frais, & du tems pour remettre l'Oracle sur pied.

Il se peut donc faire que Ciceron ait pendant sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes; que pendant la Guerre de

Céſar & de Pompée, & dans ce deſordre general de l'Univers, l'Oracle ait été muet, comme le veut Lucain; qu'enfin après la fin de cette Guerre, lorſque Ciceron écrivoit ſes Livres de Philoſophie, il commençât à ſe rétablir aſſés pour donner lieu à Quintus de dire qu'il étoit encore au monde, & aſſés peu pour donner lieu à Ciceron de ſuppoſer qu'il n'y étoit plus.

Quand Dorimaque, au rapport de Polibe, brûla les Portiques du Temple de Dodone, renverſa de fond en comble le lieu ſacré de l'Oracle, pilla ou ruina toutes les Offrandes, un Auteur de ce tems-là auroit bien pû dire que l'Oracle de Dodone ne parloit plus. Cela n'empêcheroit pas que dans le Siecle ſuivant on ne trouvât un autre Auteur qui en rapporteroit quelque réponſe.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de la durée de l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles.

NOus ne ſçaurions mieux prouver que vers le tems de la Naiſſance de J. C. où l'on parle tant du ſilence de l'Oracle de Delphes, il n'avoit pas ceſſé tout-à-fait, mais étoit ſeulement interrompu, qu'en rapportant toutes les occaſions differentes, où l'on trouve depuis ce tems-là qu'il a parlé.

Suetone, dans la Vie de Neron, dit que l'Oracle de Delphes l'avertit qu'il ſe donnât de garde des 73 ans; que Neron crut qu'il ne devoit mourir qu'à cet âge-là, & ne ſongea point au vieux Galba, qui étant âgé de 73 ans, lui ôta l'Empire. Cela le perſuada ſi bien de ſon bonheur, qu'ayant perdu par un naufrage des choſes d'un très-grand prix, il ſe vanta que les poiſſons les lui rapporteroient.

Il falloit qu'il eût reçû du même Oracle de Delphes quelque réponſe qui lui parût moins agréable, ou qu'il ne ſe contentât plus d'être deſtiné à vivre 73 ans, * lorſqu'il ôta aux Prêtres de Delphes les Champs de Cirrhe pour les donner à des Soldats, qu'il enleva du Temple plus de 500 Statuës ſoit d'Hommes, ſoit de Dieux, toutes de bronze, & que pour prophaner, ou pour abolir à jamais l'Oracle, il fit égorger des Hommes à l'ouverture de la Caverne ſacrée d'où ſortoit l'eſprit Divin.

Que l'Oracle après une telle avanture ait été muet juſqu'au tems de Domitien, enſorte que Juvenal ait pû dire alors que Delphes ne parloit plus, cela n'eſt pas merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait été tout-à-fait muet depuis Neron juſqu'à Domitien, car voici comme parle Philoſtrate dans la Vie d'Apollonius de Tyane qui a vû Domitien. *Apollonius viſita tous les Oracles de la Grece, & celui de Dodone, & celui de Delphes, & celui d'Amphiaraüs*, &c. Ailleurs il parle encore ainſi. *Vous pouvés voir l'Apollon de*

* *Dion Caſſius, Pauſanias.*

Delphes illuſtre par les Oracles qu'il rend au milieu de la Grece. Il répond à ceux qui le conſultent, comme vous le ſçavés vous-même, en peu de paroles, & ſans accompagner ſa réponſe de prodiges, quoiqu'il lui fût fort aiſé de faire trembler le Parnaſſe, d'arrêter la courſe du Cephiſe, & de changer les eaux de Caſtalie en vin. Il vous dit ſimplement la verité, & ne s'amuſe point à faire une montre inutile de ſon pouvoir. Il eſt aſſés plaiſant que Philoſtrate prétende faire valoir ſon Apollon, parce qu'il n'étoit pas grand faiſeur de miracles. Il pourroit y avoir en cet endroit-là quelque venin contre les Chrétiens.

Nous avons vû comment du tems de Plutarque, qui vivoit ſous Trajan, cet Oracle étoit encore ſur pied, quoique réduit à une ſeule Prêtreſſe, après en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chryſoſtome dit qu'il conſulta l'Oracle de Delphes, & il en rapporte une réponſe qui lui parut aſſés embaraſſée, & qui l'eſt effectivement.

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un Prêtre de Tyane alla demander à ce faux Prophete Alexandre ſi les Oracles qui ſe rendoient alors à Didime, à Claros, & à Delphes, étoient vérita-

blement des réponſes d'Apollon, ou des impoſtures. Alexandre eut des égards pour ces Oracles qui étoient de la nature du ſien, & répondit au Prêtre qu'il n'étoit pas permis de ſçavoir cela. Mais quand cet habile Prêtre demanda ce qu'il ſeroit après ſa mort, on lui répondit hardiment. *Tu ſeras Chameau, puis Cheval, puis Philoſophe, puis Prophete auſſi grand qu'Alexandre.*

Après les Antonins, trois Empereurs ſe diſputerent l'Empire, Severus Septimus, Peſcennius Niger, Clodius Albinus. *On conſulta Delphes*, dit Spartien, *pour ſçavoir lequel des trois la République devoit ſouhaiter, & l'Oracle répondit en un Vers, le Noir eſt le meilleur, l'Africain eſt bon, le Blanc eſt le pire.* Par le Noir on entendoit Peſcennius Niger, par l'Affricain, Severe qui étoit d'Affrique, & par le Blanc, Clodius Albinus. On demanda enſuite qui demeureroit le Maître de l'Empire, & il fut répondu: *On verſera le ſang du Blanc & du Noir, l'Affricain gouvernera le Monde.* On demanda encore combien de tems il gouverneroit, & il fut répondu: *Il montera ſur la Mer d'Italie avec vingt Vaiſſeaux, ſi cependant un Vaiſſeau pour traverſer la*

Mer; par où l'on entendit que Severe regneroit vingt ans. Il eſt vrai que l'Oracle ſe reſervoit une reſtriction obſcure pour ſe pouvoir ſauver en cas de beſoin; mais enfin dans le tems que Delphes étoit le plus floriſſant, il ne s'y rendoit pas de meilleurs Oracles que ceux-là.

On trouve cependant que Clement Alexandrin dans ſon Exhortation aux Gentils, qu'il a compoſée, ou ſous Severe, ou à peu près en ce tems-là, dit nettement que la Fontaine de Caſtalie qui appartenoit à l'Oracle de Delphes, & celle de Colophon, & toutes les autres Fontaines Prophetiques avoient enfin, quoique tard, perdu leurs vertus fabuleuſes.

Peut-être en ce tems-là ces Oracles tomberent-ils dans un de ces ſilences auſquels ils étoient devenus ſujets par intervalles; peut-être, parce qu'ils n'étoient plus guere en vogue, Clement Alexandrin aimoit-il autant dire qu'ils ne ſubſiſtoient plus du tout.

Il eſt toujours certain que ſous Conſtantius pere de Conſtantin, & pendant la jeuneſſe de Conſtantin, Delphes n'étoit pas encore ruiné, puiſ-

qu'Eusebe fait dire à Constantin dans sa Vie, que le bruit couroit alors qu'Apollon avoit rendu un Oracle, non par la bouche d'une Prêtresse, mais du fond de son obscure Caverne, par lequel il disoit que les hommes justes qui étoient en terre, étoient cause qu'il ne pouvoit plus dire vrai. Voilà un plaisant aveu. De plus, il falloit que l'Oracle de Delphes fût alors bien misérable, puisqu'on en avoit retranché la dépense d'une Prêtresse.

Il reçut un terrible coup sous Constantin qui commanda ou qui permit que l'on pillât Delphes. *Alors*, dit Eusebe dans la Vie de Constantin, *on produisit aux yeux du Peuple dans les Places de Constantinople, ces Statuës dont l'erreur des hommes avoit fait si long-tems des objets de vénération & de culte. Ici l'Apollon Pithien, là le Sminthien, les Trépiés dans le Cirque, & les Muses Heliconides dans le Palais furent exposés aux railleries de tout le monde.*

L'Oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois. L'Empereur Julien * l'envoya consulter sur l'Expedition qu'il méditoit contre les Perses. Si

* *Theodoret.*

l'Oracle de Delphes a été plus loin, du moins nous ne pouvons pas pouſſer plus loin ſon Hiſtoire. Il n'en eſt plus parlé dans les Livres ; mais en effet, il y a bien de l'apparence que c'eſt là le tems où il ceſſa, & que ſes dernieres paroles s'adreſſerent à l'Empereur Julien, qui étoit ſi zelé pour le Paganiſme. Je ne ſçai pas trop bien comment de grands hommes ont pû mettre Auguſte en la place de Julien, & avancer hardiment que l'Oracle de Delphes avoit fini par la réponſe qu'il avoit renduë à Auguſte ſur l'Enfant Hebreu.

Quelques Auteurs * modernes qui ont trouvé cet Oracle digne d'une fin éclatante, lui en ont fait une. Ils ont lû dans Sozoméne & dans Theodoret, que ſous Julien le feu avoit pris au Temple d'Apollon, qui étoit dans un Fauxbourg d'Antioche appellé Daphné, ſans qu'on eût pû découvrir l'Auteur ou la cauſe de cet incendie, que les Payens en accuſoient les Chrétiens & que les Chretiens l'attribuoient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la verité Theodoret dit que le Tonnerre étoit tombé ſur ce Temple, mais Sozoméne n'en parle

* *Melanchton, Peucer, Boiſſard, Hoſpinion.*

point. Ces Modernes se sont avisés de transporter cet évenement au Temple de Delphes qui étoit fort éloigné de là, & de dire que par une juste vengeance de Dieu les foudres l'avoient renversé au milieu d'un grand Tremblement de Terre. Ce Tremblement de Terre dont ni Sozomene, ni Theodoret ne parlent dans l'incendie même de Daphné, a été mis là pour tenir compagnie aux foudres, & pour honorer l'avanture.

Ce seroit une chose ennuyeuse de faire l'Histoire de la durée de tous les autres Oracles depuis la Naissance de Jesus-Christ, il suffira de marquer en quels tems on trouve que quelques-uns des principaux ont parlé pour la derniere fois, & souvenés-vous toûjours que ce n'est pas à dire qu'ils ayent effectivement parlé pour la derniere fois, dans la derniere occasion où les Auteurs nous apprennent qu'ils ayent parlé.

Dion qui ne finit son Histoire qu'à la huitiéme année d'Alexandre Severe, c'est-à-dire, l'an 230. de Jesus-Christ, dit que de son tems Amphilochus rendoit encore des Oracles en Songe. Il nous

nous apprend auſſi qu'il y avoit dans la Ville d'Appollonie un Oracle, où l'avenir ſe déclaroit par la maniere dont le feu prenoit à l'encens qu'on jettoit ſur un Autel. Il n'étoit permis de faire à cet Oracle des Queſtions ni de Mort, ni de Mariage. Ces reſtrictions bizarres étoient quelquefois fondées ſur l'Hiſtoire particuliere du Dieu, qui avoit eu ſujet pendant ſa vie de prendre de certaines choſes en averſion; je crois auſſi qu'elles pouvoient venir quelquefois du mauvais ſuccès qu'avoient eu les réponſes de l'Oracle ſur de certaines matieres.

* Sous Aurelien, vers l'an de Jeſus-Chriſt 272. les Palmireniens révoltés conſulterent un Oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils conſultérent encore celui de Venus Aphacite, dont la forme étoit aſſés ſinguliere pour meriter d'être rapportée ici. Aphaca eſt un lieu entre Heliopolis & Biblos. Auprès du Temple de Venus eſt un Lac ſemblable à une Citerne. A de certaines Aſſemblées que l'on y fait dans des tems reglés, on voit dans ces lieux-là un feu en forme de globe ou de lampe,

* *Zozime.*

& ce feu, dit Zosime, s'est vû jusqu'à notre tems, c'est-à-dire, jusques vers l'an de Jesus-Christ 400. On jette dans le Lac des Presens pour la Déesse, il n'importe de quelle espece ils soient. Si elle les reçoit, ils vont au fond; si elle ne les reçoit pas, ils surnagent, fût-ce de l'argent ou de l'or. L'année qui préceda la ruine des Palmiréniens, leurs Presens allerent au fond, mais l'année suivante tout surnagea.

* Licinius ayant dessein de recommencer la Guerre contre Constantin, consulta l'Oracle d'Apollon de Didime, & en eut pour réponse deux Vers d'Homere dont le sens est, *Malheureux Vieillard, ce n'est point à toi à combattre contre les jeunes Gens, tu n'as point de forces, & ton âge t'accable.*

** Un Dieu assés inconnu, nommé Besa, rendoit encore des Oracles sur des Billets à Abide, dans l'extremité de la Thebaïde, sous l'Empire de Constantius; car on envoya à cet Empereur des Billets qui avoient été laissés dans le Temple de Besa, sur lesquels il commença à faire des informa-

* *Sozomene.*

** *Ammian Marcellin.*

tions très-rigoureuſes, & jetta dans les Priſons, ou envoya en exil, ou fit tourmenter cruellement un aſſés grand nombre de perſonnes. C'eſt que par ces Billets on conſultoit le Dieu ſur la deſtinée de l'Empire, ou ſur la durée que devoit avoir le Regne de Conſtantius, ou même ſur le ſuccès de quelque deſſein que l'on formoit contre lui.

Enfin Macrobe qui vivoit ſous Arcadius & Honorius, Fils de Theodoſe, parle du Dieu d'Heliopolis de Sirie & de ſon Oracle, & des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent poſitivement que tout cela ſubſiſtoit encore de ſon tems.

Remarqués qu'il n'importe pour notre deſſein que toutes ces Hiſtoires, ſoient vrayes, ni que ces Oracles ayent effectivement rendu les réponſes qu'on leur attribuë. On n'a pû attribuer de fauſſes réponſes qu'à des Oracles que l'on ſçavoit qui ſubſiſtoient encore effectivement, & les Hiſtoires que tant d'Auteurs en ont débitées prouvent du moins que l'on ne croyoit pas qu'ils euſſent ceſſé.

CHAPITRE IV.

Ceſſation generale des Oracles avec celle du Paganiſme.

EN géneral les Oracles n'ont ceſſé qu'avec le Paganiſme, & le Paganiſme ne ceſſa pas à la Venuë de Jeſus-Chriſt.

Conſtantin abatit peu de Temples, encore n'oſa-t-il les abatre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient. C'eſt ainſi qu'il fit renverſer celui de Venus 1. Aphacite, & celui d'Eſculape qui étoit à 2. Eges en Cilicie, tous deux Temples à Oracles. Mais il défendit 3. que l'on ſacrifiât aux Dieux, & commença à rendre par cet Edit les Temples inutiles.

On trouve des Edits de Conſtantius & de Julien, alors Céſars, par leſquels toute Divination eſt défenduë ſur peine de la vie, non ſeulement celle des Aſtrologues, & des Interpretes de

1. *Zozime.* 2. *Euſebe, vie de Conſt.* 3. *Theodoret.*

Songes, & des Magiciens, mais auſſi celle des Augures & des Aruſpices, ce qui donnoit une grande atteinte à la Religion des Romains. Il eſt vrai que les Empereurs avoient un interêt particulier à défendre toutes les Divinations, parce qu'on ne faiſoit autre choſe que s'enquerir de leur deſtinée, & principalement des Succeſſeurs qu'ils devoient avoir; & tel ſe révoltoit & prétendoit à l'Empire, pour avoir été flaté par un Devin.

Nous avons vû qu'il reſtoit encore beaucoup d'Oracles, lorſque Julien ſe vit Empereur; mais de ceux qui étoient ruinés, il s'appliqua à en rétablir le plus qu'il pût. Celui du Fauxbourg de Daphné, par exemple, avoit été détruit par Adrien, qui * pendant qu'il étoit encore particulier, ayant trempé une feüille dans la Fontaine Caſtalienne (car il y en avoit une de ce nom à Daphné auſſi-bien qu'à Delphes) avoit trouvé ſur cette feüille en la retirant de l'eau, l'Hiſtoire de ce qui lui devoit arriver, & des avis de ſonger à l'Empire. Il craignit, quand il fut Empereur, que cet Oracle ne donnât le mê-

* *Sozomene.*

me conſeil à quelque autre, & il fit jetter dans la Fontaine ſacrée une grande quantité de pierres dont on la boucha. Il y avoit beaucoup d'ingratitude dans ce procedé ; mais Julien * r'ouvrit la Fontaine, il fit ôter d'alentour les Corps qui y étoient enterrés, & purifia le lieu de la même maniere, dont les Atheniens avoient autrefois purifié l'Iſle de Delos.

Julien fit plus. Il voulut être Prophete de l'Oracle de Didime. C'étoit le moyen de remettre en honneur la Prophetie qui n'étoit plus guere eſtimée. Il étoit Souverain Pontife, puiſqu'il étoit Empereur, mais les Empereurs n'avoient pas coutume de faire grand uſage de cette Dignité Sacerdotale. Pour lui, il prit la choſe bien plus ſerieuſement ; & nous voyons dans une de ſes Lettres qui ſont venuës juſqu'à nous, qu'en qualité de Souverain Pontife, il défend à un Prêtre Payen de faire pendant trois mois aucune fonction de Prêtre. La Lettre qu'il écrivit à Arſace, Pontife de la Galatie, nous apprend de quelle maniere il ſe prenoit à faire refleurir le Paganiſme. Il ſe felicite d'a-

* *Ammian Marcellin.*

bord des grands effets que ſon zele a produits en fort peu de tems. Il juge que le meilleur ſecret pour rétablir le Paganiſme, eſt d'y tranſporter les vertus du Chriſtianiſme, la charité pour les Etrangers, le ſoin d'enterrer les Morts, & la ſainteté de vie que les Chrétiens, dit-il, feignent ſi bien. Il veut que ce Pontife, par raiſon ou par menaces, oblige les Prêtres de Galatie à vivre regulierement, à s'abſtenir des Spectacles & des Cabarets, à quitter tous les Emplois bas ou infames, à s'adonner uniquement avec toute leur famille au Culte des Dieux, & à avoir l'œil ſur les Galiléens pour réprimer leurs impietés & leurs profanations. Il remarque qu'il eſt honteux que les Juifs & les Galiléens nourriſſent non-ſeulement leurs pauvres, mais ceux des Payens, & que les Payens abandonnent les leurs, & ne ſe ſouviennent plus que l'hoſpitalité & la liberalité ſont des vertus qui leur ſont propres, puiſqu'Homere fait ainſi parler Eumée; *Mon Hôte, quand il me viendroit quelqu'un moins conſiderable que toi, il ne me ſeroit pas permis de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de Jupiter, & Etrangers & Pau-*

vres. Je donne peu, mais je donne avec joye. Enfin, il dit quelles distributions il a ordonné que l'on fasse tous les ans aux Pauvres de la Galatie, & il commande à ce Pontife de faire bâtir dans chaque Ville plusieurs Hôpitaux, où soient reçûs non-seulement les Payens, mais aussi les autres. Il ne veut point que le Pontife aille souvent voir les Gouverneurs chés eux, mais seulement qu'il leur écrive, ni que les Prêtres aillent au-devant d'eux quand ils entrent dans les Villes, mais seulement quand ils viennent aux Temples; encore ne veut-il pas qu'on les aille recevoir plus loin que le Vestibule. Il défend à ces Gouverneurs dans cette occasion de faire marcher devant eux des Soldats, parce qu'alors ils ne sont que des personnes privées, mais il permet aux Soldats de les suivre s'ils veulent.

Avec ces soins, & cette imitation du Christianisme, Julien, s'il eût vêcu, eût apparemment retardé la ruine de sa Religion, mais Dieu ne lui laissa pas achever deux années de Regne.

Jovien qui lui succeda commençoit à se porter avec zéle à la destruction du Paganisme, mais en sept mois qu'il re-

gna, il ne pût pas faire de grands progrès.

Valens qui eut l'Empire d'Orient, permit à chacun d'adorer tels Dieux qu'il voudroit, & prit plus à cœur de soutenir l'Arianisme que le Christianisme même. * Aussi pendant son Regne on immoloit publiquement, & on faisoit publiquement des repas de Victimes immolées. Ceux qui étoient initiés aux Ministeres de Bacchus les célebroient sans crainte; ils couroient avec des Boucliers, déchiroient des Chiens, & faisoient toutes les extravagances que cette devotion demandoit.

Valentinien son frere qui eut l'Occident, fut plus zelé pour la gloire du Christianisme, cependant sa conduite ne fut pas aussi ferme qu'elle eût dû être. Il avoit fait une Loi par laquelle il défendoit toutes les cérémonies nocturnes. Prétextatus, Proconsul de la Grece, lui representa qu'en ôtant aux Grecs ces cérémonies auxquelles ils étoient très-attachés, on leur rendoit la vie tout-à-fait désagréable. Valentinien se laissa toucher, & consentit que sans avoir d'égard à sa Loi on prati-

* *Cedrenus.*

quât les anciennes coutumes. Il eſt vraï que c'eſt Zozime, un Payen, de qui nous tenons cette Hiſtoire; on peut dire qu'il l'a ſuppoſée pour donner à croire que les Empereurs conſideroient encore les Payens. On peut répondre auſſi que Zozime, dans l'état où étoient les affaires de ſa Religion, devoit être plutôt d'humeur à ſe plaindre du mal qu'on ne lui faiſoit pas, qu'à ſe loüer d'une grace qu'on ne lui auroit pas faite.

Ce qui eſt conſtant, c'eſt que l'on a des inſcriptions & de Rome & d'autres Villes d'Italie, par leſquelles il paroît que ſous l'Empire de Valéntinien des perſonnes de grande conſideration firent les Sacrifices nommés Taurobolia & Criobolia, c'eſt-à dire, Aſperſion de ſang de Taureau, ou de ſang de Belier. Il ſemble même par la quantité des Inſcriptions que cette céremonie ait été principalement à la mode du tems de Valentinien, & des deux autres Empereurs du même nom.

Comme elle eſt une des plus bizarres, & des plus ſingulieres du Paganiſme, je croi qu'on ne ſera pas fâché de la connoître. Prudence qui pouvoit l'a-

voir vûë, nous la décrit assés au long.

On creusoit une fosse assés profonde, où celui pour qui se devoit faire la cérémonie descendoit avec des Bandelettes sacrées à la tête, avec une Couronne, enfin avec tout un équipage mysterieux. On mettoit sur la fosse un Couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenoit sur ce Couvercle un Taureau couronné de Fleurs, & ayant les Cornes & le Front orné de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un Coûteau sacré; son sang couloit par ces trous dans la fosse, & celui qui y étoit, le recevoit avec beaucoup de respect; il y présentoit son front, ses jouës, ses bras, ses épaules, enfin toutes les parties de son corps, & tâchoit à n'en laisser pas tomber une goutte ailleurs que sur lui. Ensuite il sortoit de-là hideux à voir, tout soüillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout dégoutans, mais aussi il étoit purgé de tous ses crimes, & regeneré pour l'Eternité; car il paroît positivement par les Inscriptions, que ce Sacrifice étoit pour ceux qui le recevoient, une Regeneration mystique & éternelle.

Il falloit le renouveller tous les vingt

ans ; autrement il perdoit cette force qui s'étendoit dans tous les Siecles à venir.

Les Femmes recevoient cette Regeneration auſſi bien que les Hommes. On y aſſocioit qui l'on vouloit, & ce qui eſt encore plus remarquable, des Villes entieres la recevoient par Députés.

Quelquefois on faiſoit ce Sacrifice pour le ſalut des Empereurs. Des Provinces faiſoient leur cour d'envoyer un Homme ſe barbouiller, en leur nom, de Sang de Taureau, pour obtenir à l'Empereur une longue & heureuſe vie. Tout cela eſt clair par les Inſcriptions.

Nous voici enfin ſous Theodoſe & ſes Fils, à la ruine entiere du Paganiſme.

Theodoſe commença par l'Egypte où il fit fermer tous les Temples. Enſuite il alla juſqu'à faire abattre celui de Serapis le plus fameux de toute l'Egypte.

Selon Strabon, il n'y avoit rien de plus gay dans toute la Religion Payenne que les Pelerinages qui ſe faiſoient à Serapis. Vers le tems de certaines Fêtes,

dit-il, on ne ſçauroit croire la multitude de Gens qui deſcendent ſur un Canal d'Aléxandrie à Canope, où eſt ce Temple. Jour & nuit ce ne ſont que Bateaux pleins d'Hommes & de Femmes, qui chantent & qui danſent avec toute la liberté imaginable. A Canope il y a ſur le Canal une infinité d'Hôtelleries qui ſervent à retirer ces Voyageurs, & à favoriſer leurs divertiſſemens.

Auſſi le Sophiſte Eunapius, Payen, paroît avoir grand regret au Temple de Serapis, & nous en décrit la fin malheureuſe avec aſſés de bile. Il dit que des Gens qui n'avoient jamais entendu parler de la Guerre, ſe trouverent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce Temple, & principalement contre les riches Offrandes dont il étoit plein; que dans ces lieux Saints on y plaça des Moines, gens infames & inutiles, qui pourvû qu'ils euſſent un habit noir & mal propre, prenoient une autorité tyrannique ſur l'eſprit des Peuples, & que ces Moines au lieu des Dieux que l'on voyoit par les lumieres de la raiſon, donnoient à adorer des Têtes de Brigands punis pour leurs cri-

mes, qu'on avoit salées afin de les conserver. C'est ainsi que cet Impie traite les Moines & les Reliques, il falloit que la licence fût encore bien grande du tems qu'on écrivoit de pareilles choses sur la Religion des Empereurs. Ruffin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le Temple de Serapis tout plein de Chemins couverts, & de Machines disposées pour les Fourberies des Prêtres. Il nous apprend entre autres choses qu'il y avoit à l'Orient du Temple une petite fenêtre par où entroit à certain jour un rayon du Soleil qui alloit donner sur la bouche de Serapis. Dans le même tems on apportoit un Simulacre du Soleil qui étoit de fer, & qui étant attiré par de l'Aiman caché dans la voûte, s'élevoit vers Serapis. Alors on disoit que le Soleil saluoit ce Dieu; mais quand le Simulacre de fer retomboit, & que le rayon se retiroit de dessus la bouche de Serapis, le Soleil lui avoit assés fait sa cour, & il alloit à ses affaires.

Après que Theodose eut défait le rebelle Eugene, il alla à Rome où tout le Senat tenoit encore pour le Paganisme. La grande raison des Payens étoit que

depuis douze cens ans Rome s'étoit fort bien trouvée de ſes Dieux, & qu'elle en avoit reçû toutes ſortes de proſperités. L'Empereur harangua le Senat, & l'exhorta à embraſſer le Chriſtianiſme; mais on lui répondit toujours que par l'uſage & l'experience on avoit reconnu le Paganiſme pour une bonne Religion, & que ſi on le quittoit pour le Chriſtianiſme, on ne ſçavoit ce qui en arriveroit. Voilà quelle étoit la Theologie du Senat Romain. Quand Theodoſe vit qu'il ne gagnoit rien ſur ces Gens-là, il leur déclara que le Fiſc étoit trop chargé des dépenſes qu'il falloit faire pour les Sacrifices, & qu'il avoit beſoin de cet argent là pour payer ſes Troupes. On eut beau lui repreſenter que les Sacrifices n'étoient point legitimes s'ils ne ſe faiſoient de l'argent public, il n'eut point d'égard à cet inconvenient. Ainſi les Sacrifices & les anciennes Ceremonies ceſſerent, & Zozime ne manque pas de remarquer que depuis ce tems-là toutes ſortes de malheurs fondirent ſur l'Empire Romain.

Le même Auteur raconte qu'à ce voyage que Theodoſe fit à Rome,

Serena femme de Stilicon voulut entrer dans le Temple de la Mere des Dieux pour lui insulter, & qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un beau collier que la Déesse portoit. Une vieille Vestale lui reprocha fort aigrement cette impieté, & la poursuivit jusque hors du Temple avec mille imprécations. Depuis cela, dit Zozime, la pauvre Serena eut souvent, soit en dormant, soit en veillant, une vision qui la menaçoit de la mort.

Les derniers efforts du Paganisme furent ceux que fit Symmaque pour obtenir des Empereurs Valentinien, Theodose & Arcadius, le rétablissement des Privileges des Vestales, & de l'Autel de la Victoire dans le Capitole; mais tout le monde sçait avec quelle vigueur S. Ambroise s'y opposa.

Il paroît pourtant par les pieces même de ce fameux Procès, que Rome avoit encore l'air extrêmement Payen, car saint Ambroise demande à Symmaque s'il ne suffit pas aux Payens d'avoir les Places Publiques, les Portiques, les Bains remplis de leurs Simulacres, & s'il faut encore que leur Autel de la Victoire soit placé dans le Capitole

pitole qui eſt le lieu de la Ville où il vient le plus de Chrétiens, *afin que ces Chrétiens*, dit-il, *reçoivent malgré eux la fumée des Sacrifices dans leurs yeux, la Muſique dans leurs oreilles, les cendres dans leur goſier, & l'encens dans leur nés.*

Mais lors même que Rome étoit aſſiegée par Alaric, ſous Honorius, elle étoit encore pleine d'Idoles. Zozime dit que comme tout devoit alors conſpirer à la perte de cette malheureuſe Ville, non-ſeulement on ôta aux Dieux leurs parures, mais que l'on fondit quelques-uns de ces Dieux qui étoient d'or ou d'argent, & que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, après quoi auſſi elle abandonna entierement les Romains. Zozime ne doutoit pas que cette belle pointe ne renfermât la veritable cauſe de la priſe de Rome.

On ne ſçait ſi ſur la Foi de cet Auteur on peut recevoir l'Hiſtoire ſuivante. Honorius défendit à ceux qui n'étoient pas Chrétiens de paroître à la Cour avec un Baudrier, ni d'avoir aucun Commandement. Generid Payen, & même Barbare, mais très-brave homme, qui commandoit les Troupes de Pannonie & de Dalmatie, ne parut

plus chés l'Empereur, mit bas le Baudrier, & ne fit plus aucunes fonctions de sa Charge. Honorius lui demandant un jour pourquoi il ne venoit pas au Palais en son rang, selon qu'il y étoit obligé, il lui representa qu'il y avoit une Loi qui lui ôtoit le Baudrier & le Commandement. L'Empereur lui dit que cette Loi n'étoit pas pour un Homme comme lui, mais Generid répondit qu'il ne pouvoit recevoir une distinction qui le separoit d'avec tous ceux qui professoient le même Culte. En effet, il ne reprit point les fonctions de sa Charge, jusqu'à ce que l'Empereur vaincu par la necessité, eût lui-même retracté sa Loi. Si cette Histoire est vraye, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruine du Paganisme.

Mais enfin, tout l'exercice de la Religion Payenne fut défendu sous peine de la vie, par une Constitution des Empereurs Valentinien III. & Martien l'an 451. de Jesus-Christ. C'étoit-là le dernier coup que l'on pût porter à cette fausse Religion. On trouve pourtant que les mêmes Empereurs qui étoient si zélés pour l'avancement du Christianis-

me, ne laiſſoient pas de conſerver quelques reſtes du Paganiſme, peut-être aſſés conſiderables. Ils prenoient, par exemple, le titre de *Souverains Pontifes*, & cela vouloit dire Souverains Pontifes des Augures, des Aruſpices, enfin de tous les Colléges des Prêtres Payens, & Chefs de toute l'ancienne Idolâtrie Romaine.

Zozime prétend que le Grand Conſtantin même, & Valentinien & Valens, reçûrent volontiers des Pontifes Payens, & ce titre & l'Habit de cette Dignité, qu'on leur alloit offrir ſelon la coutume à leur avenement à l'Empire, mais que Gratien refuſa l'équipage Pontifical; & que quand on le reporta aux Pontifes, le premier d'entr'eux dit tout en colere, *Si Princeps non vult appellari Pontifex, admodum brevi Pontifex Maximus fiet.* C'eſt une pointe attachée aux mots Latins, & fondée ſur ce que Maxime ſe revoltoit alors contre Gratien pour le dépoüiller de l'Empire.

Mais un témoignage plus irréprochable ſur ce Chapitre-là, que celui de Zozime, c'eſt celui des Inſcriptions. On y voit le titre de *Souverain Pontife*

donné à des Empereurs Chrétiens, & même dans le sixiéme Siecle, deux cens ans après que le Christianisme étoit monté sur le Trône; l'Empereur Justin* parmi toutes ses autres qualités, prend celle de *Souverain Pontife*, dans une Inscription qu'il avoit fait faire pour la Ville de Justinopolis en Istrie, à laquelle il donnoit son nom.

Estre un des Dieux d'une fausse Religion, c'est encore bien pis que d'en être le Souverain Pontife. Le Paganisme avoit érigé les Empereurs Romains en Dieux, & pourquoi non? Il avoit bien érigé la Ville de Rome en Déesse. Les Empereurs Theodose & Arcadius, quoique Chrétiens, souffrent que Symmaque ce grand défenseur du Paganisme, les traite de *Votre Divinité*, ce qu'il ne pouvoit dire que dans le sens & selon la coutume des Payens, & nous voyons des Inscriptions en l'honneur d'Arcadius & d'Honorius qui portent. *Un tel devoüé à leur Divinité & à leur Majesté.*

Mais les Empereurs Chrétiens ne reçoivent pas seulement ces titres, ils se les donnent eux-mêmes. On ne voit

* *Gruter.*

autre choſe dans les Conſtitutions de Theodoſe, de Valentinien, d'Honorius & d'Anaſtaſe. Tantôt ils nomment leurs Edits des *Statuts Celeſtes*, *des Oracles Divins*; tantôt ils diſent nettement, *la très-heureuſe expedition de notre Divinité*, &c.

On peut dire que ce n'étoit-là qu'un ſtile de Chancellerie; mais c'étoit un fort mauvais ſtile, ridicule pendant le Paganiſme même, & impie dans le Chriſtianiſme; & puis, n'eſt-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manieres de parler familieres & communes dont on ne peut plus ſe paſſer?

La verité eſt que la flaterie des Sujets pour leurs Maîtres & la foibleſſe naturelle des Princes pour les loüanges, maintinrent l'uſage de ces expreſſions plus long tems qu'il n'auroit fallu. J'avouë qu'il faut ſuppoſer & cette flaterie & cette foibleſſe extrêmes chacune dans ſon genre; mais auſſi ces deux choſes-là n'ont-elles pas de bornes. On donne ſerieuſement à un Homme le nom de Dieu, cela n'eſt preſque pas concevable, & ce n'eſt pourtant encore rien. Cet Homme le

reçoit ; il le reçoit si bien, qu'il s'accoutume lui-même à se le donner, & cependant ce même Homme avoit une idée saine de ce que c'est que Dieu. Ajustés-moi tout cela d'une maniere qui sauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de Souverain Pontife, il n'étoit pas si flateur que la vanité des Empereurs Chrétiens fût intéressée à se la conserver. Peut-être croyoient-ils qu'il leur serviroit à tenir encore plus dans le respect ce qui restoit de Payens ; peut-être n'eussent-ils pas été fâchés de se rendre Chefs de la Religion Chrétienne à la faveur de l'équivoque ; en effet, on voit quelques occasions où ils en usoient assés en Maîtres, & quelques-uns ont écrit que les Empereurs avoient renoncé à ce titre, par l'égard qu'ils avoient eu pour les Papes, qui apparemment en craignoient l'abus.

Il n'est pas si surprenant de voir passer dans le Christianisme pour quelque tems ces restes du Paganisme, que de voir ce qu'il y avoit dans le Paganisme de plus extravagant, & de plus barbare, & de plus opposé à la raison

& à l'interêt commun des Hommes, être le dernier à finir ; je veux dire les Victimes humaines. Cette Religion étoit étrangement bigarée ; elle avoit des choſes extrêmement gayes, & d'autres très-funeſtes. Ici les Dames vont dans un Temple accorder par devotion leurs faveurs aux premiers venus, & là par dévotion on égorge des Hommes ſur un Autel. Ces déteſtables Sacrifices ſe trouvent dans toutes les Nations. Les Grecs les pratiquoient auſſi-bien que les Scithes, mais non pas à la verité auſſi frequemment ; & les Romains, qui dans un Traité de Paix avoient exigé des Carthaginois qu'ils ne ſactifieroient plus leurs Enfans à Saturne ſelon la coutume qu'ils en avoient reçûë des Pheniciens leurs Ancêtres, les Romains eux-mêmes immoloient tous les ans un Homme à Jupiter Latial. Euſébe cite Porphire, qui le rapporte comme une choſe qui étoit encore en uſage de ſon tems. Lactance & Prudence, l'un du commencement & l'autre de la fin du quatriéme Siecle, nous en ſont garans auſſi, chacun pour le tems où il vivoit. Ces Céremonies pleines d'horreur ont

duré autant que les Oracles, où il n'y avoit tout au plus que de la sottise & de la credulité.

CHAPITRE V.

Que quand le Paganisme n'eût pas dû être aboli, les Oracles eussent pris fin.

Premiere raison particuliere de leur décadence.

LE Paganisme a dû necessairement envelopper les Oracles dans sa ruine, lorsqu'il a été aboli par le Christianisme. De plus, il est certain que le Christianisme avant même qu'il fût encore la Religion dominante, fit extrêmement tort aux Oracles, parce que les Chrétiens s'étudierent à en desabuser les Peuples, & à en découvrir l'imposture; mais indépendamment du Christianisme, les Oracles ne laissoient pas de décheoir beaucoup par d'autres causes, & à la fin ils eussent entierement tombé.

On commencent à s'appercevoir qu'ils dégenerent dès qu'ils ne se rendent plus en Vers. Plutarque a fait un Traité exprès pour rechercher la raison de ce changement, & à la maniere des Grecs, il dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire de vrai & de faux.

D'abord, c'est que le Dieu qui agite la Pithie se proportionne à sa capacité, & ne lui fait point faire de Vers, si elle n'est pas assés habile pour en pouvoir faire naturellement. La connoissance de l'avenir est d'Apollon, mais la maniere de l'exprimer est de la Prêtresse. Ce n'est pas la faute du Musicien s'il ne peut pas se servir d'une Lire comme d'une Flûte, il faut qu'il s'accommode à l'Instrument. Si la Pithie donnoit ses Oracles par écrit, dirions-nous qu'ils ne viendroient pas d'Apollon, parce qu'ils ne seroient pas d'une assés belle écriture ? L'ame de la Pithie lorsqu'elle se vient joindre à Apollon est comme une jeune Fille à marier qui ne sçait encore rien, & est bien éloignée de sçavoir faire des Vers.

Mais pourquoi donc les anciennes Pithies parloient-elles toutes en Vers ? n'étoient-ce point alors des ames Vier-

ges, qui venoient se joindre à Apollon? A cela Plutarque répond premierement, que les anciennes Pithies parloient quelquefois en Prose, mais de plus, que tout le monde anciennement étoit né Poëte. Dès que ces Gens-là, dit-il, avoient un peu bû, ils faisoient des Vers; ils n'avoient pas si-tôt vû une jolie femme, que c'étoient des Vers sans fin; ils poussoient des Sons, qui étoient naturellement des Chants. Ainsi rien n'étoit plus agréable que leurs Festins & leurs galanteries. Maintenant ce Genie poëtique s'est retiré des Hommes; il y a encore des Amours aussi ardens qu'autrefois, & même aussi grands parleurs, mais ce ne sont que des Amours en Prose. Toute la Compagnie de Socrate & de Platon qui parloit tant d'amour, n'a jamais sçû faire des Vers. Je trouve tout cela trop faux & trop joli pour y répondre serieusement.

Plutarque rapporte une autre raison qui n'est pas tout-à-fait si fausse. C'est qu'anciennement il ne s'écrivoit rien qu'en Vers, ni sur la Religion, ni sur la Morale, ni sur la Physique, ni sur l'Astronomie. Orphée & Hésiode que l'on

connoît assés pour des Poëtes, étoient aussi des Philosophes; & Parmenide, Xenophane, Empedocle, Eudoxe, Thalés que l'on connoît assés pour des Philosophes, étoient aussi des Poëtes. Il est assés surprenant que la Prose n'ait fait que succeder aux Vers, & qu'on ne se soit pas avisé d'écrire d'abord dans le langage le plus naturel; mais il y a toutes les apparences du monde, que comme on n'écrivoit alors que pour donner des préceptes, on voulut les mettre dans un discours mesuré, afin de les faire retenir plus aisément. Aussi les Loix & la Morale étoient-elles en Vers. Sur ce pied-là, l'origine de la Poësie est bien plus serieuse que l'on ne croit d'ordinaire, & les Muses sont bien sorties de leur premiere gravité. Qui croiroit que naturellement le Code dût être en Vers, & les Contes de la Fontaine en Prose? Il falloit donc bien, dit Plutarque, que les Oracles fussent autrefois en Vers, puisqu'on y mettoit toutes les choses importantes. Apollon voulut bien en cela s'accommoder à la mode. Quand la Prose commença d'y être, Apollon parla en Prose.

Je croi bien que dans les commence-

mens on rendoit les Oracles en Vers, & afin qu'ils fuſſent plus aiſés à retenir, & pour ſuivre l'uſage qui avoit condamné la Proſe à ne ſervir qu'aux diſcours ordinaires. Mais les Vers furent chaſſés de l'Hiſtoire & de la Philoſophie qu'ils embarraſſoient ſans neceſſité, à peu près ſous le Regne de Cyrus; Thalés qui vivoit en ce tems-là, fut des derniers Philoſophes Poëtes, & Apollon ne ceſſa de parler en Vers que peu de tems avant Pirrhus, comme nous l'apprenons de Ciceron, c'eſt-à-dire, quelque 230 ans après Cyrus. Il paroît par-là qu'on retint les Vers à Delphes le plus long-tems qu'on pût, parce qu'on avoit reconnu qu'ils convenoient à la dignité des Oracles, mais qu'enfin on fut obligé de ſe réduire à la ſimple Proſe.

Plutarque ſe moque quand il dit que les Oracles ſe rendirent en Proſe, parce qu'on y demanda plus de clarté, & qu'on ſe déſabuſa du galimatias myſterieux des Vers. Soit que les Dieux mêmes parlaſſent, ſoit que ce ne fuſſent que les Prêtres, je voudrois bien ſçavoir ſi l'on pouvoit obliger les uns ou les autres à parler plus clairement.

Il prétend avec plus d'apparence que les Vers prophetiques ſe décrierent par l'uſage qu'en faiſoient de certains Charlatans, que le menu peuple conſultoit le plus ſouvent dans les Carrefours. Les Prêtres des Temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des Charlatans plus nobles & plus ſérieux, ce qui fait une grande difference dans ce métier-là.

Enfin, Plutarque ſe réſout à nous apporter la veritable raiſon. C'eſt qu'autrefois on ne venoit conſulter Delphes que ſur des choſes de la derniere importance, ſur des Guerres, ſur des Fondations de Villes, ſur les interêts des Rois & des Republiques. Préſentement, dit-il, ce ſont des Particuliers qui viennent demander à l'Oracle s'ils ſe marieront, s'ils acheteront un Eſclave, s'ils réuſſiront dans le trafic; & lorſque des Villes y envoyent, c'eſt pour ſçavoir ſi leurs Terres ſeront fertiles, ou ſi leurs Troupeaux multiplieront. Ces demandes-là ne valent pas la peine qu'on y réponde en Vers, & ſi le Dieu s'amuſoit à en faire, il faudroit qu'il reſſemblât à ces Sophiſtes qui font parade de leur ſçavoir,

lorſqu'il n'en eſt nullement queſtion.

Voilà effectivement ce qui ſervit le plus à ruiner les Oracles. Les Romains devinrent Maîtres de toute la Grece, & des Empires fondés par les Succeſſeurs d'Alexandre. Dès que les Grecs furent ſous la domination des Romains, dont ils n'eſpererent pas de pouvoir ſortir, la Grece ceſſa d'être agitée par les diviſions continuelles qui regnoient entre tous ces petits Etats dont les interêts étoient ſi brouillés. Les Maîtres communs calmerent tout, & l'eſclavage produiſit la paix. Il me ſemble que les Grecs n'ont jamais été ſi heureux qu'ils le furent alors. Ils vivoient dans une profonde tranquillité, & dans une oiſiveté entiere; ils paſſoient les journées dans leurs Parcs des exercices, à leurs Theatres, dans leurs Ecoles de Philoſophie. Ils avoient des Jeux, des Comedies, des Diſputes & des Harangues, que leur falloit-il de plus ſelon leur genie? mais tout cela fourniſſoit peu de matiere aux Oracles, & l'on n'étoit pas obligé d'importuner ſouvent Delphes. Il étoit aſſés naturel que les Prêtres ne ſe donnaſſent plus la peine de répondre en Vers, quand ils virent

que leur Métier n'étoit plus si bon qu'il l'avoit été.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la paix qu'ils établirent dans la Grece, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient. Ce n'étoit point là leur folie. Ils ne s'attachoient qu'à leurs Livres Sibillins, & à leurs Divinations Etrusques, c'est-à-dire, aux Aruspices, & aux Augures. Les maximes & les sentimens d'un Peuple qui domine, passent aisément dans les autres Peuples, & il n'est pas surprenant que les Oracles, étant une invention Grecque, ayent suivi la destinée de la Grece, qu'ils ayent été florissans avec elle, & qu'ils ayent perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avoit des Oracles dans l'Italie. Tibere, dit Suetone, alla à l'Oracle de Gerion auprès de Padouë; là étoit une certaine Fontaine d'Apon, qui, si l'on en veut croire Claudien, rendoit la parole aux Muets, & gueriſſoit toutes sortes de maladies. Suetone dit encore que Tiber vouloit ruiner les Oracles qui étoient proche de Rome, mais qu'il en fut détourné par le mira-

cle des Sorts de Preneſte, qui ne ſe trouverent point dans un Coffre bien fermé & bien ſcellé où il les avoit fait apporter de Preneſte à Rome, & qui ſe retrouverent dans ce même Coffre dès qu'on les eût reportées à Preneſte.

A ces Sorts de Preneſte, & à celles d'Antium, il y faut ajouter les Sorts du Temple * d'Hercule qui étoit à Tibur.

Pline le jeune décrit ainſi l'Oracle de Clitomne Dieu d'un Fleuve d'Ombrie. *Le Temple eſt ancien & fort reſpecté. Clitomne eſt là habillé à la Romaine. Les Sorts marquent la preſence & le pouvoir de la Divinité. Il y a à l'entour pluſieurs petites Chapelles dont quelques-unes ont des Fontaines & des Sources; car Clitomne eſt comme le Pere de pluſieurs autres petits Fleuves qui viennent ſe joindre à lui. Il y a un Pont qui fait la ſéparation de la partie Sacrée de ſes eaux d'avec la profane. Au-deſſus de ce Pont on ne peut qu'aller en Bateau, au-deſſous il eſt permis de ſe baigner.* Je ne croi point connoître d'autre Fleuve que celui là qui rende des Oracles; ce n'étoit guere leur coutume.

Mais dans Rome même il y avoit des Oracles. Eſculape n'en rendoit-il pas

* *Stace.*

dans ſon Temple de l'Iſle du Tibre ? On a trouvé à Rome un morceau d'une Table de Marbre où ſont en Grec les Hiſtoires de trois miracles d'Eſculape. En voici le plus conſiderable, traduit mot à mot ſur l'Inſcription. *En ce même tems il rendit un Oracle à un Aveugle nommé Caïus ; il lui dit qu'il allât au ſaint Autel, qu'il s'y mît à genoux, & y adorât, qu'enſuite il allât du côté droit au côté gauche, qu'il mît les cinq doigts ſur l'Autel, & enfin qu'il portât ſa main ſur ſes yeux. Après tout cela l'Aveugle vit, le Peuple en fut témoin, & marqua la joye qu'il avoit de voir arriver de ſi grandes merveilles ſous notre Empereur Antonin.* Les deux autres gueriſons ſont moins ſurprenantes, ce n'étoit qu'une pleureſie, & une perte de ſang, deſeſperées l'une & l'autre à la verité ; mais le Dieu avoit ordonné à ſes Malades des Pommes de Pin avec du Miel, & du Vin avec de certaines cendres, qui ſont des choſes que les Incredules peuvent prendre pour de vrais Remedes.

Ces Inſcriptions pour être Grecques, n'en ont pas été moins faites à Rome. La forme des Lettres, & l'Ortographe ne paroiſſent pas être de la main d'un

Sculpteur Grec. De plus quoiqu'il ſoit vrai que les Romains faiſoient leurs Inſcriptions en Latin, ils ne laiſſoient pas d'en faire quelques-unes en Grec, principalement lorſqu'il y avoit pour cela quelque raiſon particuliere. Or il eſt aſſés vrai-ſemblable qu'on ne ſe ſervît que de la Langue Grecque dans le Temple d'Eſculape, parce que c'étoit un Dieu Grec, & qu'on avoit fait venir de Grece pendant cette grande Peſte, dont tout le monde ſçait l'Hiſtoire.

Cela même nous fait voir que cet Oracle d'Eſculape n'étoit pas d'inſtitution Romaine, & je croi qu'on trouveroit auſſi à la plupart des Oracles d'Italie une origine Grecque, ſi l'on vouloit ſe donner la peine de la chercher.

Quoiqu'il en ſoit, le petit nombre d'Oracles qui étoient en Italie, & même à Rome, ne fait qu'une exception trés-peu conſiderable à ce que nous avons avancé. Eſculape ne ſe méloit que de la Medecine, & n'avoit nulle part au Gouvernement. Quoiqu'il ſçût rendre la vûë aux Aveugles, le Senat ne ſe fût pas fié à lui de la moindre affaire. Parmi les Romains les Particuliers pouvoient avoir foi aux Oracles,

s'ils vouloient, mais l'Etat n'y en avoit point. C'étoient les Sibilles & les entrailles des Animaux qui gouvernoient, & une infinité de Dieux tomberent dans le mépris, lorſqu'on vit que les Maîtres de la Terre ne daignoient pas les conſulter.

CHAPITRE VI.

Seconde cauſe particuliere de la décadence des Oracles.

IL y a ici une difficulté que je ne diſſimulerai pas. Dès le tems de Pirrhus, Apollon étoit réduit à la Proſe, c'eſt-à-dire, que les Oracles commençoient à décheoir, & cependant les Romains ne furent Maîtres de la Grece que longtems après Pirrhus; & depuis Pirrhus juſqu'à l'établiſſement de la domination Romaine dans la Grece, il y eut en tout ce Païs-là autant de Guerres & de mouvemens que jamais, & autant de ſujets importans d'aller à Delphes.

Cela eſt très-vrai. Mais auſſi du tems d'Alexandre, & un peu avant Pirrhus,

il se forma dans la Grece de grandes Sectes de Philosophes qui se moquoient des Oracles, les Ciniques, les Peripateticiens, les Epicuriens. Les Epicuriens sur tout ne faisoient que plaisanter des méchans Vers qui venoient de Delphes; car les Prêtres les faisoient comme ils pouvoient, souvent même péchoient-ils contre les regles de la mesure, & ces Philosophes railleurs trouvoient fort mauvais qu'Apollon, le Dieu de la Poësie, fût infiniment au-dessous d'Homere, qui n'avoit été qu'un simple mortel, inspiré par Apollon même.

On avoit beau leur répondre, que la méchanceté même des Vers marquoit qu'ils partoient d'un Dieu, qui avoit un noble mépris pour les regles, ou pour la beauté du stile. Les Philosophes ne se payoient point de cela, & pour tourner cette réponse en ridicule, ils rapportoient l'exemple de ce Peintre, à qui on avoit demandé un Tableau d'un cheval qui se roulât à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui couroit, & quand on lui dit que ce n'étoit pas là ce qu'on lui avoit demandé, il renversa le Tableau, & dit,

Ne voilà-t-il pas le cheval qui ſe roule ſur le dos ? C'eſt ainſi que ces Philoſophes ſe moquoient de ceux qui par un certain raiſonnement qui ſe renverſoit, euſſent conclu également que les Vers étoient d'un Dieu, ſoit qu'ils euſſent été bons, ſoit qu'ils euſſent été méchans.

Il fallut enfin que les Prêtres de Delphes accablés des plaiſanteries de tous ces Gens-là, renonçaſſent aux Vers, du moins pour ce qui ſe prononçoit ſur le Trepié ; car hors de-là il y avoit dans le Temple des Poëtes, qui de ſang froid mettoient en Vers ce que la fureur Divine n'avoit inſpiré qu'en Proſe à la Pithie. N'eſt-il pas plaiſant qu'on ne ſe contentât point de l'Oracle, tel qu'il étoit ſorti de la bouche du Dieu ? Mais apparemment des Gens qui venoient de loin, euſſent été honteux de ne reporter chez-eux qu'un Oracle en Proſe.

Comme on conſervoit l'uſage des Vers le plus qu'il étoit poſſible, les Dieux ne dédaignoient point de ſe ſervir quelquefois de quelques Vers d'Homere, dont la verſification étoit aſſurément meilleure que la leur. On en

trouve assés d'exemples ; mais, & ces Vers empruntés, & les Poëtes gagés des Temples, doivent passer pour autant de marques que l'ancienne Poësie naturelle des Oracles s'étoit fort décriée.

Ces grandes Sectes de Philosophes contraires aux Oracles, dûrent leur faire un tort plus essentiel, que celui de les réduire à la Prose. Il n'est pas possible qu'ils n'ouvrissent les yeux à une partie des Gens raisonnables, & qu'à l'égard du Peuple même ils ne rendissent la chose un peu moins certaine qu'elle n'étoit auparavant. Quand les Oracles avoient commencé à paroître dans le monde, heureusement pour eux la Philosophie n'y avoit point encore paru.

CHAPITRE VII.

Dernieres cauſes particulieres de la décadence des Oracles.

LA Fourberie des Oracles étoit trop groſſiere pour n'être pas enfin découverte par mille differentes avantures.

Je conçois qu'on reçut d'abord les Oracles avec avidité & avec joye, parce qu'il n'étoit rien plus commode que d'avoir des Dieux toujours prêts à répondre ſur tout ce qui cauſoit de l'inquiétude ou de la curioſité ; je conçois qu'on ne dut renoncer à cette commodité qu'avec beaucoup de peine, & que les Oracles étoient de nature à ne devoir jamais finir dans le Paganiſme, s'ils n'euſſent pas été la plus impertinente choſe du monde ; mais enfin à force d'experiences il fallut bien s'en deſabuſer.

Les Prêtres y aiderent beaucoup par l'extrême hardieſſe avec laquelle ils abuſoient de leur faux Miniſtere. Ils croyoient avoir mis les choſes au point

de n'avoir besoin d'aucuns ménagemens.

Je ne parle point des Oracles de plaisanteries qu'ils rendoient quelquefois. Par exemple, à un homme qui venoit demander au Dieu ce qu'il devoit faire pour devenir riche, ils lui répondoient agréablement, *Qu'il n'avoit qu'a posseder tout ce qui est entre les Villes de Sicione & de Corinthe.* * Aussi badinoit-on quelquefois avec eux. Polemon dormant dans le Temple d'Esculape pour apprendre de lui les moyens de se guerir de la goutte, le Dieu lui apparut, & lui dit, *Qu'il s'abstînt de boire froid.* Polemon lui répondit, *Que ferois-tu donc, mon bel Ami, si tu avois à guerir un Bœuf?* Mais ce ne sont-là que des gentillesses de Prêtres qui s'égayoient quelquefois, & avec qui on s'égayoit aussi.

Ce qui est plus essentiel, c'est que les Dieux ne manquoient jamais de devenir amoureux des belles Femmes, il falloit qu'on les envoyât passer des nuits dans les Temples parées de la main même de leurs Maris, & chargées de presens pour payer le Dieu de

* *Athenée.*

ses

ſes peines. A la verité on fermoit bien les Temples à la vûë de tout le monde, mais on ne garantiſſoit point aux Maris les chemins ſouterains.

Pour moi j'ai peine à concevoir que de pareilles choſes ayent pû être pratiquées ſeulement une fois. Cependant Herodote nous aſſure qu'au huitiéme & dernier étage de cette ſuperbe Tour du Temple de Belus à Babylone étoit un Lit magnifique où couchoit toutes les nuits une Femme choiſie par le Dieu. Il s'en faiſoit autant à Thébes en Egypte. Et quand la Prêtreſſe de l'Oracle de Patare en Licie devoit prophetiſer, il falloit auparavant qu'elle couchât ſeule dans le Temple où Apollon venoit l'inſpirer.

Tout cela s'étoit pratiqué dans les plus épaiſſes tenebres du Paganiſme, & dans un tems où les Cérémonies Payennes n'étoient pas ſujettes à être contredites; mais à la vûë des Chrétiens, le Saturne d'Alexandrie ne laiſſoit pas de faire venir les nuits dans ſon Temple telle femme qu'il lui plaiſoit de nommer par la bouche de Tyrannus ſon Prêtre. Beaucoup de Femme avoient reçu cet honneur avec grand reſpect,

& on ne se plaignoit point de Saturne, quoiqu'il soit le plus âgé & le moins galant des Dieux. Il s'en trouva une à la fin, qui ayant couché dans le Temple, fit reflexion qu'il ne s'y étoit rien passé que de fort humain, & dont Tyrannus n'eût été assés capable. Elle en avertit son Mari, qui fit faire le Procès à Tyrannus. Le Malheureux avoua tout, & Dieu sçait quel scandale dans Alexandrie.

Le crime des Prêtres, leur insolence, divers évenemens qui avoient fait paroître au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude & la fausseté de leurs réponses, auroient donc enfin décredité les Oracles, & en auroient causé la ruine entiere, quand même le Paganisme n'auroit pas dû finir.

Mais il s'est joint à cela des causes étrangeres. D'abord de grandes Sectes de Philosophes Grecs qui se sont moqués des Oracles, ensuite les Romains qui n'en faisoient point d'usage, enfin les Chrétiens qui les détestoient, & qui les ont abolis avec le Paganisme.

Fin du second Volume.

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce ſecond Volume.

ENTRETIENS ſur la Pluralité des Mondes.

*A Monſieur L**** page 9

PREMIER SOIR.

Que la Terre eſt une Planete qui tourne ſur elle-même, & autour du Soleil. 12

SECOND SOIR.

Que la Lune eſt une Terre habitée. 47

TROISIÉME SOIR.

Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planetes ſont habitées auſſi. 80

QUATRIÉME SOIR.

Particularités des Mondes de Venus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne. 111

CINQUIÉME SOIR.

Que les Etoiles fixes ſont autant de Soleils dont chacun éclaire un Monde. 144

SIXIÉME SOIR.

Nouvelles Penſées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernieres Découvertes qui ont été faites dans le Ciel. 173

TABLE DES CHAPITRES de l'Hiſtoire des Oracles.

PREMIERE DISSERTATION.

QUE les Oracles n'ont point été rendus par les Démons. 213

CHAPITRE I. *Premiere Raiſon, pourquoi les Anciens Chrétiens ont cru que les Oracles étoient rendus par les Démons. Les Hiſtoires ſurprenantes qui couroient ſur le fait des Oracles & des Genies.* 215

CHAP. II. *Seconde Raiſon des Anciens Chrétiens pour croire les Oracles ſurnaturels. Convenance de cette opinion avec le Siſtême du Chriſtianiſme.* 220

CHAP. III. *Troiſiéme Raiſon des Anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philoſophie de Platon.* 222

CHAP. IV. *Que les Hiſtoires ſurprenantes*

qu'on débite sur les Oracles, doivent être fort suspectes. 227

CHAP. V. *Que l'opinion commune sur les Oracles, ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.* 242

CHAP. VI. *Que les Démons ne sont pas suffisamment établis par le Paganisme.* 249

CHAP. VII. *Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point crû qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles.* 256

CHAP. VIII. *Que d'autres que des Philosophes ont aussi assés souvent fait peu de cas des Oracles.* 266.

CHAP. IX. *Que les Anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop crû que les Oracles fussent rendus par les Démons.* 276

CHAP. X. *Oracles corrompus.* 282

CHAP. XI. *Nouveaux établissemens d'Oracles.* 289

CHAP. XII. *Lieux où étoient les Oracles.* 296

CHAP. XIII. *Distinctions de jours & autres misteres des Oracles.* 304

CHAP. XIV. *Des Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetés.* 311

CHAP. XV. *Des Oracles en Songe.* 317

CHAP. XVI. *Ambiguités des Oracles.* 325

CHAP. XVII. *Fourberies des Oracles manifestement découvertes.* 330

CHAP. XVIII. *Des Sorts.* 333

SECONDE DISSERTATION.

QUE les Oracles n'ont point ceſſé au tems de la Venuë de J. C. 340

CHAP. I. *Foibleſſe des raiſons ſur leſquelles cette Opinion eſt fondée.* 341

CHAP. II. *Pourquoi les Auteurs Anciens ſe contrediſent ſouvent ſur le tems de la ceſſation des Oracles.* 349

CHAP. III. *Hiſtoire de la durée de l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles.* 353

CHAP. IV. *Ceſſation generale des Oracles avec celle du Paganiſme.* 364

CHAP. V. *Que quand le Paganiſme n'eût pas dû être aboli, les Oracles euſſent pris fin. Premiere raiſon particuliere de leur décadence.* 384

CHAP. VI. *Seconde cauſe particuliere de la décadence des Oracles.* 395

CHAP. VII. *Dernieres cauſes particulieres de la décadence des Oracles.* 399

Fin de la Table.